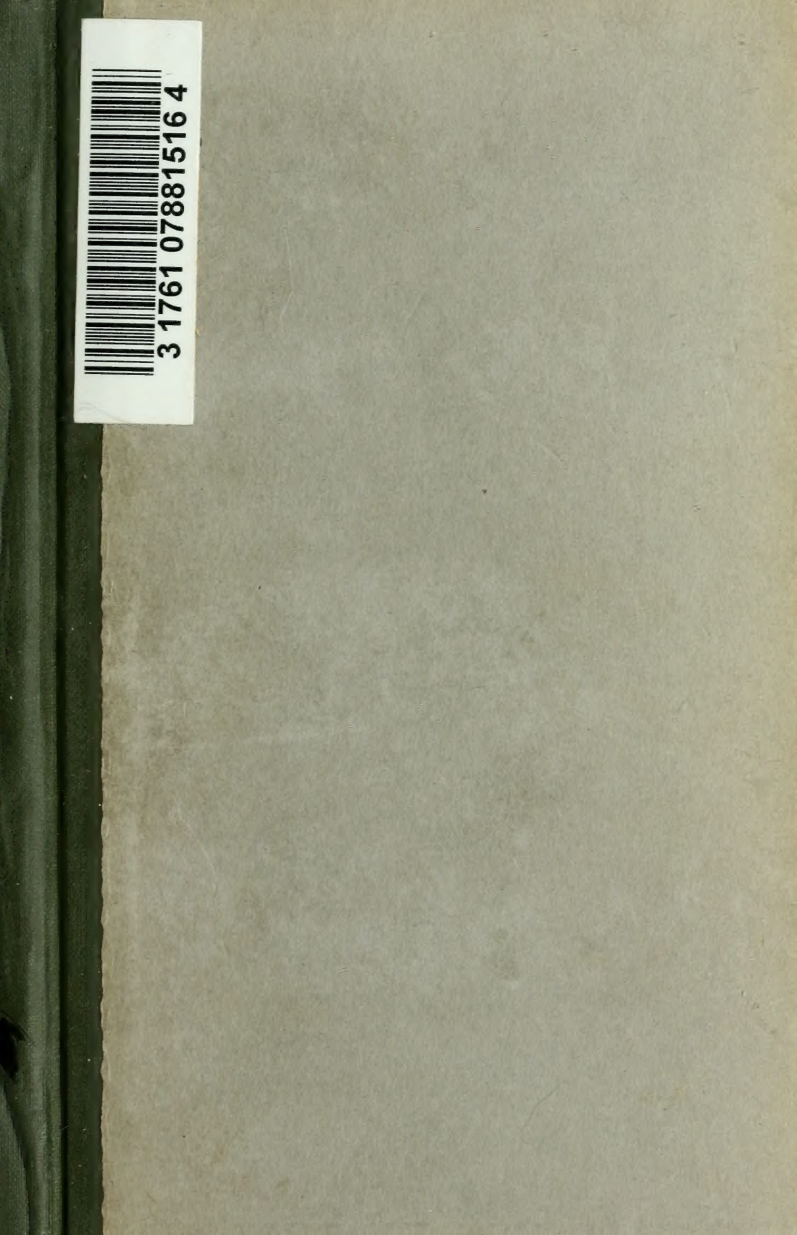
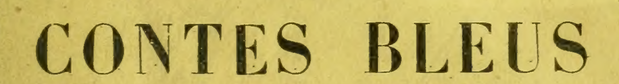

3 1761 07881516 4



CONTES BLEUS

PAR

ÉDOUARD LABOULAYE

DE L'INSTITUT

AUTEUR DE *Paris en Amérique, le Prince-Caniche, Abdallah, Souvenirs d'un Voyageur*, ETC., ETC.

Si Peau d'Ane m'était conté,
J'y prendrais un plaisir extrême.

SEPTIÈME ÉDITION

PARIS

G. CHARPENTIER, ÉDITEUR

13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13

1879



CONTES BLEUS

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

PUBLIÉS DANS LA BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

à 3 fr. 50 le volume

Souvenirs d'un voyageur. Nouvelles. 5e édition. . . . . 1 vol.

Abdallah, ou le Trèfle à quatre feuilles, suivi d'Aziz et Aziza. 6e édition, ornée du *portrait de l'auteur*. . . . . 1 vol.

Le Prince-Caniche. 18e édition. . . . . 1 vol.

Paris en Amérique. 32e édition. . . . . 1 vol.

Le Parti libéral et son avenir. 8e édition. . . . . 1 vol.

La Liberté religieuse. 5e édition. . . . . 1 vol.

Études morales et politiques. 5e édition. . . . . 1 vol.

L'État et ses limites. 5e édition. . . . . 1 vol.

Histoire des États-Unis d'Amérique, depuis les premiers essais de colonisation jusqu'à l'adoption de la constitution fédérale (1620-1789). 6e édition . . . . 3 vol.

Études sur l'Allemagne contemporaine et les pays slaves. 4e édition. . . . . 1 vol.

Discours populaires, suivis d'une *Rhétorique populaire*. 2e édit. 1 vol.

Questions constitutionnelles. 2e édition . . . . 1 vol.

Paris. — Imp. E. Capiomont et V. Renault, rue des Poitevins, 6.

CONTES BLEUS

PAR

ÉDOUARD LABOULAYE

DE L'INSTITUT

Si Peau d'Ane m'était conté,
J'y prendrais un plaisir extrême.

SEPTIÈME ÉDITION

Yvon et Finette — La bonne femme
Poncinet. — Contes bohêmes
Les trois citrons — Pif Paf

PARIS
G. CHARPENTIER, ÉDITEUR
13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13

A MADEMOISELLE

GABRIELLE DE LA BOULAYE

Ma chère Petite-Fille,

Tu as deux ans, tu n'es plus un enfant. Il te faudra bientôt apprendre tes lettres, et commencer ce rude labeur de s'instruire qui dure autant que la vie. Permets à ton grand-père de t'offrir ce livre doré, tout rempli de belles images[1] qui amuseront la curiosité de tes yeux. Tu voudras savoir ce qu'elles disent : il faudra lire ; c'est là que je t'attends. Puissent mes petits héros te charmer avec leurs histoires, et t'épargner des larmes qui ne servent à rien !

Un jour sans doute, quand tu seras une grande demoiselle de quinze ans, tu jetteras ce livre avec tes poupées. Peut-être même te demanderas-tu comment il se fait que

[1] Cette dédicace a été écrite pour la première édition de ces Contes, qui est illustrée. Nous la reproduisons ici. Ch.

ton grand-père avec sa barbe grise ait eu assez peu de raison pour perdre son temps après de pareilles folies. Ne sois pas trop sévère, ma chère Gabrielle, fais-moi crédit de cinq ou six ans d'indulgence. Si Dieu te prête vie, toi aussi tu auras des enfants, des petits-enfants peut-être; toi aussi, l'expérience t'apprendra trop vite que ce qu'il y a de plus vrai et de plus doux dans la vie, ce n'est pas ce qu'on voit, mais ce qu'on rêve. Alors, en récitant mes contes à ces jeunes amis que je ne verrai pas, tu te rappelleras celui qui t'aimait toute petite, et peut-être auras-tu quelque plaisir à dire à mes petits-neveux quel était ce bonhomme qui mettait sa joie à amuser les enfants. Ils t'écouteront, les yeux brillants, et seront fiers de leur bisaïeul. Je ne veux pas d'autre gloire; cette immortalité me suffit.

Sur ce, Mademoiselle, je dépose respectueusement à vos pieds l'hommage de mes *Contes bleus*, et je t'embrasse sur les deux joues.

TON VIEUX GRAND-PÈRE.

INTRODUCTION

Voici le temps de Noël, c'est la semaine des enfants; ils sont rois dans la famille, et comme tous les despotes, qui ne sont aussi que des enfants gâtés, ils abusent d'un pouvoir, qui, heureusement, ne dure que huit jours.

A tout seigneur, tout honneur! Salut à Leurs Sérénissimes Gravités de huit ans, à Leurs Hautes Sagesses de douze ans; à Leurs Majestueuses Sévérités de quinze ans! Messeigneurs et Mesdames, salut! Que Leurs Altesses daignent agréer ce bouquet que j'ai fait pour Elles: bruyères de Bretagne, anémones de Norvége, cyclamens de

Bohême, jasmin de Naples, et même œillets de Paris. Horace, le poëte latin, dit que le vrai sage est celui qui a vu beaucoup d'hommes et beaucoup de choses ; je suis un grand sage, car je n'ai que trop couru. Le fruit de mes voyages, le voici : ce sont des contes de fées que j'ai recueillis de toutes parts. Plus j'ai connu les hommes, et plus je me suis aperçu qu'il n'y a de vrai que leurs rêves, et de raisonnable que leurs folies.

Des contes de fées ! diront les gens graves et les utilitaires ; qu'avons-nous besoin de ces niaiseries qui troublent l'imagination de nos enfants? — Prêtez-leur donc Barême, charmez-les avec l'histoire du Trois pour cent et de ses variations. Si vous n'y réussissez pas, laissez-nous les amuser et leur donner à eux un instant de plaisir, à vous un instant de repos. Heureux qui réunit autour de soi ce petit peuple remuant, qui attire ces grands yeux pleins de douceur ou de malice, qui fait à volonté passer la peur et la joie dans ces âmes innocentes ! Quoi de plus aimable que ces enfants qui, dans quelques années, quand vous les aurez élevés, seront de si vilains hommes ! Quoi de plus gracieux que ces petites filles blanches et roses, têtes blondes et bouclées qui,

un jour aussi, comme leurs mères..... feront le charme et..... Bon! je n'ai plus d'encre au bout de ma plume!

Dédaigne qui voudra les contes de fées; pour moi, c'est une des joies de mon enfance, c'est un de mes plus doux souvenirs. Il y a quarante ans, quand j'avais récité sans y rien comprendre Lhomond, livre excellent dont une seule phrase m'est restée dans la tête, celle qui condamne toutes les grammaires: *La métaphysique ne convient pas aux enfants*, on m'ouvrait en récompense la bibliothèque de mon grand-père. Je vois encore ce sanctuaire vénérable, où dans un demi-jour trônaient sur deux socles de marbre Voltaire et Rousseau.

Qui depuis... Rome alors admirait leurs vertus.

Nonotte lui-même n'avait pas imaginé de transformer en misérables l'auteur d'*Émile*, ni le défenseur de la Barre, de Sirven et de Calas. En passant j'admirais de beaux volumes dont il m'était seulement permis de regarder le titre: la grande Encyclopédie, les in-quarto dorés de l'abbé Raynal, les œuvres du Philosophe Sans Souci, Rousseau et un Voltaire, édition de Kehl,

qui n'en finissait pas, et j'arrivais enfin au livre qui occupait mes rêves, au plus charmant de tous les recueils, *le Cabinet des Fées.* Une fois en possession d'un de ces précieux volumes, je fuyais au bout du jardin, et là, sous un berceau tout garni de troënes, en face de la Seine et de l'île bordée de grands peupliers qui murmuraient à tous les souffles du vent, j'entrais avec transport dans le royaume de la fantaisie.

Que de caravanes j'ai faites à la suite du prince Fortuné ! Avec quelle inquiétude je voyais, sans pouvoir l'avertir, l'oiseau bleu tomber dans le piége que lui tendait l'infâme Truitone ! Il y avait aussi une bonne petite grenouille qui mettait deux ou trois ans à grimper un escalier pour sauver une malheureuse princesse condamnée pendant ce temps-là à faire des pâtés de pattes de mouche ! elle m'a causé de cruelles émotions ! Et *les Mille et une Nuits !* Ai-je assez suivi le calife et son grand vizir Giafar ; ai-je assez tremblé pour la sœur de Scheherazade, et que volontiers j'aurais étranglé le sultan, sans songer que la mort de ce monstre eût fait envoler tous mes rêves !

A lire ces merveilleux récits, je m'enivrais ; il

me semblait que les arbres, les eaux, les fleurs allaient me parler ou me répondre, et quand la chienne du logis, inquiète de ce que je ne l'agaçais plus, venait troubler mon illusion en mettant sa patte ou son museau sur le livre, je la regardais avec un intérêt mélancolique, n'étant pas bien sûr que la pauvre Dragonne, avec ses yeux si doux et si intelligents, ne fût pas une princesse victime de quelque abominable fée. Heureusement ma princesse elle-même rompait le charme en aboyant.

Bien des années ont passé sur ces rêves, mais elles ne m'ont pas encore apporté cette sagesse dont on m'avait menacé. Entre autres faiblesses j'ai gardé l'amour des contes de fées. Et le soir, quand tout dort autour de moi, quand la tâche du jour est achevée, quand, las d'étudier ce long tissu d'horreurs et de folies qu'on nomme l'histoire, il m'est enfin permis d'être à moi, je retourne à mes amis d'enfance, qui sont là dans un coin connu de moi seul. Là, derrière la Fontaine, qui aimait tant *Peau d'Ane*, Voltaire, qui eût été le roi des conteurs, s'il avait eu moins d'esprit et un peu plus de retenue, Gœthe, cet autre monstre philosophique qui toute sa vie

aima l'Orient, les contes, les enfants et les fleurs, j'ai caché Perrault, *les Mille et une Nuits* et madame d'Aulnoy. Près de ces grands noms, voici des contes charmants du Nord et du Midi qui prouvent que partout où il y a des hommes, il leur faut du merveilleux pour les consoler de la vie. Ici est le recueil des frères Grimm, là est le *Pentamerone* napolitain, livre introuvable pour qui ne l'a pas cherché, œuvre pleine de gaieté et de malice; les Scandinaves y donnent la main aux Celtes : l'Orient est représenté par le roman d'Antar, par les contes sanscrits de Somadéva, que le savant Brockhaus a traduits en allemand, par l'*Hitopadésa*, par le *Trône enchanté*, par le *Pantcha-Tantra;* les Persans aussi y ont leur place, et ne sont ni les moins ingénieux ni les moins hardis ; mais, hélas ! le savant Julien ne nous a pas encore traduit du chinois le *Liao-tchai-tchi-i*, vingt-six volumes de contes de fées, qui sans lui manqueront toujours à nos collections !

D'oú vient ce goût singulier que les hommes ont pour le merveilleux? Est-ce donc que le mensonge est plus doux que la vérité? Non, les contes de fées ne sont pas un mensonge, et l'en-

fant, qu'il s'en amuse ou qu'il s'en effraye, ne s'y trompe pas d'un instant. Les contes sont l'idéal, quelque chose de plus vrai que la vérité du monde, le triomphe du bon, du beau, du juste. L'innocence l'emporte toujours. Souvent, il est vrai, la victime passe trente ans dans un cachot avec des serpents, quelquefois même on la coupe en morceaux, mais tout s'arrange à la fin: le méchant est toujours puni; il n'est pas besoin d'attendre un monde meilleur pour châtier le crime et couronner la vertu.

C'est là qu'est le secret de ces récits merveilleux! Ce qui fait le charme des fées, ce n'est point l'or et l'argent qu'elles sèment partout, c'est la baguette magique qui remet l'ordre sur la terre et qui du même coup anéantit ces deux ennemis de toute vie humaine, l'espace et le temps. Qu'importe que Grisélidis souffre quinze ans de l'exil et de l'abandon! l'épreuve finie, elle sera jeune et aimable comme au premier jour.

Dans cet heureux pays des fées, on ne se quitte que pour se retrouver, on ne souffre que pour être heureux, tandis que pour nous la douleur est une énigme et la vie une bataille sans

fin où les meilleurs tombent les premiers. Là-bas, on ne vieillit pas et l'on aime toujours ; ici, à peine notre cœur, revenu des folles ardeurs de la jeunesse, commence-t-il à aimer sérieusement un objet digne de lui, que notre front se ride et que nos cheveux blanchis ne nous laissent du sentiment que le ridicule. Là-bas, en un jour, en une heure, on sait tout ; ici, c'est au prix de la vie que nous poursuivons la vérité qui recule ; elle fuit comme l'oiseau merveilleux, et quand enfin, après trente ans de peine, nous la sentons près de nous, quand notre main s'abaisse pour la saisir, une main plus puissante nous glace et nous porte au pays d'où nul n'est revenu.

Hommes sérieux, laissez-nous oublier quelquefois cette vie que vous nous rendez si triste. Vous ne pouvez donner à tous la santé, la fortune ni la puissance. Il vous faut donc des rêveurs pour aimer et faire aimer aux autres ces biens dont l'espérance seule vaut tous les trésors de la terre, mais que vous n'estimez d'aucun prix : la beauté, la justice, la liberté. Les rêveurs ont cela de bon qu'ils ne prennent la part de personne ; l'idéal leur tient lieu de tout. Quand on peut être le calife de Bagdad à ses heures, on voit

de haut les ambitions du jour. Quel orateur vaudra jamais l'oiseau qui dit tout? En fait de dévouement et de ressources, quel ministre approchera du Chat botté? Quant à moi, une seule profession m'aurait souri peut-être, c'est la diplomatie. J'aurais voulu rechercher par toute l'Europe cette robe couleur du temps que Peau d'Ane a laissée à la cour, mais dont les hommes politiques, à ce qu'on assure, ont gardé les morceaux. Tout le reste m'est indifférent. L'expérience m'apprend tous les jours que le monde ne vaut pas l'empire de la fantaisie.

Que si par hasard on osait accuser de paradoxe une opinion aussi grave, ma réponse est toute prête. Je maintiens que la vérité vraie, celle que ne disait pas Figaro et que ne disent pas davantage ses héritiers politiques, est dans ces petits livres, et non dans de gros volumes qu'on prend au sérieux. Si le but de toute éducation est de faire des honnêtes gens, en apprenant aux enfants que la justice gouverne le monde, le conte de *Barbe-bleue* vaut mieux que l'Histoire de Henri VIII; Perrault est un politique plus sûr que Machiavel. Quelque jour je ferai là-dessus un gros livre, qui immortalisera mon nom; je le

commencerai dès que, devenu un véritable érudit, j'aurai vu tomber sans regrets les feuilles d'automne et ma dernière illusion.

En attendant, et de crainte que mes hauts et puissants Seigneurs, les Enfants, ne s'impatientent, je finis cette Préface, aussi amusante qu'un discours de distribution des prix, et je dis en forme de péroraison.

« Seigneurs, à tout conte, dit-on, il faut une morale. Les sages ont établi ce principe, et comme en général les conteurs ont oublié qu'il fallait prouver quelque chose, on coud à leurs amusants récits quelque belle maxime qui n'y tient pas du tout. Je suivrai l'exemple de mes savants maîtres, et je vous dirai :

« Messieurs, ne croyez pas que tous vous deviendrez princes en devinant des énigmes ; ni vous, Mesdemoiselles, n'imaginez pas que les fils de rois se disputeront votre pantoufle et votre main. La vie ne ressemble guère aux contes de Perrault ; les fées qu'on y rencontre sont un danger plutôt qu'un appui. Aujourd'hui, comme au temps de Virgile, la fortune n'aime que les audacieux. Et même pour les moins ambitieux, à qui suffit encore la paix de l'âme et l'étude, il

n'est qu'un talisman pour conquérir ces biens si doux : c'est un labeur opiniâtre. L'enchanteur qui nous protége, c'est le travail ; lui seul nous modère dans la prospérité, lui seul nous aide à oublier nos misères. Travaillez donc avec courage, faites fortune même, si vous trouvez la fortune sur le chemin de l'honneur ; mais ne méprisez pas le merveilleux qui amusa votre enfance ; gardez toujours un coin pour l'illusion. Vous en aurez besoin contre les ennuis qui assiégent la vie ; cette chimère que dédaignent les habiles vous empêchera du moins de prendre trop au sérieux ce que le monde nomme sagesse, et qui n'est trop souvent que sécheresse, égoïsme et brutalité. »

20 décembre 1863.

CONTES BLEUS

YVON ET FINETTE

CONTE BRETON

I

Il y avait une fois, en Bretagne, un noble seigneur, qu'on appelait le baron de Kerver. Son manoir était le plus beau de la province. C'était un grand château gothique, tout en ogives ; les murs en étaient brodés à jour comme une guipure ; de loin on eût dit d'une vigne courant sur un berceau. Au premier étage, les fenêtres peintes et historiées s'avançaient en

balcon; il y en avait six au levant et six au couchant. Le matin, quand le baron, monté sur sa jument isabelle, s'en allait en forêt, suivi de ses grands levriers, il saluait à chaque fenêtre une de ses filles qui, un livre d'heures à la main, priait Dieu pour la maison de Kerver. A voir leurs cheveux blonds, leurs yeux bleus, leurs mains jointes, on eût dit de six madones dans leurs niches d'azur. Le soir, quand tombait le soleil, et que le baron rentrait au logis, après avoir fait le tour de ses domaines, il apercevait de loin, aux fenêtres du couchant, six fils aux cheveux bruns, au regard assuré, l'espérance et la gloire de la famille. On eût dit de six chevaliers sculptés au portail d'une église. Aussi, à dix lieues à la ronde, quand on voulait citer un heureux père et un puissant baron, amis et ennemis nommaient-ils le sire de Kerver.

Le château n'avait que douze fenêtres, et le baron avait treize enfants. Le dernier, celui qui n'avait point de place, était un beau garçon de seize ans, qu'on appelait Yvon. Suivant l'usage, c'était le bien-aimé. Le matin au départ, le soir au retour, le baron trouvait toujours sur le seuil de la porte Yvon qui l'attendait pour l'embrasser.

Avec ses cheveux blonds, qui lui tombaient au milieu du dos, sa taille cambrée, son air mutin, son geste hardi, Yvon était l'amour de tous les Bretons. A douze ans, il avait bravement attaqué et tué un loup à coups de hache ; aussi l'avait-on surnommé *Sans Peur*. C'est un titre qu'il méritait, car il n'y eut jamais de cœur plus hardi.

Un jour que le baron était resté au logis, et que, pour se délasser, il s'amusait à rompre une lance avec son écuyer, Yvon, en habit de voyage, entra dans la salle d'armes, et mettant un genou en terre :

— Mon seigneur, et père, dit-il au baron, je vous demande votre bénédiction, car je prends congé de vous. La maison de Kerver est riche en chevaliers, et n'a besoin d'un enfant ; il est temps que je cherche fortune. Je veux aller au loin, essayer mon bras et me faire un nom.

— Tu as raison, Sans-Peur, répondit le baron, plus ému qu'il ne voulait le paraître ; je ne te retiens pas ; je n'ai pas le droit de te retenir ; mais tu es bien jeune, mon enfant, peut-être eût-il mieux valu rester encore une saison près de nous.

— J'ai seize ans, mon père ; à cet âge, vous

vous étiez déjà battu contre un Rohan; je n'ai pas oublié que nos armes sont une licorne éventrant un lion, et notre devise : *en avant.* Je ne veux pas que les Kerver aient à rougir de leur dernier enfant.

Yvon reçut la bénédiction de son père, serra la main de ses frères, embrassa ses sœurs, dit adieu à tous les vassaux qui pleuraient, et partit le cœur léger.

Sur la route, rien ne l'arrêta; une rivière, il la passait à la nage; une montagne, il la franchissait; un bois, il le traversait en suivant le soleil. *En avant les Kerver*, criait-il, dès qu'il rencontrait un obstacle, et bon gré mal gré, il allait toujours droit devant lui.

Il y avait trois ans qu'il courait le monde, en cherchant aventure; tantôt battant, tantôt battu, toujours gai et hardi, lorsqu'on lui offrit d'aller en croisade contre les païens de Norvége. Tuer des mécréants, et conquérir un royaume, c'était double plaisir; Yvon enrôla douze braves compagnons, fréta un petit navire, et arbora au grand mât un gonfanon bleu, avec la licorne et la devise des Kerver.

La mer était belle, le vent favorable, la nuit

sereine; Yvon, couché sur le tillac, regardait les étoiles, et cherchait celle qui jetait sa tremblante lumière sur le manoir paternel. Tout à coup le vaisseau toucha sur un rocher; on entendit un craquement terrible; les mâts tombèrent comme du bois mort, une lame énorme fondit sur le pont, et emporta tout ce qui s'y trouvait.

— *En avant les Kerver*, cria Yvon, dès qu'il reparut au-dessus de l'eau; et il se mit à nager aussi tranquillement que s'il se baignait dans les fossés du vieux château.

Par bonheur la lune se leva; Yvon aperçut à quelque distance une tache noire au milieu des flots argentés, c'était la terre. Il s'en approcha, non sans peine, et finit par y aborder. Mouillé jusqu'aux os, épuisé, hors d'haleine, il se traîna sur le sable, et sans plus s'inquiéter, il fit sa prière et s'endormit.

II

Le matin, à son réveil, Yvon essaya de reconnaître le pays où le hasard l'avait jeté. Il aperçut dans le lointain une maison grande comme une

cathédrale, avec des fenêtres qui avaient cinquante pieds de haut. Il marcha tout un jour, avant d'y arriver, et enfin se trouva en face d'une porte immense, avec un marteau si lourd que la main d'un homme ne pouvait le soulever.

Yvon prit une grosse pierre, et se mit à frapper.

— Entrez, dit une voix qui retentit comme le mugissement d'un bœuf; au même instant la porte s'ouvrit, et le petit Breton se trouva face à face avec un géant qui n'avait pas moins de quarante pieds.

Comment t'appelles-tu, et que viens-tu faire ici? dit le géant, en prenant notre aventurier au collet, et en l'élevant de terre pour le voir plus à son aise.

— Je m'appelle *Sans-Peur*, et je cherche fortune, répondit Yvon, en regardant le monstre d'un air de défi.

— Eh bien, brave Sans-Peur, ta fortune est faite, dit le géant d'un ton de moquerie; j'ai besoin d'un valet, je te prends à mon service. Tu vas entrer de suite en fonction. Voici l'heure où je mène paître mon troupeau; tu nettoieras l'étable. Je ne te donne pas autre chose à faire,

ajouta-t-il en riant du bout des lèvres, tu vois que je suis un bon maître. Fais ta besogne, et surtout ne rôde pas dans la maison, il y va de ta vie.

— Certes, j'ai un bon maître, l'ouvrage n'est pas rude, pensa Yvon, quand le géant fut parti. J'ai, Dieu merci, le temps de balayer l'étable. Que faire en attendant, pour me désennuyer? Si je visitais la maison? Puisqu'on me défend d'y regarder, c'est qu'il y a quelque chose à voir.

Il entra dans la première pièce ; il y avait une grande cheminée, avec une marmite accrochée à une crémaillère. Le pot bouillait, cependant il n'y avait pas de feu dans l'âtre.

— Qu'est cela, dit le Breton ; il y a du mystère là dessous. Il coupa une mèche de ses cheveux, la trempa dans la marmite, et la retira toute cuivrée.

— Oh ! oh ! s'écria-t-il ; voilà un bouillon d'une nouvelle espèce ; à l'avaler, on se mettrait une cuirasse dans l'estomac.

Il passa dans la seconde chambre ; là encore était un pot suspendu à une crémaillère, et qui cuisait sans feu. Yvon y trempa une mèche de cheveux, il la retira tout argentée.

— Dans la maison des Kerver, pensa-t-il, le bouillon n'est pas si riche, mais peut-être a-t-il meilleur goût.

Sur quoi, il entra dans la troisième pièce. Là aussi était un pot suspendu à une crémaillère, et qui cuisait sans feu. Yvon y trempa une mèche de cheveux, et la retira toute dorée. L'éclat en était si vif qu'on eût dit d'un rayon de soleil.

— Bon! s'écria-t-il; dans notre Bretagne, les vieilles gens ont un proverbe qui dit : *Tout va de pis en pis;* ici, c'est le contraire; tout va de mieux en mieux. Qu'est-ce que je vais donc trouver dans la quatrième chambre, une soupe aux diamants?

Il poussa la porte et vit quelque chose de plus rare que les pierreries. C'était une jeune femme d'une si merveilleuse beauté, qu'à son aspect, Yvon ébloui, se mit à genoux.

— Malheureux! s'écria-t-elle d'une voix tremblante, que faites-vous ici?

— Je suis de la maison, répondit le Breton; ce matin le géant m'a pris à son service.

— A son service! reprit la jeune femme. Que le ciel vous en retire!

— Pourquoi cela? dit Yvon. J'ai un bon maî-

tre, l'ouvrage n'est pas rude. Une fois l'étable balayée, ma besogne est finie.

— Oui, et comment vous y prendrez-vous? dit l'étrangère. Si vous faites comme tout le monde, pour chaque fourche de fumier que vous sortirez par la porte, il en rentrera dix par la fenêtre. Mais je vous dirai ce qu'il faut faire. Tournez la fourche, balayez avec le manche, le fumier s'enfuira de lui-même et d'un seul coup.

— J'obéirai, dit Yvon; sur quoi il s'assit auprès de la jeune femme et se mit à causer avec elle. C'était une fille de fée, dont le misérable géant avait fait son esclave. Entre compagnons d'infortune, l'amitié n'est pas longue à venir; avant la fin du jour, Finette (c'était le nom de l'étrangère) et Yvon s'étaient déjà promis d'être l'un à l'autre, s'ils pouvaient échapper à leur abominable maître. Le difficile était d'en trouver le moyen.

Les heures passent vite quand on cause de cette façon, le soir approchait; Finette renvoya son nouvel ami en lui recommandant de balayer l'étable avant l'arrivée du géant.

Yvon décrocha la fourche, et sans être trop défiant, il voulut s'en servir comme il avait vu

faire dans son vieux château; mal lui en prit, et il en eut bientôt assez; car en moins d'un instant il y eut tant de fumier dans l'écurie que le pauvre garçon ne savait plus où se mettre. Il fit alors comme Finette lui avait dit, il tourna la fourche et balaya avec le manche. En un clin d'œil l'étable fut aussi propre que si jamais bétail n'y était entré.

La besogne finie, Yvon s'assit sur un banc à la porte de la maison. Aussitôt qu'il aperçut le géant, il leva la tête au ciel, et fit danser ses jambes en chantant une chanson de son pays.

— As-tu nettoyé l'étable? demanda le géant en fronçant le sourcil.

— Tout est prêt, notre maître, répondit Yvon sans se déranger.

— C'est ce que nous allons voir, hurla le géant; il entra dans l'écurie en grondant, trouva tout en ordre, et sortit furieux.

— Tu as vu ma Finette, cria-t-il, ce n'est pas de ta cervelle que tu aurais tiré cette malice.

— Qu'est-ce que c'est que *Mafinette*, dit Yvon, en ouvrant la bouche et en fermant les yeux. C'est-y une bête de ce pays-ci? notre maitre, faites-la-moi voir.

— Tais-toi, imbécile, répondit le géant ; tu ne la verras que trop tôt.

Le lendemain, le géant rassembla ses brebis pour les mener aux champs, mais avant de partir, il ordonna à Yvon d'aller, dans la journée, lui chercher son cheval, qui était au vert sur la montagne.

— Après cela, lui dit-il, en riant du bout des lèvres, tu pourras te reposer tout le long du jour. Tu vois que je suis un bon maître. Fais ta besogne, et surtout ne rôde pas dans la maison, sinon, je te coupe la tête.

Yvon laissa passer le Cyclope, en clignant des yeux.

— Certes, disait-il entre ses dents, tu es un bon maître ; la malice ne t'étouffe pas : mais, malgré tes menaces, je vais entrer dans la maison, et causer avec ta Finette ; reste à savoir si ta Finette ne sera pas à moi plutôt qu'à toi.

Il courut à la chambre de la jeune fille :

— Victoire, cria-t-il en entrant, je n'ai rien à faire de la journée que d'aller à la montagne pour en ramener le cheval.

— Très-bien, lui dit Finette ; comment vous y prendrez-vous ?

— Voilà une belle question, reprit Yvon. Est-ce chose malaisée que de conduire un cheval? j'imagine que j'en ai monté de plus méchants que celui-là.

— Ce n'est pas aussi facile que vous pensez, répondit Finette ; mais je vous dirai ce qu'il faut faire. Quand vous approcherez de l'animal, flamme et feu sortiront de ses naseaux comme d'une fournaise ; mais prenez le mors qui est caché derrière la porte de l'écurie, jettez-le droit entre les dents du cheval, aussitôt il deviendra doux comme un mouton, et vous en ferez ce que vous voudrez.

— J'obéirai, dit Yvon.

Sur quoi il s'assit auprès de Finette, et se mit à causer avec elle. De quoi parlèrent-ils? De toutes choses et d'autres encore ; mais, si loin qu'ils allassent dans leurs fantaisies, ils en revenaient toujours là, qu'ils s'étaient promis d'être l'un à l'autre ; et qu'il fallait échapper au géant. Les heures passent vite quand on cause de cette façon. Le soir approchait ; Yvon avait oublié le cheval et la montagne; Finette fut obligée de le renvoyer, en lui recommandant de ramener l'animal avant l'arrivée du maître.

Yvon prit le mors qui était caché derrière la porte de l'écurie, et courut à la montagne. Et voilà un cheval presque aussi gros qu'un éléphant qui approche au galop, en jetant feu et flammes par les naseaux.

Yvon attendit de pied ferme l'énorme bête, et quand elle ouvrit une mâchoire béante, il y jeta le mors. Aussitôt le cheval devint doux comme un mouton. Yvon le fit mettre à genoux, lui grimpa sur le dos, et revint tranquillement au logis.

La besogne finie, notre Breton s'assit sur le banc, à la porte de la maison. Dès qu'il aperçut le géant, il leva la tête au ciel et fit danser ses jambes, en chantant une chanson de son pays.

— As-tu ramené le cheval? demanda le géant en fronçant le sourcil.

— Oui, notre maître, répondit Yvon sans se déranger. C'est une jolie bête et qui vous fait honneur; c'est doux, bien gentil et bien élevé. Il est là qui mange à l'écurie.

— C'est ce que nous allons voir, hurla le géant; il entra en grondant, trouva tout en ordre et sortit furieux.

— Tu as vu ma Finette, cria-t-il ; ce n'est pas de ta cervelle que tu aurais tiré cette malice-là.

— Notre maître, dit Yvon, en ouvrant la bouche et en fermant les yeux, c'est donc toujours la même histoire. Qu'est-ce que c'est que *Ma finette*? Une bonne fois pour toutes, faites-moi voir ce monstre-là.

— Tais-toi, imbécile, répondit le géant ; tu ne la verras que trop tôt.

Le troisième jour, dès l'aurore, le géant rassembla ses brebis pour les mener aux champs ; mais avant de partir, il dit à Yvon :

— Aujourd'hui, tu iras en Enfer toucher ma rente. Après cela, continua-t-il en riant du bout des lèvres, tu pourras te reposer tout le long du jour. Tu vois que je suis un bon maître.

— Un bon maître, soit, murmura Yvon ; mais la tâche n'en est pas moins dure. Allons voir ma Finette, comme dit le géant ; j'ai grand besoin qu'elle me tire d'affaire aujourd'hui.

Quand Finette eut demandé à son ami quelle était la besogne du jour :

— Eh bien! lui dit-elle, comment vous y prendrez-vous cette fois ?

— Je n'en sais rien, dit tristement Yvon ; je

n'ai jamais été en Enfer; et quand même j'en connaîtrais le chemin, je ne sais pas ce qu'il y faut demander. Parlez, je vous écoute.

— Voyez-vous ce grand rocher là-bas, dit Finette, c'est une des portes de l'Enfer. Prenez ce bâton, vous frapperez trois fois sur la pierre, et alors sortira un démon tout ruisselant de feu. Vous lui direz l'objet de votre visite; il vous demandera: Combien voulez-vous? Ayez soin de lui répondre: Pas plus que je n'en peux porter.

— J'obéirai, dit Yvon; sur quoi il s'assit auprès de Finette, et se mit à causer avec elle. Il y serait encore si, à l'approche du soir, la jeune fille ne l'avait envoyé au grand rocher, pour faire la commission dont le géant l'avait chargé.

Arrivé au lieu désigné, Yvon trouva un gros bloc de granit, qu'il frappa trois fois avec le bâton; le roc s'ouvrit. Il en sortit un démon tout en flammes.

— Qu'est-ce que tu veux? cria-t-il d'une voix effroyable.

— Je viens chercher les rentes du géant, répondit Yvon, sans s'émouvoir.

— Combien veux-tu?

— Je n'en veux jamais plus que je n'en peux porter, répondit le Breton.

— Il est heureux pour toi que tu n'en demandes pas davantage, répondit l'homme en feu ; entre dans cette caverne, tu y trouveras ce qu'il te faut.

Yvon entra, et ouvrit de grands yeux. Partout de l'or, de l'argent, des diamants, des escarboucles, des émeraudes ; il y en avait autant que de sable au bord de la mer. Le jeune Kerver emplit un sac, le jeta sur son épaule, et revint tranquillement au logis.

La besogne finie, notre Breton s'assit sur le banc à la porte de la maison. Aussitôt qu'il aperçut le géant, il leva la tête au ciel, et fit danser ses jambes en chantant une chanson du pays.

— As-tu été en Enfer chercher mes rentes? demanda le géant, en fronçant le sourcil.

— Oui, notre maître, répondit Yvon, sans se déranger. Le sac est là qui vous crève les yeux ; le compte y est.

— C'est ce que nous allons voir, hurla le géant. Il défit les cordons du sac qui était si plein, que l'or et l'argent roulèrent de tous côtés.

— Tu as vu ma Finette, cria-t-il ; ce n'est pas

de ta cervelle que tu aurais tiré cette malice-là.

— Notre maître, dit Yvon, en ouvrant la bouche et en fermant les yeux, vous ne savez donc qu'une chanson? c'est toujours le même refrain : *Mafinette; Mafinette.* Une bonne fois pour toutes, montrez-moi donc cette chose-là.

— Bien, bien, dit le géant qui rugissait de fureur ; attends jusqu'à demain, je te ferai faire sa connaissance.

— Merci, notre maître, dit Yvon ; c'est gentil de votre part ; mais je vois bien à votre mine réjouie que vous vous gaussez de moi.

III

Le lendemain, le cyclope partit sans donner d'ordre à Yvon, ce qui inquiéta Finette. Au milieu du jour, il revint sans son troupeau, en se plaignant de la fatigue et de la chaleur, et dit à la jeune fille :

— Tu trouveras à la porte, un enfant, mon valet; coupe-lui le cou ; mets-le bouillir dans la

grande marmite; quand le bouillon sera prêt, tu m'appelleras.

Après quoi, il s'étendit sur son lit, et se mit à faire un somme. Il ronflait si fort, qu'on eût dit que le tonnerre ébranlait les montagnes.

Finette prépara le billot, prit un grand couteau, et appela Yvon. Elle lui fit une piqûre au petit doigt; trois gouttes de sang tombèrent sur le billot.

— C'est assez, dit la jeune fille; maintenant, aidez-moi à remplir la marmite.

Ils jetèrent dedans tout ce qu'ils trouvèrent. Vieux habits, vieux souliers, vieux tapis et le reste! Puis, Finette prit Yvon par la main, elle l'emmena dans les trois chambres d'entrée, coula dans un moule trois balles d'or, deux balles d'argent et une balle de cuivre; et sortit en courant vers la mer.

— *En avant les Kerver*, cria Yvon, dès qu'il se vit dans la campagne. M'expliquerez-vous, ma chère Finette, quelle comédie nous jouons en ce moment.

— Sauvons-nous, sauvons-nous, lui dit-elle; si avant le coucher du soleil, nous n'avons pas quitté cette île maudite, c'est fait de nous.

— *En avant les Kerver*, répondit Yvon en riant, et nargue le géant.

Quand il eut ronflé une bonne heure, le géant détira ses membres, ouvrit la moitié d'un œil, et cria :

— Est-ce bientôt fait ?

— Ça commence, répondit la première goutte de sang sur le billot.

Le géant se retourna, et se mit à ronfler de plus belle pendant une heure ou deux. Puis il détira ses membres, ouvrit la moitié d'un œil et cria :

— M'entends-tu ? Est-ce bientôt fait ?

— Ça mijote, répondit la seconde goutte de sang sur le billot.

Le géant se retourna, et dormit une heure encore. Puis il allongea ses grands os, et cria d'une voix impatiente :

— Est-ce que tout n'est pas prêt ?

— Tout est prêt, répondit la troisième goutte de sang sur le billot.

Le géant se leva sur son séant, se frotta les yeux, et chercha qui lui avait parlé, mais il eut beau regarder, il ne vit personne.

— Finette, hurla-t-il, pourquoi le couvert n'est-il pas mis ?

Pas de réponse. Le cyclope, furieux, sauta en bas du lit, prit sa cuillère qui ressemblait à un chaudron emmanché dans une fourche, et la plongea dans la marmite pour goûter le bouillon.

— Finette ! hurla-t-il, tu n'as donc pas salé le pot-au-feu ? Qu'est-ce que c'est ce bouillon-là ? Je n'y reconnais ni gras ni maigre.

Non, mais en revanche, il y reconnut son tapis qui n'était pas encore bouilli tout entier. A cette vue, il entra dans une telle colère qu'il ne tenait plus sur ses jambes.

— Scélérats, cria-t-il, vous vous êtes joués de moi, vous me le payerez.

Il sortit un bâton à la main, et fit de telles enjambées, qu'au bout d'un quart d'heure il découvrit les deux fugitifs encore loin du rivage. De joie, il poussa un cri qui fit trembler tous les échos vingt lieues à la ronde.

Finette s'arrêta toute tremblante ; Yvon la serra sur son cœur.

— *En avant les Kerver*, dit-il ; la mer n'est pas loin ; nous y serons avant l'ennemi.

— Le voici ! le voici ! cria Finette en montrant

le géant qui n'était plus qu'à cent pas; nous sommes perdus si ce talisman ne nous sauve.

Elle prit la balle de cuivre et la jeta à terre en disant :

Balle de cuivre, balle de cuivre,
Empêche-le de nous poursuivre.

Et voici aussitôt la terre qui se fend avec un fracas épouvantable. Une crevasse énorme, un abîme sans fond arrêta le géant qui étendait la main pour saisir sa proie.

— Fuyons! s'écria Finette en tirant par le bras Yvon, qui regardait le géant d'un air narquois et lui chantait sa chanson :

Loups-garous, loups-garous,
On vous prendra tous dans vos trous.

Le cyclope se mit à courir tout le long de l'abîme, allant et venant comme un ours en cage, cherchant partout un passage et n'en trouvant point. Puis, d'une main furieuse, il déracina un chêne immense et le lança en travers de la crevasse. L'arbre s'abattit et de son feuillage écrasa presque les enfants; le géant se mit à cheval sur ce pont naturel qui pliait sous lui,

et ainsi suspendu entre ciel et terre, il s'avança lentement, obligé qu'il était de se démêler au milieu des branches. Quand il atteignit la terre, Yvon et Finette étaient déjà sur la plage, la mer se déroulait devant eux.

Hélas ! il n'y avait ni barque ni navire. Les fugitifs étaient perdus. Yvon, toujours intrépide, ramassait des galets pour assaillir le géant et lui vendre chèrement sa vie. Finette, toute émue, prit une des balles d'argent et la jeta dans les flots, en disant :

Balle d'argent, balle d'argent,
Sauve-nous de ce mécréant.

A peine avait-elle prononcé cette formule magique, qu'un beau navire sortit de l'onde comme un cygne qui épanouit au vent ses blanches ailes. Yvon et Finette coururent dans la mer, on leur lança un cordage, et quand le géant furieux accourut au rivage, déjà le vaisseau s'éloignait à pleines voiles, laissant derrière lui un long sillon de lumière et d'écume.

Les géants n'aiment pas l'eau ; c'est un fait constaté par le vieil Homère, qui avait connu Polyphème ; et on trouvera la même observation

dans toutes les *Histoires naturelles* dignes de ce nom. Le maître de Finette ressemblait à Polyphème, il rugit en voyant ses esclaves lui échapper; il courut incertain le long de la plage, il lança sur le vaisseau d'énormes quartiers de roche, qui, heureusement, tombèrent à côté et ne firent que de grands trous noirs dans la mer; puis, enfin, fou de colère, il se jeta tête baissée au milieu des flots, et se mit à nager vers le navire avec une effroyable rapidité. A chaque brasse il avançait de quarante pieds, soufflant comme une baleine, et, comme une baleine, fendant et dominant les vagues. Peu à peu il gagnait de vitesse ses ennemis. Il ne lui fallait plus qu'un dernier effort pour saisir le gouvernail, et déjà il allongeait son bras velu pour s'en emparer, quand Finette jeta dans la mer la seconde balle d'argent, et s'écria tout en larmes

Balle d'argent, balle d'argent,
Sauve-nous de ce mécréant.

Soudain du milieu de l'écume jaillissante sort un espadon gigantesque dont la scie avait au moins vingt pieds de long. Il court au cyclope, qui n'a que le temps de plonger; il le chasse sous les

flots, il le chasse sur la crête des vagues, le poursuit dans tous ses détours, et le force à fuir au plus vite vers son île, où le malheureux aborde enfin à grand'peine, et tombe sur la grève ruisselant, harassé, vaincu.

— En avant, les Kerver! cria Yvon, nous sommes sauvés.

— Pas encore, dit Finette toute tremblante. Le géant a pour marraine une sorcière; j'ai peur qu'elle ne veuille venger sur moi l'injure faite à son filleul. Mon art me dit que si vous me quittez un seul instant, mon cher Yvon, j'ai tout à craindre, jusqu'au jour où vous m'aurez donné votre nom dans la chapelle des Kerver.

— Par la licorne de mes ancêtres, dit Yvon, ma chère Finette, vous avez l'âme d'un lièvre et non pas d'une Bretonne. Ne suis-je pas là? Vais-je vous abandonner? Croyez-vous que le ciel nous ait tirés des griffes de ce monstrueux animal pour nous noyer au port?

Il riait si bien de ses belles dents blanches, que Finette se mit à rire de la peur qu'elle avait eue. Ah! jeunesse! jeunesse! vos ennuis passent si vite; le soleil reparaît sitôt après la pluie, que vos chagrins valent mieux que nos beaux jours!

IV

Le reste du voyage se passa à merveille ; on eût dit qu'une main invisible poussait le navire vers la Bretagne. Vingt jours après le départ, le canot déposait les deux enfants dans une anse voisine du château des Kerver. Une fois à terre, Yvon se retourna pour remercier l'équipage, il n'y avait plus personne. Barque et navire étaient descendus sous les flots, sans laisser plus de traces que l'aile d'un goëland.

Yvon reconnut la place où, tant de fois dans son enfance, il avait ramassé des coquillages et chassé les crabes dans leurs trous. Avant une demi-heure, il devait apercevoir les ogives et les tourelles du vieux manoir. Son cœur battit, il regarda tendrement Finette, et s'aperçut pour la première fois qu'elle avait un costume bizarre et peu digne d'une femme qui allait entrer dans la noble maison des Kerver.

— Chère enfant, lui dit-il, le baron, mon père, est un noble seigneur habitué à ce qu'on le res-

pecte. Je ne peux pas vous présenter à lui sous cet habit de Bohême, et il ne vous convient pas d'entrer à pied dans notre grand château : cela est bon pour des vilains. Attendez-moi quelques instants ; je reviens avec les robes et la haquenée d'une de mes sœurs ; je veux qu'on vous reçoive en dame de haut parage, et qu'à votre arrivée mon père lui-même descende du perron, et tienne à honneur de vous offrir la main.

— Yvon ! Yvon ! dit Finette, ne me quittez pas, je vous en prie ; une fois rentré dans votre manoir, vous m'oublierez, je le sais.

— Vous oublier ! s'écria Yvon. Si tout autre que vous me faisait une pareille injure, c'est le fer à la main que je lui apprendrais à douter d'un Kerver. Vous oublier, ma Finette ! vous ne savez pas ce que c'est que la foi d'un Breton.

Les Bretons sont fidèles, personne n'en doute, mais ils sont encore plus entêtés, c'est une justice qu'on ne peut leur refuser. La pauvre Finette eut beau prier de sa voix la plus tendre, il lui fallut céder. Elle se résigna, bien malgré elle, et dit à Yvon :

— Allez donc sans moi dans votre château, mais n'y restez que le temps de saluer tous les

vôtres ; courez droit à l'écurie, et revenez le plus tôt possible. On vous entourera ; faites comme si vous ne voyiez personne, et surtout ne manger rien, ne buvez rien. Ne prissiez-vous qu'un verre d'eau, il nous adviendra malheur à tous deux,

Yvon promit et jura tout ce que Finette voulut ; mais en son cœur il souriait de cette faiblesse féminine. Il était sûr de lui-même, et songeait avec orgueil qu'un Breton ne ressemble guère à ces Français légers dont la parole, dit-on, s'envole au premier souffle du vent.

Quand notre aventurier entra dans le vieux château, il eut quelque peine à en reconnaître les sombres murailles. Au dedans comme au dehors, toutes les fenêtres étaient festonnées de verdure et de fleurs ; la cour était jonchée d'herbes fraiches : d'un côté elle était garnie de tables largement servies, le cidre coulait à pleins verres ; de l'autre les ménétriers, montés sur des tonneaux, sonnaient gaiement de leurs binious. Vassaux et vassales, dans leurs plus beaux atours, dansaient en chantant, et chantaient en dansant. C'était grande fête au manoir ; le baron lui-même souriait. Il est vrai qu'il mariait sa cinquième fille au chevalier de Kernavalec ; une si noble

union ajoutait un fleuron de plus à l'illustre blason des vieux Kerver.

Yvon, reconnu et salué de la foule, fut aussitôt entouré de tous les siens. On l'embrassait, on lui prenait les mains. Où avait-il été? D'où venait-il? Avait-il conquis un royaume, un duché, une baronnie? Rapportait-il à la mariée la parure de quelque reine: Les fées l'avaient-elles protégé? Combien de rivaux avait-il jeté à terre dans un tournoi? Toutes ces questions se croisaient et se perdaient dans l'air. Yvon baisa respectueusement la main de son père, courut à la chambre de ses sœurs, prit deux des plus belles robes, alla à l'écurie, sella la haquenée, monta sur un beau genêt d'Espagne, et allait sortir du château quand il trouva en face de lui ses parents, ses amis, ses écuyers, ses vassaux, ayant tous le verre en main pour trinquer avec leur jeune seigneur, et boire à son heureux retour.

Yvon les remercia avec une grâce parfaite; il saluait de la main cette foule amie, et s'y frayait peu à peu un passage, quand, à la sortie, auprès du pont-levis abattu, une femme qu'il ne connaissait pas, la sœur du marié peut-être, une blonde à l'air hautain et dédaigneux s'approcha de lui,

tenant entre deux doigts une pomme d'api.

— Beau chevalier, dit-elle avec un sourire étrange, vous ne refuserez pas la première prière que vous fait une dame. Goûtez, je vous prie, à cette pomme. Après un aussi long voyage, si vous n'avez ni faim ni soif, au moins, je le suppose, n'avez-vous pas oublié les lois de la galanterie.

A cet appel, Yvon n'osa pas refuser ; il eut grand tort. A peine eut-il mordu à la pomme d'api, qu'il regarda autour de lui comme un homme qui s'éveille d'un songe.

— Qu'est-ce que je fais sur ce cheval ? pensa-t-il. Que signifie cette haquenée que j'emmène avec moi ? Est-ce que ma place n'est pas chez mon père, aux noces de ma sœur ? Pourquoi quitter le château ?

Il jeta la bride de son cheval à l'un des écuyers, sauta légèrement à terre, offrit la main à la dame blonde qui, sur l'heure, l'accepta pour son chevalier, et, par faveur insigne, lui donna son bouquet à garder.

La soirée n'était pas achevée, qu'il y avait deux fiancés de plus au château de Kerver. Yvon avait promis sa foi à l'inconnue ; Finette était oubliée.

V

Assise au bord de la mer, la pauvre Finette ttendit Yvon tout le jour ; mais Yvon ne vint pas. Le soleil se couchait dans les vagues enflammées, quand Finette se leva en soupirant, et prit à son tour le chemin du château. Il n'y avait pas longtemps qu'elle était entrée dans un chemin creux, bordé d'ajoncs en fleur, quand elle se trouva en face d'une chaumière délabrée, à la porte de laquelle une vieille édentée s'apprêtait à traire sa vache. Finette s'approcha de la dame, et, après lui avoir fait une belle révérence, elle lui demanda un abri pour la nuit.

La vieille regarda l'étrangère de la tête aux pieds. Avec ses brodequins garnis de fourrure, sa grande jupe mordorée, son corsage bleu, bordé de jaïet, et son diadème, Finette avait l'air d'une égyptienne plutôt que d'une chrétienne. La vieille fronça le sourcil, et montrant le poing à la pauvre abandonnée :

— Va-t'en, sorcière, lui cria-t-elle ; il n'y a

point de place pour toi dans cet honnête logis.

— Bonne mère, dit Finette, donnez-moi seulement un coin dans l'étable.

— Oui, dit la vieille, en riant de façon à montrer l'unique dent qui lui sortait de la bouche comme une défense, il te faut un coin dans l'étable? Tu l'auras, maudite, quand tu m'auras rempli d'or ce seau à lait.

— Marché conclu, dit tranquillement Finette. Elle ouvrit une bourse en cuir qu'elle portait à la ceinture, en tira une balle d'or et la jeta dans le vase, en disant :

Balle d'or, balle d'or,
Protége-moi, mon cher trésor.

Et voilà les pièces d'or qui se mettent à danser dans le fond du seau ; elles montent, elles montent sautant comme des poissons dans un filet, tandis que la vieille, à deux genoux, regardait tout ébahie.

Quand le seau fut rempli, la vieille se leva, passa son bras dans l'anse, et saluant Finette :

— Madame, cria-t-elle, tout est à vous, la maison, la vache et le reste. Victoire ! je vais me retirer à la ville, et j'y vivrai comme une dame,

sans rien faire ! Ah ! si seulement je n'avais que soixante ans !

Et la voilà qui, sautillant avec sa béquille et sans regarder en arrière, se met à courir vers le château de Kerver.

Finette entra dans la chaumière; c'était un horrible réduit, sombre, bas, humide, infect, plein de poussière et de toiles d'araignée. Triste asile pour une femme habituée à vivre dans le grand manoir du géant ! Sans s'émouvoir, Finette s'approcha de l'âtre où fumaient quelques brins d'ajonc à demi secs, elle tira de sa bourse une autre balle d'or, et la jeta dans le feu en disant :

Balle d'or, balle d'or,
Protége-moi, mon cher trésor.

Et à l'instant, voici l'or qui fond, qui bout, qui se répand par toute la maison comme une eau jaillissante; et voilà toute la maison, les murs, les toits, le fauteuil de bois, le tabouret, le bahut, le lit, les cornes de la vache, tout, jusqu'aux araignées dans leur toile, qui se change en or. On eût dit d'une volière de Chine.

A la clarté de la lune, la maison brillait au

milieu des arbres comme une étoile au milieu de la nuit.

Quand Finette eut trait la vache et bu un peu de lait, elle se jeta tout habillée sur le lit, et, fatiguée des peines du jour, elle s'endormit en pleurant.

Les vieilles femmes ne savent pas tenir leur langue, au moins en Bretagne. A peine arrivée au hameau qu'abritait le château de Kerver, l'hôtesse de Finette courut chez le messier. C'était un personnage important, et qui plus d'une fois avait fait trembler la vieille, quand par mégarde elle menait sa vache dans le champ du voisin. Le messier reçut les confidences de la vieille, il hocha plus d'une fois la tête en disant que tout ceci sentait d'une lieue le fagot; puis, mystérieusement, il alla chercher un trébuchet, essaya les pièces d'or qu'il trouva sonnantes et de bon aloi, en garda pour lui le plus qu'il put, et finit en recommandant à sa protégée de ne parler à personne de cette étrange aventure.

—Si le bailli ou le sénéchal s'en mêle, dit-il, le moins qui puisse vous en arriver, la mère, c'est de ne jamais revoir un seul de ces beaux soleils

d'or. La justice est impartiale; sans faveur comme sans répugnance, elle prend tout.

La vieille remercia le messier de son conseil, et se promit bien de le suivre. Aussi le soir même, n'avait-elle encore conté son histoire qu'à deux voisines, ses amies les plus chères; et toutes deux lui avaient juré le secret sur la tête de leurs petits enfants. Serment solennel et si bien tenu, que le lendemain à midi il n'y avait pas au hameau un gars de six ans qui ne montrât du doigt la vieille; les chiens même en aboyant semblaient crier en leur langage : *Sus ! sus ! à la mère aux écus.*

On ne trouve pas tous les jours une fille qui s'amuse à emplir des seaux avec des pièces d'or. Fût-elle un peu sorcière, une fille pareille n'en serait pas moins un trésor en ménage. Le messier, qui était garçon, fit cette sage réflexion le soir en se couchant; aussi se leva-t-il avant l'aurore pour aller faire sa ronde du côté de l'étrangère. Aux premières lueurs du jour il aperçut de loin comme une clarté dans les bois, et fut fort étonné quand, au lieu de la misérable chaumière, il vit une maison d'or. Mais ce qui le surprit et le charma bien davantage quand il fut entré

dans ce palais, ce fut de trouver auprès de la fenêtre une belle fille aux cheveux noirs qui filait sa quenouille avec la majesté d'une impératrice.

Comme tous les hommes, le messier se rendait justice, et savait, dans le fond de l'âme, qu'il n'y avait pas de femme au monde qui ne fût trop heureuse de lui donner sa main. Aussi, sans hésiter, déclara-t-il à Finette qu'il venait pour l'épouser. La jeune fille se mit à rire, le messier entra en fureur.

— Prenez garde, lui dit-il d'une voix terrible, je suis le maître ici. On ne sait qui vous êtes, on ne sait d'où vous venez. Cet or que vous avez donné à la vieille est suspect; il y a de la magie dans cette maison. Si, à l'instant même, vous ne m'acceptez pour époux, je vous arrête; et, avant ce soir peut-être, on brûlera une sorcière devant le château de Kerver.

— Vous êtes aimable, dit Finette en faisant une moue gracieuse; vous avez une façon toute particulière de faire la cour aux dames. Même quand elles sont décidées, un chevalier galant ménage leurs scrupules et leur pudeur.

— Nous autres Bretons, dit le messier, nous

sommes francs de collier; nous allons droit au but. Mariage ou prison, choisissez.

— Bon, dit Finette en posant sa quenouille, voilà le feu qui roule dans la chambre.

— Ne vous dérangez pas, dit le messier, je vais remettre les tisons dans l'âtre.

— Arrangez bien le feu, dit Finette; jetez de la cendre au fond; tenez-vous les pincettes?

— Oui, dit le messier, qui en ce moment ramassait les charbons pétillants.

— *Abracadabra*, s'écrie Finette en se levant. Que les pincettes te tiennent, méchant, et que tu tiennes les pincettes jusqu'au soleil couché.

Sitôt dit, sitôt fait. Le méchant messier resta là tout le jour, ramassant et lançant avec la pincette des charbons enflammés qui lui sautaient au visage, des cendres brûlantes qui lui entraient dans les yeux. Il eut beau crier, prier, pleurer, blasphémer, personne ne l'entendit. Si Finette était restée au logis, sans doute elle aurait eu pitié de ce misérable; mais, après l'avoir maudit, elle avait couru à la mer. C'est là, qu'oubliant toutes choses, elle attendait Yvon qui ne revenait pas.

Dès que le soleil disparut, les pincettes tom-

bèrent des mains du messier. Il ne demanda pas son reste, et se mit à courir comme s'il avait le diable ou la justice à ses trousses. Il faisait de tels sauts, il poussait de tels gémissements, il était tellement noirci, roussi, transi, que chacun au village en eut peur comme d'un fou. Les plus hardis essayèrent de lui parler, mais il s'enfuit sans répondre et se cacha dans sa maison, plus honteux qu'un loup qui a la patte dans le traquenard.

Le soir, quand Finette désolée rentra dans sa demeure, ce ne fut pas le messier qu'elle y trouva, mais un autre visiteur qui n'était guère moins redoutable.

Le bailli avait appris l'histoire des pièces d'or, et lui aussi s'était dit qu'il épouserait l'étrangère. Ce n'était pas un brutal comme le messier, c'était un gros homme réjoui qui ne pouvait dire un mot sans rire aux éclats, montrer ses grandes dents et souffler comme un bœuf. Au fond, il n'était ni moins tenace ni moins menaçant que son devancier. Finette supplia messire le bailli de la laisser tranquille; messire le bailli se mit à rire, et fit entendre agréablement à sa bien-aimée que, par droit de sa charge, il pouvait faire

emprisonner et pendre les gens sans forme de procès. Finette joignit les mains en pleurant. Pour toute réponse, le bailli tira de sa poche un rouleau de parchemin sur lequel il écrivit un acte de mariage, et il déclara à Finette que, dût-il rester toute la nuit dans la maison, il n'en sortirait pas que la promesse ne fût signée.

— Toutefois, ajouta-t-il, si ma personne vous déplaît, je n'insiste pas ; j'ai là un second parchemin où je puis écrire toute autre chose ; et si ma vue vous gêne, rien n'est plus simple que de vous fermer les yeux.

Disant cela, il se passait la main autour du cou, et tirait la langue d'une façon vraiment gracieuse et faite pour égayer les gens.

— Mon Dieu, dit Finette, je me déciderais peut-être à faire ce que vous désirez, si j'étais sûre de trouver en vous un bon mari ; mais j'ai peur.

— Et de quoi? chère enfant, dit le bailli souriant et déjà fier comme un paon qui fait la roue.

— Croyez-vous, lui dit-elle d'un air mutin, qu'un bon mari laisserait cette porte ouverte et ne sentirait pas que le vent glace sa femme ?

— Vous avez raison, ma belle, répondit le

bailli ; je ne suis qu'un mal appris, mais je vais réparer ma sottise.

— Tenez-vous la barre? demanda Finette.

— Oui, ma charmante, répondit l'heureux bailli, je vais la pousser.

— *Abracadabra*, cria Finette. Que la porte te tienne, méchant, et que tu tiennes la porte jusqu'au point du jour.

Et voilà la porte qui s'ouvre et qui se ferme, et qui bat les murs ; on eût dit d'un aigle qui agite ses ailes. Jugez quelle fut la danse du pauvre captif durant toute une longue nuit. Jamais il n'avait valsé une valse pareille, et j'imagine qu'il n'a jamais souhaité d'en danser une seconde de la même espèce. Tantôt il poussait la porte dans la rue, tantôt la porte le poussait à la muraille et l'écrasait à moitié. Il allait, il venait, il criait, il jurait, il pleurait, il priait ; peine perdue ; la porte était sourde et Finette endormie.

Au point du jour, ses mains crispées s'ouvrirent, et il tomba sur le chemin la tête la première. Sans demander son reste, il se mit à fuir comme si les Sarrasins couraient après lui. Il ne se retourna même pas, craignant d'avoir toujours la porte sur ses talons. Heureusement on dormait

encore quand il rentra au hameau de Kerver; il put se cacher dans son lit sans que personne vît sa triste mine. Grande fortune! car il était tout blanc de la tête aux pieds et si blême, si hagard, si tremblant qu'on l'eût pris pour le fantôme d'un meunier échappé de l'enfer.

Quand Finette ouvrit les yeux, elle vit auprès de son lit un grand homme vêtu de noir avec une toque de velours et une épée, comme un chevalier. C'était le sénéchal de la cour et baronnie de Kerver. Il avait les bras croisés et regardait la jeune fille d'un air qui glaça Finette jusqu'à la moelle des os.

— Comment t'appelle-t-on, vassale? dit-il d'une voix de tonnerre.

— Finette pour vous servir, Monseigneur, répondit-elle toute tremblante.

— Cette maison et ces meubles d'or sont à toi.

— Oui, Monseigneur, dit-elle, tout est à votre service.

— C'est bien ainsi que je l'entends, reprit le sombre sénéchal. Lève-toi, vassale; je te fais l'honneur de t'épouser et de te prendre sous ma garde, toi, ta personne et tes biens.

— Monseigneur, dit Finette, c'est beaucoup

trop pour une pauvre fille comme moi ; je ne suis qu'une étrangère sans amis, sans parents.

— Tais-toi, vassale, dit le sénéchal ; je suis ton seigneur et maître, je n'ai que faire de tes avis. Signe ce papier.

— Monseigneur, répondit Finette, je ne sais pas écrire.

— Crois-tu que je le sache davantage, reprit le sénéchal, d'une voix qui faisait trembler la maison. Me prends-tu pour un clerc? Une croix, voilà la signature des chevaliers.

Il fit une grande croix sur le papier, et tendit la plume à Finette :

— Signe, dit-il; si tu crains de faire une croix, ton arrêt est prononcé, mécréante ; c'est moi qui me charge de l'exécuter.

En même temps, il tira du fourreau sa lourde épée et la jeta sur la table.

Pour toute réponse, Finette sauta par la fenêtre, et courut se cacher dans l'étable. Le sénéchal l'y poursuivit ; mais quand il voulut entrer, un obstacle imprévu l'arrêta. La vache effrayée avait reculé à la vue de la jeune fille, et se trouvait engagée dans la porte ; Finette retenait l'animal par les cornes, et s'en faisait un bouclier.

— Tu ne m'échapperas pas, sorcière, cria le sénéchal, et d'un bras aussi fort que celui d'Hercule, il saisit la vache par la queue, et la tira hors de l'écurie.

— *Abracadabra*, cria Finette. Que la queue de ma vache te tienne, méchant, et que tu tiennes la queue de ma vache, jusqu'à ce que vous ayez fait le tour du monde tous les deux ensemble.

Et voici la vache qui part comme un éclair, traînant après soi le malheureux sénéchal. Rien n'arrêta les deux inséparables ; ils coururent par monts et par vaux, traversèrent marais, fleuves, fondrières et halliers, glissèrent sur les mers sans y enfoncer, gelèrent en Sibérie, brûlèrent en Afrique, escaladèrent l'Himalaya, descendirent le mont Blanc, et enfin, après trente-six heures de ce voyage sans pareil, tous deux essoufflés et rendus, s'arrêtèrent sur la grande place du hameau de Kerver.

Un sénéchal attelé à la queue d'une vache, ce n'est pas chose qu'on voit tous les jours ; aussi ce qu'il y avait de serfs et de vilains s'assembla-t-il pour admirer un tel spectacle. Mais, si déchiré qu'il fût par les cactus de Barbarie et les buissons de Tartarie, le sénéchal n'avait rien

perdu de son grand air. D'un geste menaçant il dissipa toute cette canaille rustique, et clopin-clopant, regagna sa maison pour y prendre des rafraîchissements et un repos dont il commençait à sentir le besoin.

VI

Tandis que le messier, le bailli et le sénéchal éprouvaient ces petits désagréments dont ils ne jugeaient pas à propos de se vanter, un grand événement se préparait au château de Kerver. C'était le mariage d'Yvon et de la dame blonde. Tous les préparatifs étaient faits depuis deux jours ; tous les amis étaient venus de vingt lieues à la ronde, quand un beau matin, Yvon et sa belle, avec le Sire et la Dame de Kerver, prirent place dans un large chariot tout garni de feuillages, et se dirigèrent en grande pompe vers le célèbre moustier de Saint-Maclou.

De droite et de gauche cent chevaliers vêtus de fer et montés sur des palefrois enrubanés accompagnaient les fiancés. En signe d'honneur,

chacun d'eux avait la visière levée et la lance au pied. Près de chaque baron un écuyer, aussi à cheval, portait la bannière seigneuriale. En tête du cortége caracolait le sénéchal, un bâton doré à la main. Derrière le chariot marchait gravement le bailli, suivi des vassaux et vavassaux, tandis que le messier gourmandait les vilains et serfs, troupe indocile et curieuse, aussi intempérante de la langue que des yeux.

A une lieue du château, au passage d'un ruisseau qui coupait la route, un des palonniers du chariot cassa ; il fallut s'arrêter. Le dommage réparé, on fouetta les chevaux ; ils tirèrent d'une telle force, que le nouveau palonnier éclata en trois morceaux. Six fois on remplaça cette maudite pièce de bois, six fois elle se rompit sans qu'on pût sortir du trou où le chariot nuptial était engagé.

Chacun disait son mot ; les vilains, comme charrons et gens de métiers, n'étaient pas des derniers à faire parade de leur science. Cela donna de la hardiesse au messier ; il s'approcha du baron de Kerver, tira son bonnet, et se grattant la tête :

— Monseigneur, dit-il, dans cette maison qui

luit là-bas au travers du feuillage, habite une étrangère qui ne fait rien comme personne. Obtenez seulement qu'elle vous prête sa paire de pincettes pour en faire un palonnier; m'est avis que celui-là tiendra jusqu'à demain.

Le baron fit un signe de tête; dix vilains coururent au logis de Finette, qui, fort obligeamment, leur prêta ses pincettes d'or. On les place en guise de palonnier, on y passe les traits ; fouette, cocher, voilà les chevaux qui tirent et qui enlèvent le chariot comme une plume.

Ce fut une joie universelle, mais elle dura peu. A cent pas plus loin, voilà le fond du chariot qui craque et tombe ; peu s'en fallut que la noble maison de Kerver ne disparût tout entière, comme si on l'avait jetée dans un trou. Aussitôt charrons et charpentiers se mettent à la besogne ; on scie des planches, on les cloue à coups redoublés, en un clin d'œil l'accident est réparé. *En avant les Kerver !* On part, la moitié du chariot reste en arrière ; la dame de Kerver est immobile auprès de la fiancée, tandis qu'Yvon et le baron sont emportés au galop.

Nouvel embarras, nouveau désespoir ; mais on eut beau faire : trois fois réparé, le chariot se

brisa trois fois. C'était à croire qu'il était ensorcelé.

Chacun disait son mot ; cela donna de la hardiesse au bailli. Ils s'approcha du baron de Kerver et lui fit un profond salut :

— Monseigneur, dit-il, dans cette maison qui luit là-bas au travers du feuillage, habite une étrangère qui ne fait rien comme personne. Obtenez seulement qu'elle vous prête un battant de sa porte pour en faire le fond du chariot : m'est avis que celui-là tiendra jusqu'à demain.

Le baron fit un signe de tête ; vingt vilains coururent au logis de Finette, qui, fort obligeamment, leur prêta un battant de sa porte d'or. On met la planche au fond du chariot, elle le remplit comme si elle avait été taillée tout exprès pour cela. En route ! Le moustier est en vue, tous les ennuis du voyage ont cessé.

Point du tout ; voilà les chevaux qui s'arrêtent et qui ne veulent plus tirer. Il y en avait quatre, on en mit six, huit, dix, douze, vingt-quatre ; peine inutile : le coche ne voulait pas démarrer. Plus on fouettait les chevaux, plus les roues s'enfonçaient en terre, comme le coutre d'une charrue.

Que faire? Aller à pied, c'eût été une honte. Monter à cheval et entrer à l'église comme de simples bourgeois, ce n'était pas la coutume des Kerver. On tâchait donc de soulever le chariot, on poussait aux roues, on criait, on s'agitait; mais si l'on parlait beaucoup, on n'avançait guère. Cependant le jour baissait, et l'heure du mariage passait.

Chacun disait son mot; cela donna de la hardiesse au sénéchal. Il s'approcha du baron de Kerver, descendit de cheval, et levant sa toque de velours :

— Monseigneur, dit-il, dans cette maison qui luit là-bas au travers du feuillage, habite une étrangère qui ne fait rien comme personne. Obtenez seulement qu'elle vous prête sa vache pour tirer le chariot; m'est avis que cette bête-là tirera jusqu'à demain.

Le baron fit un signe de tête; trente vilains coururent au logis de Finette, qui, fort obligeamment, leur prêta sa vache aux cornes d'or.

Entrer au moustier, traînée par une vache, ce n'était peut-être pas ce qu'avait rêvé l'ambitieuse dame blonde, mais cela valait mieux que de rester en route sans se marier. On attela donc la

génisse en tête des quatre chevaux, et l'on attendit ce qu'allait faire cet animal si vanté.

Mais avant que le cocher n'eût fait claquer son fouet, voici la vache qui part comme si elle allait recommencer le tour du monde. Chevaux, chariot, cocher, baron, fiancés, tout est emporté par la bête furieuse. En vain les chevaliers éperonnaient leurs palefrois pour suivre les mariés; en vain vassaux et vilains couraient à toutes jambes, prenant la traverse et coupant au plus près. Le chariot volait comme s'il avait des ailes; un ramier ne l'aurait pas suivi.

Arrivé à la porte du moustier, le cortége, un peu ému de cette course rapide, n'eût pas été fâché de descendre. Tout était prêt pour la cérémonie; depuis longtemps on attendait les fiancés; mais au lieu d'arrêter, voici la vache qui double de vitesse. Treize fois elle fit le tour du moustier avec la fureur d'une roue de potier; puis tout à coup, reprenant le chemin du château en ligne droite et à travers champs, elle courut d'une telle force que peu s'en fallut que tous les Kerver ne fussent en morceaux avant de se retrouver entre les quatre murs du vieux manoir.

VII

Pour ce jour-là, on ne pouvait plus songer au mariage ; mais les tables étaient dressées, le repas servi, et le baron de Kerver était un trop noble chevalier pour prendre congé de ses braves Bretons avant qu'ils eussent mangé et bu suivant la coutume, c'est-à-dire du coucher au lever du soleil, et même un peu plus tard.

Ordre fut donné de prendre place. Il y avait quatre-vingt-seize tables rangées en fer à cheval sur huit rangs. En face, sur une grande estrade couverte de velours, avec un dais au milieu, était une table plus large que les autres et toute chargée de fruits et de fleurs, sans oublier les chevreuils rôtis et les paons qui fumaient sous leur plumage rapporté. C'est là que la noce devait s'asseoir en pleine vue, afin que rien ne manquât aux plaisirs de la fête. Il fallait que le moindre vilain eût la gloire de saluer les mariés, en vidant sa cruche d'hydromel à l'honneur et à la prospérité de la haute et puissante maison de Kerver.

Le baron fit asseoir à sa table les cent chevaliers, derrière lesquels se placèrent leurs écuyers pour les servir. A sa droite il mit la dame blonde et Yvon, mais à sa gauche il laissa la place libre, et appelant un page :

— Enfant, lui dit-il, cours auprès de l'étrangère qui ne nous a que trop obligés ce matin. Ce n'est pas sa faute si le succès a dépassé sa bonne volonté. Dis-lui que le baron de Kerver la remercie de son secours, et l'invite aux noces du chevalier Yvon.

En arrivant à la maison d'or, où Finette, tout en larmes pleurait son bien-aimé, le page mit un genou en terre, et, au nom du baron, il invita l'étrangère à le suivre au château, pour honorer les noces du chevalier Yvon.

— Salue ton maître de ma part, répondit fièrement la jeune fille, et dis-lui que s'il est trop noble pour venir chez moi, je suis trop noble pour aller chez lui.

Quand le page rendit au baron la réponse de l'étrangère, le sire de Kerver frappa la table d'un coup de poing qui fit sauter trois plats en l'air.

— Par le jour Dieu ! s'écria-t-il, voilà parlé en dame, et du premier coup, je me tiens pour

battu. Sus, qu'on selle ma jument isabelle, et que mes écuyers et mes pages se tiennent prêts à m'accompagner.

Ce fut dans ce brillant équipage que le baron descendit à l'entrée de la maison d'or. Il s'excusa auprès de Finette, lui offrit la main, lui tint l'étrier et la fit asseoir à cheval derrière lui, ni plus ni moins que si elle eût été la duchesse de Bretagne en personne. Le long du chemin, il ne lui adressa point la parole, par discrétion ; et une fois arrivés au château, ce fut la tête découverte qu'il la conduisit à la place d'honneur qu'il lui avait choisie.

Le départ du sire de Kerver avait fait grand bruit ; son retour surprit davantage. Chacun se demandait quelle était cette femme que le fier baron traitait avec tant de respect? A en juger par son costume, c'était une étrangère. Était-ce la duchesse de Normandie ou la reine de France? On appela le messier, le bailli, le sénéchal afin de savoir la vérité. Le messier tremblait, le bailli pâlissait, le sénéchal rougissait ; tous trois étaient muets comme des poissons. Le silence de ces importants personnages ajoutait à l'admiration universelle.

Tous les yeux étaient fixés sur Finette ; et cependant Finette avait la mort dans le cœur ; Yvon l'avait vue et ne la reconnaissait pas. Il avait jeté sur elle un regard indifférent, et s'était remis à parler tendrement à la dame blonde, qui souriait avec dédain.

Désolée, Finette tira de sa bourse la balle d'or son dernier espoir. Tout en causant avec le baron, qui était charmé de son esprit, elle remuait la petite boule dans sa main, en répétant tout bas :

Balle d'or, balle d'or,
Protége-moi, mon bon trésor.

Et voici la balle qui grossit, grandit et devient un hanap d'or ciselé, le plus beau verre qui ait jamais paré la table d'un baron ou d'un roi.

Finette emplit elle-même la coupe avec de l'hypocras, tout embaumé d'épices, et appelant le sénéchal, qui se cachait derrière elle, tout inquiet :

— Bon sénéchal, lui dit-elle de sa voix la plus douce, offrez, je vous prie, ce hanap au chevalier Yvon ; je veux boire à son bonheur, il ne refusera pas de me faire raison.

D'une main nonchalante, Yvon prit le verre que le sénéchal lui présentait sur un plateau d'émail et d'or. Il fit un signe de tête à l'étrangère, but l'hypocras, et remettant le hanap devant lui, se tourna vers la dame blonde, qui occupait toute sa pensée. La dame semblait inquiète et irritée; le chevalier lui dit tout bas quelques mots qui la charmèrent, car ses yeux brillèrent et sa main retomba sur le bras d'Yvon.

Finette baissa la tête et se mit à pleurer. Tout était fini...

— Enfants, cria le baron d'une voix tonnante, emplissez vos verres. Buvons tous à la bonté et à la beauté de la noble étrangère qui nous honore de sa présence. A la dame de la maison d'or!

Chacun se mit à crier et à boire; Yvon se contenta de lever son verre à la hauteur de ses yeux. Tout à coup il tressaillit et resta muet, la bouche ouverte, l'œil fixe, comme un homme qui a une vision.

C'était une vision. Dans l'or du hanap comme dans un miroir, Yvon revoyait sa vie passée. Le géant le poursuivait; Finette l'entraînait; avec

elle il montait sur le navire qui les sauvait tous deux; avec elle il descendait sur le rivage de Bretagne. Il la quittait, mais pour un instant; elle pleurait à son départ. Où était-elle? A côté de lui, sans doute. Quelle autre que Finette pouvait être auprès d'Yvon?

Il se pencha vers la dame blonde et poussa le cri d'un homme qui marche sur un serpent. Puis, chancelant comme s'il était ivre, il se leva, et avec des yeux hagards regarda tout autour de lui; mais quand il vit Finette, il agita ses mains tremblantes, et d'une voix coupée par les larmes: « Finette, s'écria-t-il, en se traînant vers l'étrangère, Finette, me pardonneras-tu? » Et il tomba à genoux.

Pardonner, c'est le bonheur suprême; avant la fin du jour, Finette était assise auprès d'Yvon, et Dieu sait tout ce qu'ils se disaient, tous deux pleurant, tous deux souriant.

Et la dame blonde que devint-elle? Je n'en sais rien. Au cri d'Yvon, elle disparut. La chronique assure qu'on vit sortir du château, par-dessus les murs, une abominable vieille que les chiens chassaient en hurlant; et c'est l'opinion commune de tous les Kerver que la dame blonde

n'était autre que la sorcière, marraine du géant. Toutefois, le fait n'est pas assez certain pour que j'ose le garantir. Qu'une femme soit sorcière, il est toujours sage de le croire, même sans preuves; il n'est jamais permis de l'affirmer.

Ce que je puis dire, sans manquer à la véracité de l'historien, c'est que la fête, un moment interrompue, reprit de plus belle et n'en fut ni moins longue ni moins gaie.

Le lendemain, de bonne heure, on se rendit à la chapelle, où, à la joie de son cœur, Yvon épousa Finette qui ne craignait plus les mauvais sorts. Après quoi on mangea, on but et on dansa pendant trente-six heures, sans que personne songeât à se reposer. Le messier avait les bras un peu lourds; le bailli se frottait quelquefois le dos; le sénéchal avait une certaine fatigue dans les jambes; mais tous trois avaient sur la conscience un poids dont ils voulaient se délivrer; ce qui fit qu'ils se trémoussèrent, comme des jeunes gens, jusqu'à ce que, tombés à terre, il fallut les emporter. Finette n'en tira pas d'autre vengeance; elle n'eut jamais d'autre désir que de rendre heureux autour d'elle tout ce qui, de près ou de

loin, tenait à la noble maison de Kerver. Aussi son souvenir vit-il encore en Bretagne. Dans les ruines du vieux château, chacun vous montrera la statue de la bonne dame, qui tient cinq petites boules dans sa main.

LA BONNE FEMME

CONTE NORVÉGIEN[1]

I

Depuis plus d'un mois je cherchais dans ma tête quelle histoire ou quel conte je pourrais offrir en étrennes à nos jeunes lecteurs, aux futurs abonnés du futur *Journal des Débats;* mais j'avais beau tourmenter ma mémoire et bouleverser mes livres, je ne trouvais rien, rien qui fût digne des enfants ni des mères. A mon grand regret, j'allais manquer à la promesse que j'ai

[1] Publié dans le *Journal des Débats,* du 31 décembre 1860.

tenue fidèlement depuis six années, quand l'autre soir, ne pouvant dormir, je pris, suivant mon habitude, Montaigne, mon compagnon de veillée, mon épée de chevet, le seul moraliste qu'on lise avec plaisir quand on n'a plus quarante ans.

J'ouvris les *Essais* au hasard ; toute page en est précieuse et donne à réfléchir. Je tombai sur le chapitre intitulé : *De trois bonnes femmes*, chapitre qui commence ainsi : « Il n'en est pas à la douzaine, comme chacun sçait, et notamment aux debvoirs du mariage, car c'est un marché plein de tant d'espineuses circonstances, qu'il est malaisé que la volonté d'une femme s'y maintienne entière longtemps. »

— Montaigne est un impertinent ! m'écriai-je en fermant le livre. Quoi ! ce lecteur de l'antiquité, ce connaisseur du cœur humain n'a pu découvrir que trois bonnes femmes, que trois épouses dévouées dans toutes les annales grecques et romaines? C'est railler mal à propos. La bonté, c'est l'apanage de la femme ; toute femme mariée est bonne ou supposée telle ; je me souviens que dans nos vieux jurisconsultes, c'est toujours en faveur de cette bonté qu'est la présomption de la loi.

Sur quoi j'allai prendre, dans ma bibliothèque, un beau vieux livre relié en maroquin rouge, et intitulé *le Songe de Vergier*, livre plein de sagesse et de raison, écrit par quelque vénérable clerc sous le règne du roi de France Charles V. J'y cherchai la page qui autrefois m'avait frappé; mais, hélas! en vieillissant, la mémoire s'altère d'une façon étrange. Au lieu de trouver dans ce respectable bouquin le juste éloge de la bonté des femmes, je n'y lus, à ma grande surprise, qu'une violente satire, toute farcie de textes empruntés de saint Augustin, des lois romaines et du droit canonique, avec cette conclusion digne de l'exorde :

« Je ne dis pas toutefois qu'il n'en soit aucune de bonne, mais elles sont clair-semées, et, pour ce, dit une loy qu'on ne doit pas faire une loy de bonnes femmes, car loy se doit faire des choses qui arrivent communément, comme il est écrit *in Auth. sine prohib., etc., § quia vero, et L. Nam ad ea, Dig. de Legibus.* »

Ces épigrammes juridiques, ces plaisanteries à froid, dans un livre sérieux, me choquèrent plus encore que les boutades du philosophe gascon. — De bonnes femmes, pensai-je, on en

trouve partout. Dans l'histoire ? Non ; l'histoire est écrite par des hommes qui n'aiment et qui n'admirent que les héros, c'est-à-dire ceux qui les pillent, les asservissent ou les tuent. Dans la théologie ? Non ; on n'a pas encore pardonné aux filles d'Ève le péché qui nous a perdus, péché dont il leur reste bien quelque chose. Dans le droit ? Non, ce sont les hommes qui font les lois. La femme n'est pour eux qu'une mineure juridiquement incapable de se gouverner elle-même, et à plus forte raison de gouverner les autres. Dieu sait quelle est ici, comme en toutes choses, la différence du fait et du droit. Dans les pièces de théâtre, les romans, les nouvelles ? Non ; c'est le perpétuel récit de la malice féminine. Où donc chercher de bonnes femmes ? Dans la fable, dans les contes, dans le royaume de la fantaisie, dans l'empire de l'idéal ; c'est le seul endroit où le mérite ait sa place, où justice soit faite à la vertu. Qu'est-ce que la tendresse de Baucis et la longue fidélité de Pénélope ? de la fable. Et la résignation de la douce Grisélidis ? un vieux conte d'autrefois. Pour trouver la bonne femme que nous cherchons, c'est à cette porte d'ivoire qu'il faut frapper.

J'ai relu tous les contes, j'ai appelé à mon secours cette sagesse des nations, sagesse si vive, si aimable, si naïvement exprimée. Conteurs indiens, persans, arabes, turcs, thibétains, chinois, italiens, espagnols, français, allemands, anglais, hollandais, suédois, norvégiens, danois, russes, lithuaniens, j'ai tout interrogé. Dans cet océan de l'imagination, je me suis jeté comme un hard plongeur; mais, faut-il l'avouer? je n'ai pas même été aussi heureux que Montaigne. Je ne rapporte qu'une bonne femme! Encore l'ai-je déterrée sous les neiges et les glaces du Nord, en un pays sauvage, chez un peuple grossier et à demi civilisé, car enfin Paris n'est pas en Norvége. De Cadix à Stockholm, de Londres au Caire et à Delhi, de Paris à Téhéran et à Samarcande, si l'on en croit les contes, on trouve à foison des filles rusées, des mères adroites; mais la bonne femme où se cache-t-elle et pourquoi ne nous en dit-on jamais rien?

C'est une lacune que je signale aux érudits. Voilà ce qui m'enhardit à conter mon histoire. Elle est simple et peu vraisemblable; peut-être même les délicats la déclareront-ils ridicule; peu importe, elle a une valeur qu'on ne lui con-

testera point : elle n'est pas commune. La mode aujourd'hui est à la curiosité, et ce qui fait le prix des choses, ce n'est pas leur mérite, mais leur rareté.

Voici donc mon histoire, telle à peu près que nous la récitent MM. Asbjœrnsen et Moe, dans leur curieux recueil de contes norvégiens[1].

II

UNE BONNE FEMME.

Il y avait une fois un bonhomme qui s'appelait Gudbrand; il vivait dans une ferme isolée et placée sur un coteau lointain; aussi l'appelait-on Gudbrand du Coteau.

Maintenant il faut savoir que ce Gudbrand avait une excellente femme, ce qui arrive quelquefois; mais ce qui est plus rare, c'est que Gudbrand connaissait le prix d'un pareil trésor. Aussi les deux époux vivaient-ils dans une paix profonde, jouissant de leur commun bonheur, sans

Ces contes ont été traduits en anglais par Dasent : *Popular tales from the Norse*. Edimbourg, 1859.

s'inquiéter ni de la fortune ni des années. Tout ce que faisait Gudbrand, sa femme l'avait pensé et souhaité par avance, si bien que le bonhomme ne pouvait rien toucher, rien changer, rien remuer dans la maison, sans que sa compagne ne le remerciât d'avoir deviné et prévenu un désir.

La vie, du reste, leur était facile : la ferme leur appartenait, ils avaient cent écus dans un tiroir de leur buffet et deux bonnes vaches à l'étable. Rien ne leur manquait ; ils pouvaient vieillir doucement sans craindre la fatigue et la misère, sans avoir besoin de la pitié ni même de l'amitié d'autrui.

Un soir qu'ils causaient ensemble de leurs travaux et de leurs projets, la femme de Gudbrand dit à son mari :

— Cher ami, il me vient une idée : vous devriez prendre une de nos vaches et la mener vendre à la ville; celle que nous garderons suffira pour nous donner du beurre et du lait. Qu'avons-nous besoin de nous fatiguer pour les autres? Nous avons de l'argent qui dort dans le tiroir, nous n'avons pas d'enfants, ne vaudrait-il pas mieux ménager nos bras qui vieillissent?

Vous aurez toujours de quoi vous occuper au logis; il ne vous manquera jamais de meubles ni d'outils à réparer, et moi je resterai davantage auprès de vous avec ma quenouille et mon fuseau.

Gudbrand trouva que sa femme avait raison, comme toujours; dès le lendemain, par une belle matinée, il se rendit à la ville avec la vache qu'il voulait vendre. Mais ce n'était pas jour de marché, il ne trouva pas d'acheteur.

— Très-bien! très-bien! dit Gudbrand; au pis aller, j'en serai quitte pour reconduire ma vache où je l'ai prise; j'ai du foin et de la litière pour la bête, et la route n'est pas plus longue en revenant qu'en allant.

Sur quoi il reprit tranquillement le chemin de sa maison.

Au bout de quelques heures, et comme il se sentait un peu fatigué, il rencontra un homme pui menait un cheval à la ville, une bête de forte encolure, toute sellée et toute bridée. « La route est longue et la nuit vient vite, pensa Gudbrand; à tirer ma vache je n'en finirai pas, et demain il faudra recommencer cette promenade. Voilà un cheval qui ferait mieux mon affaire; je ren-

trerais chez moi aussi fier qu'un bailli. Qui serait heureuse de voir son mari passer en triomphe comme un empereur romain? Ce serait la femme du vieux Gudbrand. »

Sur cette réflexion il arrêta le maquignon, et il échangea sa vache contre le cheval.

Une fois monté, il eut quelque regret. Gudbrand était vieux et lourd, le cheval était jeune, vif, ombrageux; au bout d'une demi-heure, le cavalier marchait à pied, tenant la bride au bras et tirant à grand'peine une bête qui dressait sa tête au vent ou se cabrait à chaque pierre de la route.

— Mauvaise acquisition, pensait-il, quand il aperçut un paysan qui poussait devant lui un porc gras à lard et dont le ventre touchait à terre.

— Un clou qui est utile vaut mieux qu'un diamant qui brille et ne sert à rien, dit Gudbrand; ma femme le répète souvent.

Et il changea son cheval contre le porc.

C'était une heureuse idée, mais le bonhomme avait compté sans son hôte. Dom pourceau était las et ne voulait plus bouger. Gudbrand parla, pria, jura; ce fut en vain. Il tira le porc par le

museau, il le poussa par derrière, il le battit de tous les côtés, peine perdue. Le cochon resta dans la poussière comme un vaisseau échoué dans la vase. Le fermier se désolait quand passa devant lui un homme menant une chèvre, qui, le pis tout gonflé de lait, sautait, courait, cabriolait avec une vivacité qui charmait les yeux.

— Voilà ce qu'il me faut, s'écria Gudbrand; j'aime mieux cette chèvre, si gaie, si vivante, que cet ignoble et stupide animal.

Sur quoi, et sans donner de retour, il changea le porc contre la chèvre.

Tout alla bien pendant une demi-heure. La demoiselle aux longues cornes entraînait Gudbrand, qui riait de ses folies; mais quand on n'a plus vingt ans, on se lasse vite de grimper sur les rochers; aussi le fermier, rencontrant un berger qui gardait son troupeau, ne se fit-il aucun scrupule de troquer sa chèvre contre une brebis. « J'aurai autant de lait, pensa-t-il, et cette bête-là, du moins, sera tranquille ; elle ne fatiguera ni ma femme ni moi. »

Gudbrand avait bien jugé : rien de plus doux que la brebis. Elle n'avait pas de caprices, elle ne donnait pas de coups de tête, mais elle n'a-

vançait pas et elle bêlait toujours. Séparée de ses sœurs, elle voulait retourner auprès d'elles, et plus Gudbrand la tirait, plus elle gémissait misérablement.

— Au diable la sotte pécore! s'écria Gudbrand ; elle est aussi têtue et aussi pleurnicheuse que la femme de mon voisin. Qui me délivrera de cette bête bêlante, pleurante, gémissante? A tout prix je m'en débarrasse.

— Marché fait, si vous voulez, compère, dit un paysan qui passait ; prenez-moi cette oie grasse et de bonne mine, cela vaudra mieux que ce méchant mouton qui va crever dans une heure.

— Soit, dit Gudbrand ; mieux vaut une oie vivante qu'une brebis morte.

Et il emporta l'oie avec lui.

Ce n'était pas chose facile : l'oiseau était mauvais compagnon. Inquiet de ne plus se sentir à terre, il se défendait du bec, des pattes et des ailes. Gudbrand fut bientôt las de lutter.

— Pouah ! dit-il, l'oie est une vilaine bête; ma femme n'en a jamais voulu à la maison.

Sur quoi, à la première ferme où il s'arrêta, il

troqua l'oie contre un beau coq, riche en plumage et bien éperonné.

Cette fois, il était satisfait; le coq, il est vrai, criait de temps en temps d'une voix trop enrouée pour charmer des oreilles délicates; mais comme on lui avait ficelé les pattes et qu'on le tenait la tête en bas, il finissait par se faire à son sort. Le seul désagrément, c'est que la journée avançait. Gudbrand, parti avant l'aurore, se trouvait le soir à jeun et sans argent. La route était longue encore; le fermier sentait que ses jambes faiblissaient et que son ventre criait famine: il fallait prendre un parti héroïque. Au premier cabaret, Gudbrand vendit son coq pour un écu, et, comme il avait bon appétit, il dépensa jusqu'au dernier sou pour se rassasier.

— Après tout, pensa-t-il, à quoi me servirait un coq quand je serais mort de faim?

En approchant de la maison, le seigneur du Coteau se mit à réfléchir sur la singulière façon dont avait tourné son voyage.

Avant d'entrer chez lui, il s'arrêta à la maison du voisin Pierre la Barbe-Grise, comme on le nommait dans le pays.

— Eh bien ! compère, dit la Barbe Grise, comment ont été vos affaires à la ville ?

— Comme ci, comme ça, répondit Gudbrand ; je ne peux pas dire que j'aie été très-heureux, je ne peux pas me plaindre non plus.

Et il conta tout ce qui lui était arrivé.

— Voisin, dit Pierre, vous avez fait là de belle besogne ; vous serez joliment reçu par votre ménagère. Que le ciel vous protége ! Pour dix écus je ne voudrais pas être dans vos souliers.

— Bon, dit Gudbrand du Coteau, les choses auraient pu tourner plus mal pour moi ; mais à présent je suis tranquille et j'ai l'âme en repos. Que j'aie eu tort ou raison, ma femme est si bonne, qu'elle n'aura pas un mot à dire sur tout ce que j'ai fait.

— Je vous écoute, voisin, et je vous admire ; mais, avec tout le respect que je vous dois, je ne crois pas un mot de ce que vous me dites.

— Voulez-vous parier que j'ai raison, dit Gudbrand du Coteau ? J'ai cent écus dans le tiroir de mon buffet, j'en risque vingt ; en faites-vous autant de votre côté ?

— Oui, dit Pierre, et sur l'heure.

Marché conclu, les deux amis entrèrent dans la maison de Gudbrand.

Pierre resta à la porte de la chambre pour écouter les deux époux.

— Bonsoir, ma vieille, dit Gudbrand.

— Bonsoir, répondit la bonne femme; est-ce vous, mon ami? Dieu soit béni! Comment votre journée s'est-elle passée?

— Ni bien ni mal, dit Gudbrand. Arrivé à la ville, je n'ai trouvé personne à qui vendre notre vache, aussi l'ai-je changée contre un cheval.

— Contre un cheval! dit la femme, c'est une bonne idée, je vous en remercie de tout mon cœur; nous pourrons donc aller en char à l'église, comme tant de gens qui nous regardent de si haut et qui ne valent pas mieux que nous. S'il nous plaît d'avoir un cheval et de le nourrir, nous en avons le droit, je pense; nous ne demandons rien à personne. Où est le cheval? il faut le mettre à l'écurie.

— Je ne l'ai pas amené jusqu'ici, dit Gudbrand; chemin faisant, j'ai changé d'avis : j'ai troqué le cheval contre un porc.

— Voyez-vous, dit la femme, c'est juste ce

que j'aurais fait à votre place. Cent fois merci. Maintenant, quand mes voisins viendront me voir, j'aurai, comme tout le monde, un morceau de jambon à offrir. Qu'avons-nous besoin d'un cheval? On aurait dit : « Voyez les orgueilleux ; ils regardent comme au-dessous d'eux d'aller à pied à l'église. » Il faut mettre le porc sous son toit.

— Je n'ai pas amené le porc, dit Gudbrand ; chemin faisant, je l'ai changé contre une chèvre.

— Bravo ! dit la bonne femme ; que vous êtes un homme sage et entendu ! En y réfléchissant, qu'aurais-je fais d'un cochon? On nous aurait montrés au doigt, on aurait dit : « Voyez-vous, ces gens-là, tout ce qu'ils gagnent, ils le mangent. » Mais avec ma chèvre j'aurai du lait, du fromage, sans parler des chevreaux. Mettez vite la chèvre à l'étable.

— Je n ai pas amené la chèvre non plus, dit Gudbrand ; chemin faisant je l'ai troquée contre une brebis.

— Je vous reconnais là, s'écria la ménagère ; c'est pour moi que vous avez fait cela. Suis-je d'âge à courir par monts et par vaux après une chèvre? Mais une brebis me donnera sa laine et son lait. Mettez la brebis à l'étable.

— Je n'ai pas amené la brebis non plus, dit Gudbrand; chemin faisant je l'ai changée contre une oie...

— Merci, merci de tout mon cœur, dit la bonne femme. Qu'aurais-je fait d'une brebis? Je n'ai ni rouet ni métier; c'est une rude besogne que de tisser, et quand on a tissé il faut couper, tailler et coudre; il est plus simple d'acheter des habits comme nous avons toujours fait; mais une oie, une oie grasse, sans doute, voilà ce que je désirais. J'ai besoin de duvet pour notre édredon, et j'ai depuis longtemps la fantaisie de manger quelque jour une oie rôtie. Il faut enfermer la bête au poulailler.

— Je n'ai pas non plus amené l'oie, dit Gudbrand; chemin faisant je l'ai changée contre un coq.

— Cher ami, dit la bonne femme, vous êtes plus sage que moi. Un coq, c'est admirable; cela vaut mieux qu'une horloge qu'il faut remonter tous les huit jours. Un coq, cela chante tous les matins à quatre heures et nous dit qu'il est temps de louer Dieu et de travailler. Une oie, qu'en aurions-nous fait? Je ne sais pas faire de cuisine, et pour mon édredon, Dieu merci! il ne man-

quera pas de mousse plus douce que le duvet; vite le coq au poulailler.

— Je n'ai pas non plus amené le coq, dit Gudbrand ; car, à la tombée du jour, je me suis senti une faim de chasseur, et j'ai été obligé de vendre le coq pour un écu, sans quoi je serais mort de faim.

— Dieu soit loué de vous avoir donné cette bonne idée ! dit la ménagère ; tout ce que vous faites, Gudbrand, est toujours selon mon cœur. Qu'avons-nous besoin d'un coq? Nous sommes nos maîtres, je crois ; personne n'a d'ordre à nous donner ; nous pouvons rester au lit aussi tard qu'il nous plaît. Vous voilà, mon cher ami, je suis heureuse et n'ai besoin que d'une chose, c'est de vous sentir près de moi.

Alors Gudbrand ouvrit la porte :

— Eh bien ! voisin Pierre, qu'est-ce que vous dites ? Allez chercher vos vingt écus.

Et il embrassa sa vieille femme sur les deux joues avec autant de plaisir et plus de tendresse que si elle n'avait eu que vingt ans.

III

L'histoire ne finit pas là : toute médaille a son revers. Le jour ne paraîtrait pas si doux s'il n'était pas chassé par la nuit. Si parfaites et si bonnes que soient toutes les femmes, il en est cependant quelques-unes qui ne sont pas toujours d'humeur aussi facile que la ménagère de Gudbrand. Ai-je besoin de dire que la faute en est au mari ? S'il cédait toujours, le contrarierait-on jamais ? Céder ! diront quelques gens à moustaches. Oui, sans doute, sinon, écoutez ce qui vous menace. En ce temps de neige et de frimas, l'expérience de la Norvége ne peut qu'être utile à Paris.

IV

L'HISTOIRE DU VOISIN PIERRE QUI VOULAIT COMMANDER AU LOGIS

Pierre la Barbe-Grise ne ressemblait en rien au voisin Gudbrand ; il était roide, impérieux, co-

lère, et n'avait guère plus de patience qu'un chien à qui on arrache un os ou qu'un chat qu'on étrangle. Il eût été insupportable, si le ciel, dans sa miséricorde, ne lui eût donné une femme digne de lui. Elle était volontaire, taquine, hargneuse, acariâtre, toujours prête à se taire quand son mari ne disait rien, et à crier dès qu'il ouvrait la bouche. C'était un grand bonheur pour la Barbe-Grise que de posséder un tel trésor. Sans sa femme, aurait-il jamais su que la patience n'est pas le mérite des sots et que la douceur est la première des vertus?

Un jour de fenaison, comme il rentrait chez lui après un rude travail de quinze heures, plus furieux que de coutume, demandant sa soupe qui n'était pas prête, jurant, écumant et maudissant les femmes et leur paresse :

— Bon Dieu ! Pierre, vous en parlez à votre aise, lui dit sa femme ; voulez-vous changer de rôle ? Demain je fanerai pour vous ; vous ferez le ménage à ma place. Nous verrons qui des deux aura le plus de peine et s'en tirera le mieux.

— Marché fait, s'écria Pierre ; il faut qu'une fois pour toutes vous sachiez par expérience ce que souffre un pauvre mari ; cela vous apprendra

le respect; c'est une leçon dont vous avez besoin.

Le lendemain, au point du jour, la femme partit, le râteau sur l'épaule, la faucille au côté, heureuse de voir le soleil et chantant à plein gosier comme l'alouette.

Qui fut un peu surpris de se trouver seul au logis? ce fut Pierre la Barbe-Grise; mais il n'en voulait pas avoir le démenti. Aussi se mit-il à battre le beurre comme s'il n'avait fait autre chose de sa vie.

On s'échauffe aisément quand on fait un métier nouveau. Pierre avait le gosier sec, il descendit à la cave pour tirer de la bière au tonneau. Il venait d'enfoncer la bonde et allait y mettre le robinet quand il entendit un grognement au-dessus de sa tête : c'était le porc qui ravageait la cuisine.

— Mon beurre est perdu ! s'écria la Barbe-Grise.

Et le voilà qui monte l'escalier quatre à quatre, tenant le robinet à la main. Quel spectacle ! la baratte renversée, la crême par terre et le pourceau se vautrant dans des flots de lait.

Un plus sage eût perdu patience. Pierre se jette sur l'animal qui se sauve en grognant. Mal

en prit au voleur, car son maître le saisit au passage et lui donna droit sur la tempe un coup de robinet si bien appliqué, qu'il en tomba roide mort sur le coup.

En retirant l'arme toute sanglante, Pierre songea qu'il n'avait pas fermé la bonde et que la bière coulait toujours; il courut à la cave. Heureusement la bière ne coulait plus. Il est vrai qu'il n'en restait plus une goutte dans le tonneau.

Il fallait recommencer la besogne et battre du beurre si l'on voulait dîner. Pierre retourna à la laiterie; il y avait encore assez de crême pour réparer l'accident du matin. Le voilà donc qui bat et bat de plus belle; tout en battant il songea, mais un peu tard, que la vache était encore à l'étable et qu'on ne lui avait donné ni à boire ni à manger, quoique le soleil fût déjà haut sur l'horizon. Aussitôt le voilà qui veut courir à l'écurie, mais l'expérience l'avait rendu sage :

— J'ai là, pensa-t-il, mon petit enfant qui se roule par terre; si je laisse la baratte, le gourmand la renversera; un malheur est bientôt arrivé.

Sur quoi il mit la baratte sur son dos et alla tirer de l'eau pour abreuver la vache.

Le puits était profond, les seaux n'enfonçaient pas ; Pierre, qui s'impatientait, se pencha sur la corde pour en finir. Paf, voilà le lait qui lui coule sur la tête avant de tomber dans le puits.

— Décidément, dit Pierre, je n'aurai pas de beurre aujourd'hui ; songeons à la vache : il est trop tard pour la mener aux champs, mais il y a sur le chaume de la maison une belle récolte de foin qu'on n'a pas coupée. Notre bête ne perdra rien à rester au logis.

La vache sortie de l'étable, la faire monter sur le toit n'était pas malaisé ; la maison construite dans un creux était presque au niveau du sol ; une large planche fit l'affaire, et voilà la vache installée commodément dans son pâturage aérien.

Pierre ne pouvait pas rester sur le toit à garder la bête : il fallait faire la soupe et la porter aux faucheurs ; mais c'était un homme prudent et qui ne voulait pas exposer sa vache à se rompre les os, aussi lui attacha-t-il une corde autour du cou ; cette corde il la fit descendre avec soin par la cheminée de la cuisine ; cela fait, il rentra au logis, et s'attachant la corde autour de la jambe :

— De cette façon, pensa-t-il, je suis bien sûr

que l'animal se tiendra tranquille et que rien ne lui arrivera de fâcheux.

Il remplit alors la marmite, y mit un bon morceau de lard, des légumes et de l'eau, la plaça sur des fagots, battit le briquet et souffla le feu, quand tout à coup, patatras, voici la vache qui glisse du toit et qui tire mon homme en haut de la cheminée, la tête en bas, les pieds en l'air. Où serait-il allé ? on n'en sait rien, si son heureuse chance n'eût voulu qu'une grosse barre de fer l'arrêtât au passage. Et les voilà qui pendent tous les deux, la vache en dehors, Pierre en dedans, tous deux entre ciel et terre et poussant des cris affreux.

Par bonheur la ménagère n'était pas plus patiente que son mari. Quand elle eut attendu trois secondes pour voir si on lui apportait la soupe à l'heure voulue, elle courut à la maison comme si elle allait y mettre le feu. A la vue de la vache pendue, elle tira sa faucille et coupa la corde. Ce fut une grande joie pour la pauvre bête qui se retrouva sur le seul plancher qu'elle aime. Ce ne fut pas un hasard moins fortuné pour Pierre qui n'avait pas l'habitude de regarder le ciel les pieds en l'air. Il tomba droit dans la marmite la

tête la première. Mais il était dit que tout lui réussirait ce jour-là : le feu n'avait pas pris, l'eau était froide, la marmite hors d'aplomb, si bien que la Barbe-Grise sortit à son honneur de cette épreuve difficile, sans autre accident que le front éraillé, le nez écorché et les deux joues déchirées. Grâce à Dieu, il n'y eut de cassé que le pot-au-feu.

Quand la ménagère entra dans la cuisine et qu'elle vit son mari tout penaud et tout sanglant :

— Eh bien! cria-t-elle en mettant ses deux poings sur les hanches : qui donc a toujours raison au logis? J'ai fauché, j'ai fané ; me voilà comme hier, et vous, monsieur le cuisinier, monsieur le berger, monsieur le père de famille, où est le beurre, où est le porc, où est la vache, où est notre dîner? Si notre enfant n'est pas mort, certes ce n'est pas à vous qu'on le doit. Pauvre petit! si tu n'avais pas ta mère!

Sur quoi elle se mit à pleurer et à sangloter : elle en avait besoin. La sensibilité, n'est-ce pas le triomphe de la femme, et les larmes ne sont-elles pas le triomphe de la sensibilité?

Pierre reçut l'orage en silence, et fit bien, la

résignation convient aux grands cœurs. Mais à quelques jours de là, les voisins s'aperçurent qu'il avait changé la devise de sa maison. Au lieu de deux mains jointes qui portaient un cœur entouré d'un ruban bleu et surmonté d'une flamme éternelle, il avait peint sur le fronton une ruche tout environnée d'abeilles, avec l'inscription suivante gravée en rond :

LES ABEILLES PIQUENT FORT
LES MÉCHANTES LANGUES PLUS ENCOR

Ce fut toute sa vengeance pour ce jour-là, mais le diable n'y perdit rien.

V

Voilà mon histoire telle qu'on la conte aux veillées d'hiver pour enseigner la sagesse aux jeunes Norvégiennes. Entre la femme de Gudbrand et la femme de Barbe-Grise, c'est à elles de choisir, à leurs risques et périls.

— Le choix est aisé, me dit une aimable voisine qui vient d'être grand'mère ; c'est la femme

de Gudbrand qu'il faut imiter par prudence autant que par vertu. Vous autres, hommes, vous êtes plus plaisants que vous ne croyez. Quand votre égoïsme est en jeu, vous aimez la vérité et la justice comme les chauves-souris aiment la lumière. Le bonheur de ces messieurs, c'est de nous pardonner, quand ils sont coupables, et de nous offrir généreusement l'oubli, quand ils ont tort. Le plus sage est de les laisser dire et de faire semblant de les croire ; c'est ainsi qu'on apprivoise ces animaux superbes, et qu'on les mène par le bout du nez comme les buffles d'Italie.

— Mais, ma tante, dit une jeune tête blonde, on ne peut toujours se taire ; ne pas céder quand on a raison, c'est un droit.

— Et quand on a tort, ma chère amie, c'est un plaisir de roi. Quelle femme a jamais renoncé à ce privilége royal? Nous sommes toutes un peu cousines de cette aimable dame qui, à bout d'arguments, écrasait son mari d'un regard dédaigneux.

« Monsieur, lui disait-elle, je vous donne ma parole d'honneur que j'ai raison. »

Que répondre? Peut-on donner un démenti à sa femme? Et à quoi sert la force, si elle ne cède

pas à la faiblesse. Le pauvre homme baissait la tête et ne disait mot; mais se taire n'est pas toujours s'avouer vaincu, et le silence n'est pas la paix.

— Madame, dit une jeune mariée, il me semble qu'il n'y a pas à choisir. Quand on aime son mari, tout est facile; c'est un plaisir de penser et d'agir comme lui.

— Oui, mon enfant, c'est le secret de la comédie; tout le monde le connaît, mais personne ne s'en sert. Tant que les lueurs de la lune de miel éclairent un nouveau ménage, tout va de soi; aussi longtemps qu'un mari court au-devant de nos désirs, nous avons la vertu de le laisser faire; mais plus tard il n'en est plus de même. Comment garder notre empire? La jeunesse et la beauté passent; l'esprit ne suffit pas, autrement quelle Parisienne ne serait heureuse? Pour rester maitresse au logis, il faut la plus divine des vertus, la bonté; une bonté aveugle, sourde, muette, qui pardonne toujours pour le plaisir de pardonner. Aimer beaucoup, aimer à outrance, pour qu'on nous aime un peu, c'est le secret du bonheur pour les femmes, c'est toute la morale de l'histoire de Gudbrand.

POUCINET

CONTE FINLANDAIS

I

Il y avait une fois un paysan qui avait trois fils : Pierre, Paul et Jean. Pierre était grand, gros, rouge et bête ; Paul était maigre, jaune, envieux et méchant ; Jean était pétri de malice et blanc comme une femme, mais si petit qu'il se serait caché dans les grandes bottes de son père ; aussi l'avait-on surnommé Poucinet.

Pour toute richesse ici-bas le paysan n'avait que sa famille ; c'était fête au logis quand, par

hasard, on y entrevoyait l'ombre d'un sou. Le seigle était cher, la vie rude; aussi, dès que les trois enfants commencèrent à travailler, le bon père les engagea-t-il soir et matin à quitter la cabane où ils étaient nés, et à courir le monde pour y chercher fortune.

— A l'étranger, leur disait-il, le pain n'est pas toujours facile à gagner, mais il y en a ; tandis qu'ici, ce qui peut vous arriver de plus heureux, c'est de mourir de faim.

Mais voici qu'à une lieue de la cabane le roi du pays avait son palais; un magnifique édifice tout en bois avec vingt balcons découpés et six fenêtres vitrées. Et voilà que tout à coup, par une belle nuit d'été, juste en face des fenêtres, il sort de terre un grand chêne, avec tant de branches et de feuilles qu'on ne voyait plus clair dans la maison du roi. Abattre ce géant n'était pas chose facile; il n'y avait pas de cognée qui ne s'émoussât sur le tronc, et pour chaque branche ou chaque racine qu'on coupait, il en poussait deux. En vain le roi avait promis trois sacs d'écus à qui le délivrerait de ce voisinage incommode. De guerre lasse, il avait fallu se résigner à éclairer le palais en plein jour.

Ce n'est pas tout : dans un pays où les ruisseaux sortent de la pierre même, il n'y avait pas d'eau dans le manoir royal. L'été, il fallait se laver les mains avec de la bière et se débarbouiller avec de l'hydromel. C'était une honte; aussi le prince avait-il promis des terres, de l'argent et un titre de marquis à celui qui, dans la cour du château, creuserait un puits assez profond pour donner de l'eau toute l'année. Mais personne n'avait pu gagner le prix, car le palais était sur une hauteur, et à un pied du sol on trouvait le granit.

Le roi avait mis ces deux choses dans sa tête, et ne voulait pas en démordre. Si petit prince qu'il fût, il n'était pas moins entêté qu'un empereur de Chine. C'est le privilége de la charge. Pour en venir à ses fins, il fit afficher dans toute l'étendue de ses domaines une grande pancarte revêtue des armes royales. A celui qui abattrait le chêne et creuserait le puits, il n'offrait rien de moins que la main de la princesse sa fille et la moitié de son royaume. La princesse était belle comme le jour, la moitié d'un royaume n'est jamais à dédaigner; il y avait là de quoi tenter plus d'un ambitieux.

Aussi de Suède et de Norvège, de Danemark et de Russie, des îles et du continent vint-il une foule de robustes ouvriers, la cognée sur l'épaule et la pioche à la main. Mais ils eurent beau tailler et couper, piocher et creuser, ce fut peine perdue. A chaque coup le chêne devenait plus dur et le granit ne devenait pas plus tendre; si bien que les plus hardis finirent par y renoncer.

II

Un jour que dans le pays on avait beaucoup parlé de cette affaire qui tournait toutes les têtes, les trois frères se demandèrent pourquoi, si leur père y consentait, ils n'iraient point tenter la fortune. Réussir, ils n'y comptaient guère, et ne prétendaient ni à la princesse ni à la moitié du royaume; mais qui sait s'ils ne trouveraient pas, à la cour ou ailleurs, une place et un bon maître? c'était tout ce qu'il leur fallait. Le père approuva ses fils; Pierre, Paul et Jean se mirent en route pour aller au palais du roi.

Tandis qu'il marchaient, Poucinet courait le

long de la route, allant et venant comme un chien en chasse, regardant tout, étudiant tout, furetant partout. Mouches, herbes, cailloux, rien n'échappait à ses yeux de souris. Sans cesse il arrêtait ses frères pour leur demander le pourquoi de toutes choses; pourquoi les abeilles entraient-elles dans le calice des fleurs? pourquoi les hirondelles rasaient-elles les rivières? pourquoi les papillons volaient-ils en zigzag? A toutes ces questions Pierre se mettait à rire, Paul haussait les épaules et imposait silence à Poucinet, en l'appelant un orgueilleux et un impertinent.

Chemin faisant, on entra dans un grand bois de sapins qui couvrait une montagne. Sur la hauteur on entendait un bruit de cognée, un craquement de branches qui tombaient.

— Ça m'étonne bien qu'on abatte des arbres sur la crête d'une montagne, dit Poucinet.

— Ça m'étonnerait bien si tu ne t'étonnais pas, répondit Paul d'un ton sec. Tout est merveille pour les ignorants.

— Enfant! on dirait que tu n'as jamais vu de bûcherons, ajouta Pierre en tapant sur la joue de son petit frère.

— C'est égal, dit Poucinet, je suis curieux de voir ce qui se passe là-haut.

— Va, dit Paul, fatigue-toi; cela te servira de leçon, petit vaniteux, qui veux en savoir plus que tes grands frères.

Poucinet ne s'inquiéta guère de la remarque; il grimpa, il courut, écoutant d'où venait le bruit et se dirigeant de ce côté. Quand il arriva en haut de la montagne, que croyez-vous qu'il trouva? Une cognée enchantée, qui toute seule et pour son plaisir taillait un pin de la plus belle venue.

— Bonjour, madame de la Cognée, dit Poucinet. Ça ne vous ennuie pas d'être là toute seule à hacher ce vieil arbre?

— Il y a longues années que je t'attends, mon fils, répondit la cognée.

— Eh bien, me voici, répondit Poucinet.

Et, sans s'étonner de rien, il prit la cognée, la mit dans son grand sac de cuir et descendit gaiement.

— Quelle merveille monsieur l'étonné a-t-il vue là-haut? dit Paul en regardant Poucinet d'un air dédaigneux.

— C'était bien une cognée que nous entendions, répondit l'enfant.

— Je te l'avais dit, reprit Pierre; te voilà en nage pour rien; tu aurais mieux fait de rester avec nous.

Un peu plus loin la route était péniblement ouverte entre des masses de rochers, et dans le lointain on entendait sur la hauteur un bruit sec comme celui du fer qui frappe sur la pierre.

— Ça m'étonne bien qu'on attaque un rocher par là-haut, dit Poucinet.

— Vraiment, dit Paul, monsieur est sorti hier de sa coquille; il n'a jamais entendu un pivert frappant de son bec le creux d'un vieil arbre.

— C'est vrai, dit Pierre en riant, c'est un pivert, reste avec nous, bambin.

— C'est égal, dit Poucinet, je suis curieux de voir ce qui se passe là-haut.

Et le voilà qui se met à grimper sur le rocher en rampant sur les mains et les genoux, tandis que Pierre et Paul se moquaient de lui.

Quand il arriva en haut du rocher, que croyez-vous qu'il trouva? Une pioche enchantée qui, toute seule et pour son plaisir, creusait le roc

comme si c'eût été une terre molle. A chaque coup elle pénétrait de plus d'un pied.

— Bonjour, madame de la Pioche, dit Poucinet; ça ne vous ennuie pas d'être là toute seule à creuser ce vieux rocher?

— Il y a longues années que je t'attends, mon fils, répondit la pioche.

— Eh bien, me voici, répondit Poucinet.

Et, sans s'étonner de rien, il prit la pioche, la démancha, mit les deux morceaux dans son grand sac de cuir, et descendit gaiement.

— Quel miracle Sa Seigneurie a-t-elle vu là-haut? demanda Paul d'un ton impertinent.

— C'était une pioche qu'on entendait, répondit l'enfant.

Et il reprit son chemin sans en dire davantage.

Un peu plus loin on arriva à un ruisseau: l'eau était transparente et fraîche; les voyageurs avaient soif: chacun se mit à boire dans le creux de sa main.

— Ça m'étonne bien qu'il y ait tant d'eau dans une vallée si peu profonde, dit Poucinet. Je voudrais savoir d'où sort ce ruisseau.

— Vous verrez, dit Paul, qu'un de ces jours

cet impertinent en remontrera au bon Dieu en personne. Monsieur l'étonné ne sait pas encore que les ruisseaux sortent de terre?

— C'est égal, dit Poucinet, je suis curieux de voir d'où vient cette eau.

Et le voilà qui remonte le ruisseau malgré les cris et les reproches de ses frères. Il va, il court jusqu'à ce qu'enfin l'eau diminue, diminue.

Et quand il fut arrivé au bout, que croyez-vous qu'il trouva? Une coquille de noix, du fond de laquelle l'eau jaillissait et brillait au soleil.

— Bonjour, madame de la Source, dit Poucinet; ça ne vous ennuie pas d'être là toute seule à jaillir dans votre petit coin?

— Il y a longues années que je t'attends, mon fils, répondit la coquille de noix.

— Eh bien, me voici, dit Poucinet.

Et, sans s'étonner de rien, il prit la coquille de noix, la tamponna avec de la mousse afin que l'eau ne pût pas sortir, et puis il mit la noix dans son grand sac de cuir et descendit gaiement.

— Sais-tu maintenant d'où sort ce ruisseau? lui cria Pierre du plus loin qu'il l'aperçut.

— Oui, mon frère, dit Poucinet; il sort d'un petit trou.

— Cet enfant a trop d'esprit, dit Paul; on ne pourra jamais l'élever.

— J'ai vu ce que je voulais voir, dit tout bas Poucinet ; et je sais ce que je voulais savoir, ça me suffit.

Et, sur ce, il se frotta les mains.

III

On arriva enfin au palais du roi. Le chêne était plus gros et plus touffu que jamais ; il n'y avait point de puits dans la cour du château, et à la porte du palais était toujours pendue la grande pancarte qui promettait la main de la princesse et la moitié du royaume à quiconque, noble, bourgeois ou paysan, exécuterait les deux choses que désirait Sa Majesté. Seulement, comme le roi était fatigué de tant d'essais inutiles qui n'avaient servi qu'à le désespérer, on avait mis une petite pancarte au-dessous de la grande; et sur cette petite pancarte on avait écrit en lettres rouges ce qui suit :

« Soit donné avis par les présentes que, dans

son inépuisable bonté, Sa Majesté le roi a daigné ordonner que quiconque ne réussira point à abattre le chêne, ou à creuser le puits, aura les oreilles coupées sur l'heure même, pour lui apprendre à se connaître lui-même, ce qui est la première leçon de la sagesse. »

Et afin que tout le monde pût profiter de ce conseil prudent, on avait cloué autour de la pancarte une trentaine d'oreilles toutes sanglantes, à l'adresse de ceux qui manqueraient un peu de modestie.

Quand Pierre eut lu l'affiche, il se mit à rire, retroussa ses moustaches, regarda ses bras où les veines gonflées marquaient comme autant de cordes bleues; puis il tourna deux fois sa cognée autour de sa tête, et d'un coup il abattit une des grosses branches de l'arbre maudit.

Mais tout aussitôt il en repoussa deux, chacune plus grande et plus forte que la première; si bien que les gardes du roi saisirent le malheureux bûcheron, et, séance tenante, lui coupèrent les deux oreilles.

— Tu n'es qu'un maladroit, dit Paul à son frère.

Il prit à son tour sa cognée, tourna lentement

autour de l'arbre, et, voyant une racine qui sortait du sol, il la trancha d'un seul coup. Au même instant deux énormes racines firent sauter la terre, et de chacune d'elles s'élança un jet vigoureux tout chargé de feuillage.

— Saisissez ce misérable! s'écria le roi furieux; et puisque l'exemple de son frère ne lui a pas servi, coupez-lui les deux oreilles au ras de la joue.

Sitôt dit, sitôt fait; mais ce double malheur de famille ne parut pas effrayer Poucinet; il avança résolument pour tenter la fortune.

— Chassez-moi cet avorton! cria le roi; et s'il résiste, coupez-lui tout de suite les oreilles; il y gagnera une leçon et nous épargnera sa sottise.

— Pardon, Majesté! dit Poucinet, un roi n'a que sa parole; j'ai le droit d'essayer; il sera toujours temps de me couper les oreilles quand je n'aurai pas réussi.

— Va donc, dit le roi en soupirant; mais prends garde que je ne te fasse couper le nez par-dessus le marché.

Du fond de son grand sac de cuir Poucinet tira la cognée enchantée; elle était presque aussi

haute que lui, et il eut quelque peine à la mettre debout, le manche appuyé sur la terre.

— Coupe ! coupe ! lui cria-t-il.

Et voici la cognée qui coupe, qui taille, qui fend, qui abat, à droite, à gauche, en haut, en bas. Tronc, branches, racines, tout est en morceaux ; ce fut l'affaire d'un quart d'heure ; et cependant il y avait tant de bois, tant de bois, que la cour tout entière s'en chauffa pendant plus d'un an.

Quand l'arbre fut abattu et rasé, Poucinet s'approcha du roi, qui avait fait asseoir la princesse auprès de lui, et il leur fit à tous deux un salut gracieux.

— Votre Majesté, dit-il, est-elle satisfaite de son fidèle sujet ?

— Oui, dit le roi ; mais il me faut mon puits, ou sinon gare tes oreilles !

— Que Votre Majesté veuille bien m'indiquer l'endroit qui lui convient, dit Poucinet ; j'essayerai encore une fois d'être agréable à mon souverain.

On se rendit dans la grande cour du palais ; le roi se plaça sur un siége élevé ; la princesse se mit un peu au-dessous de son père et commença à regarder avec une certaine inquiétude le petit

mari que le ciel lui envoyait. Ce n'était pas un époux de cette taille qu'elle avait rêvé.

Sans se troubler le moins du monde, Poucinet tira de son grand sac de cuir la pioche enchantée ; il l'emmancha tranquillement ; puis, la plaçant à terre au lieu indiqué :

— Pioche ! pioche ! lui cria-t-il.

Et voilà la pioche qui fait sauter en éclats le granit, et qui, en moins d'un quart d'heure, creuse un puits de plus de cent pieds de profondeur.

— Votre Majesté, dit Poucinet en saluant le roi, trouve-t-elle que cette citerne soit assez creuse ?

— Oui, certes, dit le roi ; mais il y manque de l'eau.

— Que Votre Majesté m'accorde une minute, dit Poucinet, et sa juste impatience sera satisfaite.

Disant cela, il tira de son grand sac de cuir la coquille de noix tout enveloppée de mousse, et la plaça sur une grande vasque où, faute d'eau, on avait mis des fleurs. Une fois que la coquille fut solidement entrée dans la terre :

— Jaillis ! jaillis ! cria-t-il.

Et voici l'eau qui jaillit au milieu des fleurs en chantant avec un doux murmure, et qui retombe en pluie et en cascade, avec une telle fraîcheur que toute la cour en avait froid, avec une telle abondance qu'en un quart d'heure le puits était rempli, et qu'il fallut creuser en toute hâte un ruisseau pour se délivrer de cette richesse menaçante.

— Sire, dit Poucinet en mettant un genou en terre devant le fauteuil royal, Votre Majesté trouve-t-elle que j'aie rempli ses conditions?

— Oui, marquis de Poucinette, répondit le roi ; je suis prêt à te céder la moitié de mon royaume, ou à t'en payer le prix, au moyen d'un impôt que mes fidèles sujets seront trop heureux d'acquitter ; mais, pour te donner la princesse et t'appeler mon gendre, c'est une autre affaire, car cela ne dépend pas de moi seul.

— Que faut-il faire? demanda fièrement Poucinet, en mettant le poing sur la hanche et en regardant la princesse.

— Tu le sauras demain, reprit le roi ; en attendant tu es mon hôte, on va te préparer la plus belle chambre du château.

Le roi parti, Poucinet courut à ses deux frères,

qui, avec leurs oreilles coupées, avaient l'air de chiens ratiers.

— Ah! mes bons amis! leur dit-il, voyez si j'avais tort de m'étonner de toutes choses et d'en chercher la raison?

— Tu as eu de la chance, reprit froidement Paul; la fortune est aveugle et ne choisit pas toujours le plus digne.

— Tu as bien fait, mon enfant, dit Pierre. Avec ou sans oreilles, je me réjouis de ton bonheur, et je voudrais que notre père fût ici.

Poucinet emmena ses deux frères avec lui; et, comme il était en faveur, le jour même un chambellan trouva moyen d'occuper au château les deux essorillés.

IV

Rentré dans ses appartements, le roi ne dormit pas. Un gendre tel que Poucinet ne lui plaisait guère; Sa Majesté cherchait comment elle pourrait ne pas tenir sa parole sans avoir l'air d'y manquer. Pour les honnêtes gens, c'est une

œuvre difficile. Placé entre son honneur et son intérêt, jamais un coquin n'hésite; mais c'est pour cela qu'il est un coquin.

Dans son anxiété, le roi fit appeler Pierre et Paul ; les deux frères pouvaient seuls lui faire connaître l'origine, le caractère et les mœurs de Poucinet. Pierre fit l'éloge de son petit frère, ce qui charma médiocrement Sa Majesté ; Paul mit le roi plus à l'aise en lui prouvant que Poucinet n'était qu'un aventurier, et qu'il serait ridicule qu'un grand prince se crût obligé envers un vilain.

— Cet enfant est si vaniteux, ajouta le méchant frère, qu'il se croit de taille à affronter un géant. Dans ce district vit un Troll[1], qui est la terreur du voisinage; il enlève les bœufs et les vaches à dix lieues à la ronde; eh bien, Poucinet a répété plusieurs fois que, s'il voulait, il ferait de ce monstre son valet.

— C'est ce que nous verrons, dit le roi.

Là-dessus il congédia les deux frères, et dormit tranquillement.

[1] Chez les Scandinaves, les Trolls sont des géants monstrueux qui habitent les lacs et les forêts. C'est probablement de ce nom qu'est venu notre mot de *drôle*, qui en route a changé de sens.

Le lendemain, en présence de toute la cour, le roi fit appeler Poucinet. Il arriva blanc comme le lis, frais comme la rose, souriant comme le matin.

— Mon gendre, dit le roi en appuyant sur ces mots, un brave tel que vous ne peut pas épouser une princesse sans lui donner une maison digne d'elle. Il y a dans ces bois un Troll qui a, dit-on, vingt pieds de haut, et qui mange un bœuf à son déjeûner. Avec un habit galonné, un chapeau à trois cornes, des épaulettes d'or et une hallebarde de quinze pieds, cela ferait un portier digne d'un roi. Ma fille vous prie de lui faire ce petit cadeau, après quoi elle verra à vous donner sa main.

— Ça n'est pas aisé, dit Poucinet ; mais pour plaire à Son Altesse, j'essayerai.

Il descendit à l'office, mit dans son grand sac de cuir la cognée enchantée, un pain, un morceau de fromage et un couteau, puis, jetant son sac sur son épaule, il prit le chemin des bois. Pierre pleurait, Paul souriait, et comptait bien qu'une fois parti, son frère ne reviendrait jamais.

Entré dans la forêt, Poucinet regarda de droite

et de gauche, mais les herbes l'empêchaient de voir. Alors il se mit à chanter à plein gosier:

Troll par ci, Troll par là,
Où donc es-tu? Je te défie!
Il me faut ton corps ou ta vie;
Troll par ci, Troll par là,
Veux-tu te montrer?

Me voilà! cria le géant avec un hurlement épouvantable; attends-moi, je ne ferai de toi qu'une bouchée.

— Ne te presse pas, mon bon ami, répondit Poucinet de sa petite voix pointue; j'ai une heure à te donner.

Quand le Troll arriva, il tourna la tête de tous côtés, fort étonné de ne rien voir; enfin, baissant les yeux, il aperçut un enfant assis sur un arbre renversé et tenant un grand sac de cuir entre ses genoux.

— Est-ce toi qui m'as tiré de mon somme, vaurien? dit-il en roulant de gros yeux flamboyants.

— Moi-même, mon cher, dit Poucinet; je viens te prendre à mon service.

— Ah! ah! dit le géant, qui était aussi bête

qu'il était grand; nous allons rire. Je vais te jeter dans ce nid de corbeaux que j'aperçois là-haut; ça t'apprendra à rôder dans ma forêt.

— Ta forêt? reprit l'enfant; elle est à moi plus qu'à toi; si tu dis un mot, je la rase en un quart d'heure.

— Ah! ah! reprit le géant, je voudrais voir ça, mon petit bonhomme.

Poucinet avait placé la cognée à terre

— Coupe! coupe! lui cria-t-il.

Et voici la cognée qui coupe, qui taille, qui fend, qui abat, à droite, à gauche, en bas, en haut. Et voilà les branches qui pleuvent sur la tête du Troll, dru comme grêle en temps d'orage.

— Assez, assez, dit le géant, qui commençait à avoir peur; ne me détruis pas ma forêt. Qui donc es-tu?

— Je suis le fameux sorcier Poucinet; et je n'ai qu'à dire un mot pour que ma cognée te tranche la tête. Tu ne sais pas encore à qui tu as affaire. Reste là.

Le géant s'arrêta, fort intrigué de ce qu'il avait vu. Poucinet, qui avait faim, ouvrit son

grand sac de cuir et en tira son pain et son fromage.

— Qu'est-ce que c'est que cette chose blanche? demanda le Troll, qui n'avait jamais vu de fromage.

— C'est une pierre, dit Poucinet.

Et il y mordit à belles dents.

— Tu manges des pierres? dit le géant.

— Oui, c'est ma nourriture habituelle; c'est pour cela que je ne grandis pas comme toi, qui manges des bœufs; mais c'est pour cela que, dans ma petite taille, je suis dix fois plus fort que toi. Mène-moi à ta maison.

Le Troll était vaincu; il marcha devant Poucinet comme un gros chien devant un enfant, et le fit entrer dans son immense cabane.

— Écoute, dit Poucinet au géant, il faut que l'un de nous deux soit le maître et que l'autre soit le valet. Faisons un marché. Si je ne fais pas ce que tu fais, je serai ton esclave; si tu ne fais pas ce que je fais, tu seras le mien.

— Accepté, dit le Troll; j'aimerais à avoir pour valet un petit fûté comme toi. Ça me fatigue de penser, tu auras de l'esprit pour moi. Pour

commencer, voici mes deux seaux : va me chercher de l'eau pour faire le pot-au-feu.

Poucinet leva la tête pour regarder les deux seaux. C'étaient deux tonnes énormes qui avaient chacune dix pieds de haut et six de large; il lui eût été plus facile de s'y noyer que de les remuer.

— Ah ! ah ! dit le géant en ouvrant sa large bouche, te voilà déjà empêché, mon fils; fais donc ce que je fais, va puiser de l'eau.

— A quoi bon? dit Poucinet; je cours chercher la source, et je la jetterai dans la marmite, ce sera plus tôt fini.

— Non, non, cria le Troll; tu m'as déjà gâté ma forêt, je ne veux pas que tu me prennes ma source ; demain je serais à sec. Fais le feu, je vais chercher de l'eau.

Une fois la marmite accrochée, le géant y jeta un bœuf coupé par morceaux, avec cinquante choux et une voiture de carottes. Il écuma avec une poêle à frire, et goûta plus d'une fois au bouillon.

— A table maintenant, dit-il; nous verrons si tu feras ce que je ferai. Pour ma part, je me sens d'humeur à manger ce bœuf tout entier, et toi

par-dessus le marché, tu me serviras de dessert.

— A table, dit Poucinet.

Mais avant de s'asseoir, il glissa sous sa jaquette son grand sac de cuir qui lui descendait du cou jusqu'aux pieds.

Voici les deux compères à table ; le Troll mangeait, mangeait, Poucinet n'y allait pas non plus de main morte; mais c'était dans son sac qu'il jetait viande, choux et carottes, sans que rien l'arrêtât.

— Ouf ! dit le géant, je n'en puis plus, je vais défaire un bouton de ma veste.

— Mange donc, paresseux, cria Poucinet en enfonçant la moitié d'un chou sous son menton.

— Ouf ! dit le géant, je défais un second bouton. Quel estomac d'autruche as-tu donc, mon fils ? On voit que tu es habitué à manger des pierres.

— Mange donc, paresseux, cria Poucinet en enfonçant un gros morceau de bœuf sous son menton.

— Ouf ! dit le géant, je défais mon troisième bouton, j'étouffe. Et toi, sorcier.

— Bah ! dit Poucinet, rien n'est plus facile que de se donner un peu d'air.

Il prit son couteau, et fendit sa jaquette et son sac dans toute la longueur de l'estomac.

— A ton tour, dit-il au géant, fais ce que je fais.

Serviteur, dit-il, j'aime mieux être ton valet ; je ne digère pas l'acier.

Chose dite, chose faite ; le géant baisa la main de Poucinet en signe de soumission ; puis chargeant sur une épaule son petit maître et sur l'autre un gros sac d'or, il prit le chemin du château.

V

Il y avait fête au palais, et l'on ne pensait pas plus à Poucinet que si le géant l'avait mangé depuis huit jours, quand tout à coup on entendit un fracas effroyable. Le château trembla jusque dans ses fondements. C'était le Troll qui, trouvant la grande porte trop basse pour lui, l'avait jetée à terre d'un coup de pied.

Chacun courut à la fenêtre, le roi comme les

autres, et on aperçut Poucinet tranquillement assis sur l'épaule de son terrible valet.

Notre aventurier entra de plain-pied par le balcon du premier étage, et mettant un genou à terre devant sa fiancée :

— Princesse, dit-il, vous avez désiré un esclave, en voici deux.

Cette parole galante fut insérée le lendemain dans le bulletin officiel de la *Gazette de la Cour*, mais au moment où elle fut dite, elle embarrassa un peu le roi. Ne sachant que répondre, il tira la princesse dans l'embrasure d'une fenêtre.

— Ma fille, lui dit-il, je n'ai plus de motif pour refuser ta main à ce hardi jeune homme ; sacrifie-toi à la raison d'État ; on ne marie pas les princesses pour leur plaisir.

— Permettez, mon père, dit l'infante en faisant une révérence, princesse ou non, toute fille aime à se marier suivant son goût ; laissez-moi défendre mes droits à ma façon.

— Poucinet, ajouta-t-elle à haute voix, vous êtes brave et heureux, mais cela ne suffit pas pour plaire aux dames.

— Je le sais, dit Poucinet, il faut de plus faire leur volonté et se plier à leurs caprices.

— Vous êtes un garçon d'esprit, répondit la princesse. Puisque vous devinez si bien, je vous propose une dernière épreuve qui ne doit pas vous effrayer, car vous n'aurez que moi pour adversaire. Joutons à qui sera le plus fin; ma main sera le prix du combat.

Poucinet fit un profond salut; toute la cour descendit dans la salle du trône, où, à l'effroi général, on trouva le Troll assis par terre. La salle n'avait que quinze pieds de haut, le pauvre géant n'y pouvait tenir debout. Sur un signe de son jeune maître, il vint en rampant se mettre auprès de lui, heureux et fier de lui obéir. C'était la force au service de l'esprit.

— Commençons, dit la princesse, mais par une folie. On dit que les femmes n'ont pas peur de mentir, voyons qui de nous deux supportera le mieux un mensonge. Le premier qui dira : *C'est trop fort*, sera vaincu.

— Pour mentir en riant, ou pour dire la vérité sérieusement, je suis aux ordres de Son Altesse, répondit Poucinet.

— Je suis sûre, dit la princesse, que vous n'avez pas une ferme aussi belle que la nôtre. Quand deux bergers cornent à chaque bout de nos

terres, le premier n'entend pas le second, le second n'entend pas le premier.

— Qu'est-ce que cela? dit Poucinet. L'enclos de mon père est si vaste que, lorsqu'une génisse de deux mois entre par une porte, elle en sort par l'autre déjà vache et donnant du lait.

— Ça ne m'étonne pas, dit la princesse; mais vous n'avez pas un taureau aussi gros que le nôtre. Un homme peut s'asseoir sur chacune de ses cornes, et ces deux hommes ne peuvent pas se toucher avec un aiguillon de vingt pieds.

— Qu'est-ce que cela? dit Poucinet. Le taureau de mon père a la tête si large, qu'un valet placé sur une de ses cornes ne peut apercevoir le valet perché sur l'autre corne.

— Cela ne m'étonne pas, dit la princesse; mais vous n'avez pas autant de lait que nous, car nous en emplissons chaque jour vingt tonnes qui ont chacune cent pieds de hauteur, et chaque semaine nous empilons une montagne de fromages qui n'est ni moins large ni moins élevée que la grande pyramide d'Égypte.

— Qu'est-ce que cela? dit Poucinet. Dans l'étable de mon père, on fait de si grands fromages, qu'un jour notre jument étant tombée dans la

forme, nous ne l'avons retrouvée qu'après un voyage de sept jours, encore la pauvre bête avait-elle les reins cassés. Pour m'en servir, j'ai été obligé de lui remplacer l'épine du dos par un grand sapin ; ce qui allait à merveille. Mais un beau matin, voilà le sapin qui pousse une branche en l'air, et cette branche devient si haute, qu'en grimpant après j'arrivai jusqu'au ciel. Là, je vois une dame en blanc qui filait l'écume de la mer pour en faire du fil de la vierge ; je veux en prendre, crac, le fil casse, et je tombe dans un trou de souris. Là, qu'est-ce que je vois, votre père et ma mère qui filaient chacun leur quenouille, et, comme votre père était maladroit, voici ma mère qui lui donne un tel soufflet, qu'elle lui en fait trembler la moustache.

— C'est trop fort, s'écria la princesse furieuse ; jamais mon père n'a souffert une pareille indignité.

— Elle a dit : *C'est trop fort*, cria le géant ; maître, la princesse est à nous.

VI

Pas encore, dit la princesse en rougissant. Poucinet, j'ai trois énigmes à vous proposer, devinez-les, je n'aurai plus qu'à obéir à mon père.

Dites-moi quelle est la chose qui tombe toujours et qui ne se casse jamais.

— Ah! dit Poucinet, il y a longtemps que ma mère me l'a appris : c'est une cascade.

— C'est pourtant vrai, s'écria le géant. Qui est-ce qui aurait deviné ça?

— Dites-moi, continua la princesse, d'une voix plus émue : Qu'est-ce qui fait tous les jours la même route et ne revient jamais sur ses pas?

— Ah! dit Poucinet, il y a longtemps que ma mère me l'a appris : c'est le soleil.

— C'est bon, dit la princesse, pâle de colère; reste une dernière question. Qu'est-ce que vous pensez et que je ne pense pas? Qu'est-ce que je ne pense pas et que vous pensez? Quelle est la chose que nous pensons tous les deux? Quelle est celle que nous ne pensons ni l'un ni l'autre?

Poucinet baissa la tête et réfléchit; il était embarrassé.

— Maître, dit le Troll, si la chose est trop difficile, ne vous cassez pas la tête. Faites un signe, j'emporte la princesse, ça sera fini tout de suite.

— Tais-toi, esclave, dit Poucinet. La force ne peut rien, mon pauvre ami ; tu devrais en savoir quelque chose; laisse-moi essayer d'un autre moyen.

— Madame, dit-il au milieu d'un profond silence; je n'ose deviner, et cependant, dans cette énigme, j'entrevois mon bonheur. J'ai osé penser que vos paroles n'auraient pour moi nulle obscurité, et vous avez justement pensé le contraire. Vous avez la bonté de croire que je ne suis pas indigne de vous plaire, et je n'ai pas la témérité de le penser. Enfin, ajouta-t-il en souriant, ce que nous pensons tous les deux, c'est qu'il y en a de plus sots que nous dans ce monde; ce que nous ne pensons ni l'un ni l'autre, c'est que le roi, votre auguste père, et ce pauvre Troll aient autant...

— Silence, dit la princesse, voici ma main.

— Que pensez-vous donc sur mon compte? s'écria le roi; je serais heureux de le savoir.

— Mon bon père, dit la princesse en lui sautant au cou, nous pensons que vous êtes le plus sage des rois et le meilleur des hommes.

— Bien, dit le roi, je le sais. En attendant, il faut faire quelque chose pour mon bon peuple. Poucinet, je vous nomme duc.

— Vive le duc de Poucinet! vive mon maître, cria le géant d'une telle voix, qu'on crut que le tonnerre tombait sur la maison. Heureusement on en fut quitte pour la peur et pour vingt carreaux brisés.

VII

Raconter les noces de la princesse et de Poucinet serait chose inutile; toutes les noces se ressemblent, il n'y a de différence que dans les lendemains.

Cependant, de la part d'un historien sincère, il serait inexcusable de ne pas dire que la présence du Troll ajouta beaucoup d'agrément à cette fête magnifique. C'est ainsi qu'à la sortie du moustier, dans l'excès de sa joie, le fidèle géant ne trouva rien de mieux à faire que de mettre la

voiture de noce sur sa tête et de ramener ainsi les époux au palais. C'est là un de ces incidents qu'il est bon de noter, car on ne les voit pas tous les jours.

Le soir, il y eut fête dans toute la résidence. Festins, discours, verres de couleur, épithalames, feu d'artifice, fleurs et bouquets, rien ne manqua à la solennité ; ce fut une joie universelle.

Dans le château, chacun riait, chantait, mangeait, parlait ou buvait ; un seul homme, caché dans un coin, s'amusait d'une façon qui n'était point celle de tout le monde ; c'était Paul. Il se trouvait heureux qu'on lui eût coupé les oreilles, parce qu'il devenait sourd et n'entendait pas les éloges prodigués à son frère ; en revanche, il se trouvait malheureux de n'être pas aveugle, parce qu'il lui fallait voir le sourire des deux fiancés. Aussi finit-il par s'enfuir dans les bois, où il fut mangé par les ours ; j'en souhaite autant à tous les envieux.

Poucinet était si petit qu'il était bien difficile de le respecter ; mais il était si affable et si doux, qu'il eut bientôt conquis l'amour de sa femme et l'affection du peuple tout entier. Après la mort de son beau-père, il occupa le trône pendant

cinquante-deux ans, sans que jamais personne un seul jour désirât une révolution. Fait incroyable, s'il ne nous était attesté par la chronique officielle de son règne. Il avait tant de finesse, dit l'histoire, qu'il devinait toujours ce qui pouvait servir ou plaire à chacun de ses sujets ; il était si bon, que le plaisir d'autrui faisait toute sa joie. Il ne vivait que pour les autres.

Mais pourquoi louer sa bonté? n'est-ce pas la vertu des gens d'esprit? Quoi qu'on en dise, il n'y a pas de bonne bête ici-bas ; je ne parle que des bêtes à deux pieds et sans plume. Quand on est bête, on n'est pas bon ; quand on est bon, on n'est pas bête : croyez-en ma vieille expérience. Si tous les imbéciles ne sont pas méchants, ce dont je doute, tous les méchants sont des imbéciles. C'est la morale de mon conte ; elle en vaut bien une autre. Qu'on en trouve une meilleure, je l'irai dire à Rome.

CONTES BOHÊMES

UNE VISITE A PRAGUE

Monsieur, dit le *kellner*[1], entrant dans ma chambre avec la majesté d'un notaire de comédie, la plume à l'oreille, l'encrier à la main et un registre sous le bras; monsieur aurait-il l'obligeance de s'inscrire sur le livre de l'hôtel? Là, monsieur, ajouta-t-il en ouvrant le registre et en me montrant une page toute sillonnée de lignes noires. Que monsieur prenne seulement la peine d'écrire son nom, son prénom, son âge, son do-

[1] C'est le garçon de l'hôtel.

12

micile, la date de son passe-port, celle du dernier visa, sa profession, sa condition de célibataire ou d'homme marié, sa religion...

—Pardieu! interrompis-je, on est furieusement curieux à Prague; j'ai souvent voyagé, jamais on ne m'en a demandé si long.

— Monsieur est en Autriche, dit le *kellner* en clignant de l'œil; c'est un pays où l'on aime beaucoup la statistique.

Je pris la plume d'assez mauvaise grâce. Après avoir rempli les six premières colonnes, je remarquai que le voyageur inscrit en haut de la page s'était déclaré rentier, marié et catholique, et qu'au-dessous de ces trois mots sacramentels, tous les survenants avaient écrit à la file: *dito*, *dito*, *dito*. C'était sans doute l'ordre du jour en Autriche; je crus ne pouvoir mieux faire que de suivre l'exemple de mes devancier. Un Français qui voyage est toujours plus ou moins rentier, catholique ou marié.

Le *kellner* se baissa sur le registre et lut mon nom avec une attention qui me toucha. Il suivit du doigt chaque colonne, réfléchit, se gratta l'oreille, puis clignant de l'œil une seconde fois, ce qui lui donnait un faux air de Méphistophélès:

— Monsieur le professeur, dit-il, garde l'incognito ?

— Pour garder l'incognito, encore faut-il être connu, répondis-je assez étonné de ce titre de professeur dont on me saluait en Bohême. Vous me prenez pour un autre.

— Quoi ! s'écria le *kellner*, n'aurais-je pas l'honneur de parler à M. le professeur L..., de Paris, que nous attendons depuis trois jours ?

— De plus fort en plus fort. Vous êtes le diable, mon bon ami, sinon le coryphée de la statistique autrichienne.

— Rien de tout cela, monsieur, répondit-il avec la fausse humilité d'un homme flatté de la méprise. Depuis trois jours il y a chez le portier une lettre à l'adresse de monsieur le professeur. Je vais la faire monter à l'instant.

Sur quoi il me salua en clignant de l'œil une troisième fois. C'était sa façon d'avoir de l'esprit.

Une lettre ! A Paris, on ne s'en émeut guère ; à l'étranger, c'est une bonne fortune. Loin de son pays, on songe à ceux qu'on aime. Seul, on a besoin de s'entourer de ces chers souvenirs ; il est doux de se dire qu'on n'est pas oublié.

La lettre n'était pas de France, mais d'Allemagne. C'était mon bon et vieil ami, le docteur Wolfgang Gottlob, professeur de philologie à l'Université d'Heidelberg, qui, pour se consoler d'avoir manqué ma visite, m'écrivait ce qui suit, dans un latin fort imprégné de Cicéron :

LAUSDEO PROF. S. D. BETULEIO PROF.

« S. V. B. E. E. Q. V. Te in Bohemiam salvum venisse, et quietum tandem Praga ad signum Cœrulei Sideris (vulgo *zum blauen Sterne*), consedisse, vehementer exopto. Me absentem fuisse Heidelberga, meo tempore pernecessario, submoleste fero ; hoc me tamen consolor ; te brevi ad hanc germanicam musarum arcem rediturum sodales nostri una voce renuntiant. Accipe interea hanc hospitalem tesseram, quam non minus tibi quam discipulo et amico nostro Stephano Strjbrskyo, jucundam fore spero. Tuas etiam Pragenses expecto litteras, ut, sicut ait Tullius noster, habeam rationem non modo negotii, verum etiam otii tui. Nec enim te fugit aureum Socratis dictum : *Panta philôn koina.*

Cura ut valeas, et ut sciam quando cogites Heidelbergam. Etiam atque etiam vale. »

Je me permets de traduire cette épître pour celles de mes aimables lectrices qui auraient perdu leur latin à redresser les fausses idées de MM. leurs maris :

LE PROFESSEUR GOTTLOB AU PROFESSEUR..., SALUT.

« Si vous vous portez bien, bonne nouvelle ; moi, je me porte bien. Je désire vivement que vous soyez arrivé en bonne santé dans la Bohême, et que, tranquille enfin, vous vous reposiez à Prague, à l'hôtel de l'Étoile-Bleue. Je regrette beaucoup de ne m'être pas trouvé à Heidelberg quand ma présence y eût été si nécessaire ; une chose toutefois me console : tous mes confrères m'annoncent que vous reviendrez bientôt en ce séjour des Muses germaniques. Recevez cependant cette *tessera hospitalis*, qui, je l'espère, fera plaisir et à vous et à mon ami et disciple Stephane Strjbrsky. J'attends vos lettres de Prague afin d'avoir, comme dit Cicéron, le compte de vos plaisirs non moins que de vos af-

faires. Vous n'avez pas oublié l'excellent mot de Socrate : *Entre amis tout est commun*. Soignez votre santé, et dites-moi quand vous viendrez à Heidelberg. Adieu, et une fois encore adieu. »

La *tessera hospitalis*, que je serrai dans mon portefeuille, était une carte de visite à laquelle le respectable Wolfgang Gottlob avait donné une tournure épigraphique.

A son élève bien-aime
Le docteur STEPHANE STRJBRSKY
Kolowrat strasse 719
Le Dr WOLFGANG GOTTLOB. C. I. P. P. O.[1]
MAGNIFIQUE RECTEUR
recommande comme un ami
et un frère
le docteur et professeur L.
de Paris.
Reddes incolumem, precor,
Et serves animæ dimidium meæ.

Douce hospitalité de l'Allemagne, sainte confrérie de l'étude, qui tant de fois m'avez donné un foyer à l'étranger, je ne puis assez vous bénir ! Si les voyages ne m'ont pas rendu sage et vertueux, comme ce prudent Ulysse qui, dès le siége

[1] Conseiller intime, professeur public ordinaire.

de Troie, avait trouvé l'art de toujours revenir sur l'eau,

Adversis rerum immersabilis undis,

du moins ils ont élargi l'horizon de ma pensée, ils m'ont agrandi le cœur, ils m'ont appris que de sa main libérale Dieu a semé par toute la terre des merveilles à admirer, des hommes à aimer.

Tout égayé de cette bonne lettre, je partis à la découverte de Prague, avec la furie de ces voyageurs novices qui prennent la fatigue pour le plaisir. Murray à la main (c'est la seule autorité infaillible que reconnaissent les Anglais), je courus au vieux pont de la Moldau. Je regardai l'endroit où Jean Népomucène, un grand saint, fut jeté à l'eau, aimant mieux mourir que de livrer à un mari, roi et jaloux, la confession de la reine, sa royale pénitente. De là je montai au Hradschin, j'en interrogeai les souvenirs, je visitai l'église, ses tombeaux, ses reliques, ses trésors. Redescendu en ville, rien n'échappa à ma curiosité. Le *Clementinum*, le *Carolinum*, le *Museum*, le vieux cimetière des juifs, tout y passa. Enfin, à deux heures, suivant l'usage, je dînai,

non pas à l'hôtel, mais dans l'île Sophie, en plein air, au milieu des eaux et des fleurs, aux sons d'une musique excellente. Pour que rien ne manquât aux plaisirs de cette folle journée, je descendis dans la *Schutzeninsel* par le pont suspendu, ne voulant point passer au pays du Freischütz sans toucher une carabine. Là j'appris par expérience que je pouvais partir en guerre, sans jamais craindre de violer le cinquième commandement. A dix pas je manquerais un bataillon, à moins de faire comme le pauvre Max, et de vendre mon âme au diable. C'est un peu trop cher pour un vieux philosophe; je le laisse aux amoureux et aux Césars.

Le soleil baissait à l'horizon, les eaux paisibles de la Moldau s'enflammaient aux derniers rayons du jour, quand, fatigué de n'avoir regardé depuis le matin que des pierres, des vitraux et des peintures, je pensai qu'il serait doux de voir une figure amie. La rue Kolowrat n'était pas loin, j'y courus, et trouvai bientôt le numéro 719. C'était une maison d'apparence modeste, avec une porte basse, surmontée d'un masque de lion; je frappai, point de réponse; je frappai une seconde fois, j'entendis à l'intérieur une voix d'homme.

— Nanynka ! criait cette voix, Nanynka, *nekdo klepa na dwere.*

— Bon Dieu ! m'écriai-je, est-ce que je sais le bohême sans l'avoir appris? *Klepa*, c'est le *klopfen* allemand, *on frappe ; dwere*, c'est *thur*, c'est la porte. O puissance de la linguistique!

— *Dobre gitro, pane*[1], me dit brusquement, en ouvrant la porte, une grande fille en jupon vert, en camisole rouge. C'était Nanynka qui, d'un mot, dissipait ma science et mon rêve. *Dobre gitro*, pour moi, c'était de l'hébreu.

Je lui demandai en allemand si son maître était au logis; elle se mit à rire aux éclats. Je tirai de mon portefeuille la *tessera hospitalis*, et j'essayai de lire le nom de mon hôte ; peine perdue, Nanynka riait de plus belle. De désespoir, je lui tendis la carte maudite en criant :

— Sstepan! Sstepan!

Nanynka riait toujours, et si fort, que de colère je me pris à rire à mon tour.

Heureusement la voix intérieure vint à mon secours en appelant Nanynka.

La grande fille me fit signe d'entrer, et, pre-

[1] Bonjour, monsieur.

nant la carte, elle monta un petit escalier en répétant :

— *Niemec, pane, niemec*[1], deux mots qui ne laissaient pas que de m'intriguer.

Un instant après, Stephane me serrait la main. Des cheveux blonds rejetés en arrière, des yeux bleus et limpides, le nez et la moustache en l'air, c'était une de ces figures franches et loyales qu'on aime à première vue.

— Que je suis heureux de vous tenir dans ma maison ! disait-il ; que je suis fâché de ne point parler français ! N'importe, vous parlez allemand, nous pourrons maudire dans leur langue ces abominables Tudesques. Que mon vieux maître a été bon de songer à moi ! Entrez, que je vous présente toute ma famille, ma grand'mère et ma sœur.

Au fond d'un parloir sombre, à peine éclairé par un dernier rayon de soleil, était l'aïeule, tournant son rouet, le rouet de Marguerite ; en face d'elle, une jeune fille chantait au piano un air national, qu'elle interrompit au bruit de nos pas.

[1] Un Allemand, monsieur, un Allemand.

— Chère maman, dit Stephane, un Français, un ami du professeur Gottlob. Docteur, je vous présente Cathinka, ma sœur.

La connaissance fut bientôt faite, et nous voilà tous quatre assis et causant tranquillement comme de vieux amis.

Quand je dis tranquillement, je ne parle ni des allées et venues de la grande Nanynka, ni des signes mystérieux qu'elle traçait dans l'air, ni des paroles qu'elle murmurait à l'oreille de sa jeune maîtresse, ni des clefs qui résonnaient dans sa main. Dans la langue de l'hospitalité, langue que parlait déjà le vieil Abraham, cela veut dire : « Voilà un hôte. C'est Dieu qui nous l'envoie. Sauvons l'honneur de la maison. »

Pendant ce manége innocent, la conversation allait son train ; mais j'avais beau aborder mille sujets différents, Stephane, par un invincible penchant, revenait toujours à l'éloge de la Bohême, à des tirades contre les Allemands. Il appartenait à cette famille d'esprits, si bien nommée par Hazlitt la famille des joueurs d'orgue; gens aimables, du reste, mais qui tournent toujours la même idée et ne chantent jamais qu'un seul air.

— Donnez-moi la main, disait-il; Slaves et Français sont des frères. Si le sort n'avait pas jeté entre nous ces froids Germains, il y a longtemps que l'Europe ne ferait plus qu'une patrie. Nous autres Tchèques, si nous avons remplacé les vieux Celtes de la Bohême, nous en avons gardé l'esprit, la bravoure, l'amour de la liberté. Avez-vous vu au Hradschin la Chambre de la Diète, la *Landtagstube*, et la fenêtre d'où nos pères jetèrent d'une hauteur de quatre-vingts pieds les conseillers de la tyrannie impériale? C'est ce qu'on appelait la coutume bohême; cette façon de voter avait du bon, quoi qu'on dise. La fenêtre est toujours là, et vous en verrez de non moins célèbres à l'hôtel de ville. Tous nos ennemis politiques ont passé par ce chemin. Nous autres Bohêmes, on nous tue, mais nous ne cédons pas. Nous avons toujours dans les veines le sang de Népomucène, de Huss et de Ziska.

A l'étranger, je n'aime guère à parler politique; il me semble que l'hospitalité impose une grande réserve; j'essayai d'amener Stephane en France. Je ne pouvais plus mal tomber.

— Autrefois, dit-il, nos pères ont combattu ensemble. A la bataille de Crécy, ce vieux roi aveu-

gle, qui se fait attacher entre ses deux écuyers, fond sur l'Anglais et meurt en héros, c'est un Bohême, c'est notre roi Jean de Luxembourg. Je suis sûr qu'en France, au pays des braves, on ne l'a pas oublié. Qui sait si l'alliance ne se renouera pas un jour, et non pas contre les Anglais ?

C'était le moment de tenter une diversion. Je lui parlai de la langue tchèque ou bohème, de la parenté de tous les idiomes indo-européens ; la grammaire âryenne me semblait un terrain neutre à l'abri de la discorde. N'étant philologues ni l'un ni l'autre, nous n'avions aucune raison de nous prendre aux cheveux. Je me trompais. A peine le sujet était-il effleuré, que Sephane se mettant à rire :

— Tenez, dit-il, ceci me rappelle une bonne histoire de l'empereur Sigismond, qui, au travers de ses vices et de ses faiblesses, avait gardé l'esprit national. Au concile de Constance, il commença une belle harangue en latin impérial : « *Videte, patres*, dit-il aux Pères du Concile, *ut* « *eradicetis schismam Hussitarum.* » Sur quoi, un moine de notre pays, hardi et franc comme un Bohême, se leva et lui dit : « *Serenissime rex*,

« *schisma est generis neutri.* — Et comment le « sais-tu? dit Sigismond revenant à la langue de « son pays. — C'est Alexandre Gallus qui l'en- « seigne, répondit le moine. — Et qui est cet « Alexandre Gallus? — C'était un moine, dit no- « tre pédant tondu. — Voilà un plaisant pataud, « s'écria Sigismond. Moi je suis l'empereur de « Rome; ma parole, je crois, vaut bien celle d'un « moine. » Et le Concile de rire en attendant qu'il brûlât notre martyr. N'est-ce pas là de l'esprit français?

— Tout à fait; mais parlez-moi de votre littérature; on dit que Schaffarik et Palacky ont réveillé chez vous la tradition et ranimé le sentiment national.

— Ce ne sont pas les seuls, reprit Stephane; j'espère que nous remettrons bientôt en vigueur la fameuse loi de Mathias, qui chassait du pays comme un traître quiconque ne parlait pas bohême, et lui confisquait tous ses biens.

— C'est pousser un peu loin l'amour de la philologie.

— Songez donc, reprit-il, que nous avons une langue et une littérature admirables. Fils de l'Orient, nous en avons apporté avec nous les tré-

sors. Légendes, contes, poésies, c'est là notre domaine, comme la musique. Les Allemands ne font que nous piller.

— Vous avez des contes?

— Demandez à grand'mère, elle vous en dira jusqu'à demain. Et nous les avons recueillis; Kulda, Maly, Daxner, Madame Niemec, les ont publiés, Wenzig les a traduits en allemand [1]; je vous prêterai son livre quand vous voudrez.

— J'aimerais mieux vous entendre. Un conte, dans un livre, c'est une fleur séchée; récité, c'est la fleur sur pied, avec toute sa grâce et sa fraîcheur.

— Eh bien! mon hôte, je tâcherai de vous plaire; grand'mère et Cathinka en feront autant de leur côté, et quand vous serez de retour en France, vous réciterez aux Français les contes des Bohêmes, leurs amis.

Je commence par un conte d'étudiant; il a pour titre : *Es-tu content?* ou *l'Histoire des nez.*

[1] *Westslawischer Mærchenschatz.* Deutsch bearbeitet von J. Wenzig C'est un charmant recueil.

I

ES-TU CONTENT? OU L'HISTOIRE DES NEZ.

A Dewitz, aux environs de Prague, il y avait une fois un fermier, riche et bizarre, qui avait une jolie fille à marier. Les étudiants de Prague (en ce temps-là il y en avait vingt-cinq mille) allaient souvent du côté de Dewitz, et il en est plus d'un qui eût volontiers conduit la charrue pour devenir le gendre du fermier. Mais comment faire? La première condition que le rusé paysan imposait à chaque nouveau valet était celle-ci : « Je t'engage pour un an, c'est-à-dire jusqu'à ce que le coucou chante le retour du printemps, si d'ici là tu me dis une seule fois que tu n'es pas content, je te coupe le bout du nez. Du reste, ajoutait-il en riant, je te donne le même droit sur ma personne. » Et il faisait comme il avait dit. Prague était rempli d'étudiants auxquels on avait recollé le bout du nez, ce qui n'empêchait pas la cicatrice et encore moins les mau-

vaises plaisanteries. Revenir de Dewitz défiguré et ridicule, c'était de quoi refroidir la passion.

Un certain Coranda, assez lourd de sa personne, mais froid, fin et rusé, ce qui n'est pas un mauvais moyen de faire fortune, voulut tenter l'aventure. Le fermier l'accueillit avec sa bonhomie ordinaire, et, le marché conclu, l'envoya aux champs labourer. A l'heure du déjeuner, on appela les autres valets, mais on eut soin d'oublier notre homme ; à dîner, on fit de même. Coranda ne se troubla point, revint au logis, et tandis que la fermière portait du grain aux poules, il décrocha dans la cuisine un énorme jambon, prit un grand pain dans la huche, et s'en alla aux champs dîner et faire un somme.

Lorsqu'il revint le soir :

— Es-tu content? lui cria le fermier.

— Très-content, répondit Coranda ; j'ai mieux dîné que vous.

Voici la fermière qui accourt en criant au voleur; et notre homme de rire. Le fermier pâlit.

— Vous n'êtes pas content? dit Coranda.

— Un jambon n'est qu'un jambon, reprit le maître. Je ne me trouble pas pour si peu.

Mais depuis lors on eut soin de ne pas laisser à jeun notre étudiant.

Vint le dimanche. Le fermier et sa femme montèrent en char pour se rendre à l'église, et dirent au prétendu valet :

— Tu soigneras le dîner ; tu mettras dans la marmite ce morceau de viande, et tu y joindras oignons, carottes, ciboules et persil.

— Bien, dit Coranda.

Il y avait à la ferme un petit chien mignon qui se nommait Persil. Coranda le tue, le dépouille et le fait bouillir proprement dans le pot-au-feu. Quand la fermière revint, elle appela son favori ; hélas ! elle ne trouva qu'une peau sanglante pendue à la fenêtre.

— Qu'as-tu fait? dit-elle à Coranda.

— Ce que vous m'avez commandé, maîtresse : j'ai mis oignons, carottes, ciboules et Persil dans la marmite.

— Méchant sot ! cria le fermier, tu as eu le cœur de tuer cette innocente créature, qui faisait la joie de la maison ?

— Vous n'êtes pas content, dit Coranda en tirant son couteau de sa poche.

— Je ne dis pas cela, reprit le bonhomme. Un chien mort n'est qu'un chien mort.

Et il soupira.

Quelques jours plus tard, le fermier et sa femme allèrent au marché. Comme ils se méfiaient de leur terrible valet, ils lui dirent :

— Tu resteras au logis, tu ne te permettras rien de ton chef, tu feras exactement ce que feront les autres.

— Bien, dit Coranda.

Il y avait dans la cour un vieil appentis dont le toit menaçait ruine. Vinrent les maçons pour le réparer ; suivant l'usage, ils commencèrent par le démolir. Voilà mon Coranda qui prend une échelle et monte sur le toit de la maison, qui était tout neuf. Bardeaux, lattes, clous, crampons il arrache tout et en disperse au vent les débris. Quand le fermier revint, la maison était à jour.

— Drôle, s'écria-t-il, quel nouveau tour m'as-tu joué ?

— Je vous ai obéi, maître, reprit Coranda ; vous m'avez dit de faire ce que feraient les autres. Est-ce que vous n'êtes pas content ?

Et il tira son couteau.

— Content, dit le fermier, content ; pourquoi

serai-je mécontent? Quelques lattes de plus ou de moins ne me ruineront pas.

Et il soupira.

Le soir venu, le fermier et sa femme se dirent qu'il était grand temps d'en finir avec ce diable incarné. Comme c'étaient des gens sensés, ils ne faisaient jamais rien sans consulter leur fille, l'usage étant en Bohême que les enfants aient toujours plus d'esprit que les parents.

— Père, dit Hélène, je me cacherai de bon matin dans le grand poirier, et je ferai le coucou; tu diras à Coranda que l'année est passée, puisque le coucou chante; tu le payeras et tu le renverras.

Chose dite, chose faite. Dès le matin, on entend dans la campagne le cri plaintif de l'oiseau du printemps : *Cou-cou, cou-cou.*

Qui parut surpris? ce fut le fermier.

— Or çà, mon garçon, dit-il à Coranda; voici la saison nouvelle; le coucou chante sur le poirier là-bas: viens que je te paye et séparons-nous bons amis.

— Un coucou, dit Coranda, je n'ai jamais vu ce bel oiseau.

Il court à l'arbre et le secoue à tour de bras.

On entend un cri, et voilà que de l'arbre tombe une jeune fille, Dieu merci avec plus de peur que de mal.

— Scélérat! criait le fermier.

— Vous n'êtes pas content? dit Coranda en tirant son couteau.

— Misérable! tu me tues ma fille et tu veux encore que je sois content; je suis fou de colère; va-t'en, si tu ne veux périr de ma main.

Je partirai quand je vous aurai coupé le nez, dit Coranda. J'ai tenu ma parole, tenez la vôtre.

— Holà! dit le fermier en mettant la main devant son visage, tu me laisseras bien racheter mon nez?

— Soit, dit Coranda.

— Veux-tu dix moutons?

— Non.

— Deux bœufs?

— Non.

— Dix vaches?

— Non, j'aime mieux vous couper le nez.

— Et il aiguisa son couteau sur le seuil de la maison.

— Père, dit Hélène, j'ai fait la faute, je la ré-

parerai. Coranda, voulez-vous ma main au lieu du nez de mon père.

— Oui, dit Coranda.

— J'y mets une condition, dit la jeune fille; je prends pour ma part la suite du marché. Le premier de nous qui ne sera pas content en ménage, on lui coupera le nez.

— Bien, dit Coranda, j'aimerais mieux que ce fût la langue, mais après le nez on y viendra.

Jamais il n'y eut plus belle noce à Dewitz, et jamais on ne vit plus heureux ménage. Coranda et la belle Hélène furent des époux accomplis. Jamais on n'entendit se plaindre ni le mari ni la femme; ils s'aimèrent à couteaux tirés, et, grâce à leur ingénieux contrat, ils gardèrent pendant une longue union et leur amour et leur nez.

II

LE PAIN D'OR

— Ton histoire est brutale, mon fils, dit la grand'mère; c'est un récit d'étudiant, ce n'est

pas un vrai conte. Ceux dont on m'a bercée dans mon enfance étaient plus gracieux, plus poétiques et plus vrais.

— Contez, grand'mère; nous vous écoutons.

L'aïeule arrêta le rouet, dressa la quenouille, et, levant une main tremblante, nous dit :

LE PAIN D'OR

Il y avait une fois une veuve qui avait une très-belle fille. La mère était humble et modeste; la fille, Marienka, était l'orgueil même. Les prétendants venaient de tous côtés, aucun ne lui convenait; plus on s'efforçait de lui plaire, plus elle était dédaigneuse. Une nuit que la pauvre mère ne dormait pas, elle prit au mur son chapelet et se mit à prier pour le salut de celle qui lui donnait plus d'un souci. Marienka était couchée dans le même lit; la mère regardait avec amour la beauté de son enfant. Voilà tout à coup Marienka qui rit en dormant.

— Quel beau rêve fait-elle donc, qu'elle rit de la sorte, se dit la mère.

Puis elle achève sa prière, remet le chapelet

au mur, et, plaçant sa tête près de celle de sa fille, elle s'endort.

Au matin :

— Cher enfant, dit-elle, quel beau rêve faisais-tu donc cette nuit pour rire de la sorte?

— Ce que j'ai rêvé, maman? J'ai rêvé qu'il venait ici pour moi un seigneur dans un carrosse de cuivre; il me mettait au doigt un anneau dont la pierre brillait comme les étoiles. Et quand je suis entrée dans l'église, le peuple n'avait d'yeux que pour la mère du Seigneur et pour moi.

— Ma fille, ma fille, quel rêve orgueilleux! dit la pauvre mère en secouant la tête.

Mais Marienka sortit en chantant.

Le jour même il entra dans la cour un chariot. Un jeune fermier de bonne mine, et fort à son aise, venait demander à Marienka de partager avec lui le pain du paysan. Le prétendu plaisait à la mère; la fière Marienka le repoussa en disant :

— Quand tu viendrais dans un carrosse de cuivre et que tu me mettrais au doigt un anneau dont la pierre brillerait comme les étoiles, je ne voudrais pas de toi pour mari.

Et le fermier se retira en maudissant l'orgueil de Marienka.

La nuit suivante, la mère s'éveilla, décrocha son chapelet et pria plus ardemment encore pour le salut de sa fille. Et voilà Marienka qui rit tout haut en dormant.

— Quel rêve fait-elle donc? se demande la mère qui prie et ne peut trouver le sommeil.

Au matin :

— Chère enfant, dit-elle, quel rêve as-tu donc fait cette nuit? Tu riais tout haut en dormant.

— Ce que j'ai rêvé, maman! j'ai rêvé qu'il venait ici pour moi un seigneur dans un carrosse d'argent, et il m'offrait un diadème d'or. Et quand je suis entrée dans l'église, le peuple faisait moins d'attention à la mère du Seigneur qu'à moi.

— Tais-toi, mon enfant. Tu blasphèmes! Prie, ma fille; prie pour ne pas succomber à la tentation.

Mais Marienka s'enfuit pour ne pas entendre le sermon que commençait sa mère.

Le même jour, il entra dans la cour un carrosse. Un jeune seigneur venait prier Marienka de partager avec lui le pain des gentilshommes.

C'était un grand honneur, disait la mère ; mais la vanité est aveugle.

— Quand vous viendriez en carrosse d'argent, dit Marienka au nouveau soupirant, quand vous m'offririez un diadème d'or, je ne voudrais pas de vous pour mari.

— Prends garde, ma fille, disait la pauvre mère, l'orgueil sent l'enfer.

— Les mères ne savent ce qu'elles disent, pensa Marienka, et elle sortit en haussant les épaules.

La troisième nuit, la mère ne put pas dormir tant elle était inquiète ; elle roulait son chapelet dans ses doigts et priait pour le salut de sa fille. Voilà Marienka qui part d'un grand éclat de rire.

— Bon Dieu! dit la mère, que rêve encore la malheureuse enfant?

Et elle resta en prière jusqu'au point du jour.

Au matin :

— Chère enfant, dit-elle, qu'as-tu donc rêvé cette nuit?

— Vous allez encore vous fâcher.

— Dis toujours, reprit la mère, dis toujours.

— J'ai rêvé qu'un noble seigneur venait, avec une suite nombreuse, me demander en mariage.

Il était dans un carrosse d'or, et m'apportait une robe en dentelle d'or. Et quand je suis entrée dans l'église, le peuple n'a vu que moi.

La mère croisa les mains ; la fille, demi-vêtue, sauta à bas du lit et s'en alla dans une autre chambre pour fuir une morale qui l'ennuyait.

Le même jour, il entra trois voitures dans la cour : une de cuivre, une d'argent, une d'or ; la première à deux chevaux, la seconde à quatre, la troisième à huit, tous caparaçonnés d'or et de perles. Du carrosse de cuivre et du carrosse d'argent sortirent des pages en culottes rouges, en vestes et dolmans verts, du carrosse d'or descendit un beau gentilhomme tout habillé d'or.

Il entra dans la maison, et, mettant un genou en terre, demanda à la mère la main de sa fille. Quel honneur, pensait la pauvre femme.

— Voilà mon rêve, dit Marienka ; vous voyez, ma mère, que, comme toujours, j'avais raison et que vous aviez tort.

Et aussitôt elle court à sa chambre, tresse le bouquet des fiancés, et, toute souriante, l'offre au beau seigneur comme gage de sa foi. Et, de son côté, le beau seigneur lui passe au doigt un anneau dont la pierre brillait comme les

étoiles, et lui offre un diadème d'or et une robe en dentelle d'or.

L'orgueilleuse alla s'habiller pour la cérémonie. La mère, toujours inquiète, demanda au fiancé :

— Mon bon seigneur, quelle pain offrez-vous à ma fille ?

— Chez nous, dit-il, le pain est de cuivre, d'argent ou d'or ; elle pourra choisir.

— Que veut dire cela ? pensa la mère.

Marienka ne s'inquiéta de rien ; elle revint belle comme le soleil, accepta la main de son fiancé et partit pour l'église sans même demander la bénédiction de sa mère. On laissa la pauvre femme prier au seuil de l'église, et lorsque Marienka monta dans le carrosse, elle partit sans se retourner vers sa mère, sans penser même à lui dire adieu.

Voilà les huit chevaux qui galopent jusqu'à ce qu'ils arrivent à un énorme rocher dans lequel il y avait un trou grand comme une porte de ville. Les chevaux s'enfoncent dans la nuit, la terre tremble, le rocher craque et s'écroule. La fiancée saisit la main de son époux.

—Ne crains rien, ma belle, tout à l'heure il fera jour.

Tout à coup mille flambeaux s'agitent ; ce sont les nains de la montagne qui, une torche à la main, viennent saluer leur seigneur, le roi des mines. Marienka connut alors quel était son mari. Bon ou mauvais génie, il était si riche que la fiancée accepta volontiers sa nouvelle fortune.

Sortis de l'obscurité, on s'avança au travers de forêts blanchâtres et de montagnes qui dressaient jusqu'au ciel leur front morne et pâle. Sapins, hêtres, bouleaux, chênes, rochers, tout était de plomb. Au bout de la forêt était une longue prairie, dont les herbes étaient d'argent ; au fond de la prairie était un château d'or incrusté de diamants et de rubis. C'est là que s'arrêta l'équipage ; le roi des mines offrit la main à sa fiancée en lui disant :

— Ma belle, tout ceci t'appartient !

Qui fut charmée? ce fut Marienka ; mais on ne fait pas un si long voyage sans avoir faim. C'est donc avec un certain plaisir qu'elle vit les nains de la montagne dresser une table où tout étincelait d'or, de cristal et de pierreries. On servit des mets admirables, des entrées d'émeraudes, des rôtis d'or sur des plats d'argent. Chacun y mordit

à belles dents, hormis la fiancée, qui demanda à son époux un peu de pain.

— Servez le pain de cuivre, dit le roi des mines.

Marienka n'en put manger.

— Servez le pain d'argent, reprit-il.

Marienka n'en put manger.

— Servez le pain d'or, dit-il enfin.

Marienka n'en put manger.

— Ma belle, dit le roi des mines, j'en suis fâché, mais que t'offrirai-je? nous n'avons pas d'autre pain.

La fiancée fondit en larmes, le mari se mit à rire aux éclats; son cœur était de métal comme son domaine.

— Pleure si tu veux, s'écria-t-il, cela ne te servira de rien. Ce que tu as voulu, tu le possèdes; mange le pain que tu as choisi.

C'est ainsi que la riche Marienka reste dans son château, mourant de faim, cherchant en vain une racine pour apaiser le mal qui la dévore. Dieu l'a exaucée pour la punir.

Trois jours par an, aux Rogations, quand la terre s'entr'ouvre à la pluie féconde que lui envoie le Seigneur, Marienka revient sur la terre. Vêtue de haillons, pâle, desséchée, elle mendie

de porte en porte, trop heureuse quand on lui jette quelque débris et qu'elle reçoit d'un misérable ce qui lui manque dans son palais d'or, l'aumône d'un peu de pain et d'un peu de pitié.

Tandis que l'aïeule nous récitait ce conte, qui avait une saveur toute bohême, la grande Nanynka, entr'ouvrant la porte, allongeait de temps en temps une tête inquiète; il lui tardait qu'on en finît avec ce rude jargon, qui la faisait sourire de dédain. Au dernier mot, elle poussa les deux battants de la porte et fit une entrée triomphale. Marchant à reculons, elle tenait des deux mains une table couverte de fleurs et de bougies, et mieux servie que celle du roi des mines; l'autre bout de la table était porté par un jeune homme à l'air noble et dégagée. Avec sa tunique de velours, son col rabattu, son chapeau tyrolien orné d'une cocarde en plumes de faisan, on eût dit du roi Ottokar descendu de quelque vieux tableau.

— Wentzel! s'écria Stephane.

— Wentzel! reprit la grand'mère avec un doux sourire.

Wentzel! dit la jeune fille.

Moi aussi, j'allais crier : Wentzel, quand je vis

le nouveau venu qui tendait la main à Cathinka. Je n'avais pas fait grande attention à la sœur de mon ami ; elle était restée dans le fond de la chambre, assise près de sa grand'mère, tricotant sans lever les yeux, immobile et muette comme un oiseau endormi. Tout à coup, comme si un mot magique l'eût éveillée, elle se leva transformée. Ce n'était plus une écolière, c'était une femme. Elle regarda le nouveau venu et lui donna la main avec une confiance et une joie qui, tout vieux que je suis, me firent battre le cœur. Je compris alors ce qu'était Wentzel, et pourquoi il était si avant dans les bonnes grâces de Nanynka.

III

LA CHANSON DU HUSSARD

J'ai fait en physique une admirable découverte, qui éclipsera l'invention de Niepce et de Daguerre. Grâce aux phénomènes que j'ai étudiés et classés, toutes ces vieilleries qu'on nomme morale, politique, littérature, feront désormais partie des

sciences naturelles ; la physique sera la loi suprême de l'humanité. Le mémoire que je destine à l'Académie des sciences n'est pas achevé ; ce grand œuvre est encore un secret, mais je compte sur la discrétion du lecteur. J'espère qu'on ne me trahira pas.

Il résulte de mes nombreuses observations, poursuivies durant plus de trente ans, que l'espéce humaine, hommes et femmes, forme deux grandes familles qui vivent mêlées, mais qui sont entièrement distinctes, et plus opposées que le jour et la nuit. A la première catégorie, que provisoirement j'appelle *lumineuse*, appartient la race qui s'imprègne de soleil, ce qui explique comment les individus de cette race électrisent ce qu'ils approchent et répandent autour d'eux la chaleur, l'éclat et la vie. Ce sont les poëtes, les artistes, les inventeurs, les apôtres, les patriotes, les amoureux et autres fous de même sorte. La seconde catégorie, qui n'a de nom dans aucune langue, mais qu'on pourrait appeler *réfractaire*, comprend ces individus que je crois pétris de terre et de neige fondante, car ils distillent partout l'humidité, le froid, le brouillard et l'ennui. Ce sont les impuissants, les envieux,

les critiques, qui n'ont de force que pour mordre, les femmes incomprises, les sceptiques, les dédaigneux, les jeunes gens blasés, les importants, les hommes graves, les personnages solennels, les.... Mais ne parlons pas politique.

Wentzel avait l'âme faite d'un rayon de soleil. Depuis son entrée, le sombre parloir où nous causions resplendissait. Tout riait autour de nous, jusqu'à la table même, où les fleurs, les bougies et les verres brillaient d'un joyeux éclat.

— Ne soupons pas encore, disait la jeune fille, chantons !

— Soit, reprit Stephane, qui ne descendait jamais de son *dada;* chantons, mais une chanson bohême. J'en expliquerai le sens à notre ami. Il faut que notre hôte prenne goût à cette langue sonore qui, de nos paroles les plus simples, fait un chant mélodieux.

— Dites-nous la chanson du hussard, ajouta l'aïeule. J'aime ce dialogue où la voix de Cathinka se marie si bien à celle de Wentzel. Chantez, mes enfants !

Cathinka était déjà au piano, jouant une espèce de mazurka, tantôt sautillante, tantôt plaintive ; et voici ce que disaient les paroles qui accompa-

gnaient cet air original. Excusez les fautes du copiste; il ne peut donner que la traduction d'une traduction :

LA CHANSON DU HUSSARD

« Le tambour bat aux champs; l'empereur nous appelle.
« Je suis soldat; il faut partir. Adieu, ma belle! »

« Sept ans sans te revoir, pour te perdre au retour! »
« — Henri, prends cet anneau; compte sur mon amour. »

Les sept ans sont passés. Marguerite, inquiète,
Languit, le cœur blessé d'une peine secrète;

On la montre du doigt; on rit de ses douleurs;
Elle s'enfuit aux champs pour y cacher ses pleurs.

Quel est ce beau hussard à la moustache brune,
Qui promène en vainqueur son sabre et sa fortune?

« — Seule, ma blonde enfant? S'il te faut un mari,
« Voici ma main. » — « Au nom du ciel! que fait Henri?»

« — Le hussard, mon cher ange, est rarement fidèle;
« Henri s'est marié; sa femme est riche et belle.

« Pourquoi trembler? Pourquoi pleurer? Regarde-moi.
« Maudis l'ingrat! Maudis le traître! et venge-toi! »

« — Qu'il ait plus d'heureux jours que la nuit n'a d'étoiles,
« Quand la main du Seigneur en éclaircit les voiles;

« Qu'autour de ses genoux ses enfants rassemblés
« Se pressent plus nombreux que les fleurs dans les blés

« Qu'auprès de lui leur mère attentive et charmée
« Goûte en paix le bonheur de se sentir aimée ;

« Et loin d'elle, ô mon Dieu ! ce mal qui fait pâlir,
« Mal dont on meurt, et dont on ne veut pas guérir ! »

« — Je vois, ma chère enfant, que pour me reconnaître,
« Il te faut un serment juré devant un prêtre :

« Crois-tu donc être seule à respecter ta foi,
« Et n'as-tu jamais vu cette bague à mon doigt ? »

O bonheur ! se revoir quand on souffre et qu'on aime !
L'église s'ouvre, ils sont mariés le jour même ;

Et les anges du ciel, les bénissant tous deux,
Chantent en souriant : Enfants, soyez heureux !

La chanson finie, j'écoutais encore la plainte touchante de Marguerite et la joyeuse voix du hussard. Je regardais les deux jeunes gens qui, dans cette gracieuse mélodie, avaient mis toute leur âme. Rêves et souvenirs passaient devant mes yeux charmés.

— Holà ! mon hôte, me dit Stephane en riant, si vous n'étiez pas un grave professeur, je vous soupçonnerais de pleurer. Quelle musique, et comme les paroles y répondent ! Allons, vous êtes

des nôtres, nous ferons de vous un pur et franc Bohême. Sur ce, à table! Goûtez-moi ces saucisses fumantes, la seule gloire de Prague que comprennent les Allemands. Quand nous serons au dessert, nous donnerons la parole à Wentzel. Ce sera son tour de raconter.

IV

L'HISTOIRE DE SSWANDA[1] LA CORNEMUSE

Stephane avait un excellent vin de Tokay, transparent et doré comme la topaze; nous avions déjà trinqué quatre ou cinq fois à la mémoire de Ziska, à l'avenir des Slaves, quand je rappelai à Wentzel la promesse qu'on nous avait faite en son nom.

Voulez-vous, dit-il, une histoire qui vous fasse rire?

— Non, non, dit Cathinka. Une histoire qui nous fasse peur. Il est si amusant d'avoir peur

[1] Prononcez Chwanda.

quand on ne craint rien et qu'on a près de soi tous ses amis.

— Eh bien! dit Wentzel, écoutez donc l'histoire de Sswanda.

SSWANDA LA CORNEMUSE

Sswanda la cornemuse était un joyeux compagnon Comme tout vrai musicien, il était né avec une soif inguérissable ; c'était en outre un joueur enragé; il eût risqué son âme au strajak[1] Quand à force de souffler il avait gagné sa journée, il se donnait volontiers quelques heures de bon temps, causant avec la bouteille et jouant aux cartes avec le premier venu, jusqu'à ce qu'il rentrât dans sa maison aussi léger d'argent qu'il en était sorti. Du reste, toujours gai, rieur, goguenard, si bien que pas un buveur ne quittait la table tant que la Cornemuse était là. Aussi son nom vit-il encore en Bohême, et là où les Allemands disent : « C'est un loustic, » nous disons : « C'est un Sswanda. »

Un jour qu'il y avait fête à Mokran, et il n'y avait pas de bonne fête sans la Cornemuse,

[1] C'est une espèce de bouillotte.

S-wanda ayant soufflé dans son instrument jusqu'à minuit et gagné pas mal de *zwanziger* [1], voulut s'amuser pour son compte. Prières ni promesses ne purent le décider à continuer ces chansons ; il voulait boire tout son soûl et battre les cartes à son aise. Pour la première fois, il ne trouva personne qui voulût jouer avec lui.

Sswanda n'était pas homme à quitter l'auberge tant qu'il avait un kreutzer dans sa poche, et ce jour-là il en avait beaucoup. A force de parler, de rire et de boire, il lui prit une de ces idées fixes qui ne sont pas rares chez ceux qui regardent trop souvent le fond de leur verre : il voulait jouer à tout prix et provoquait tout ses voisins.

Furieux de ne pas trouver un *partner*, il se leva d'un pas mal assuré, paya ce qu'il avait bu, et sortit de l'auberge.

— A Drazic, se disait-il, il y a pèlerinage : le maître d'école et le bailli sont d'honnêtes gens qui n'ont pas peur de la dame de pique. Là je trouverai des hommes, hurrah !

Et de joie il fit claquer ses doigts et sauta de

[1] Pièce de 20 kreutzers (80 c.).

telle force qu'il lui fallut faire au moins dix pas avant de remettre sa tête et ses jambes en équilibre.

La nuit était claire, la lune brillait comme l'œil d'un poisson. Arrivé à un carrefour, Sswanda leva les yeux par hasard, et resta immobile et muet. Une nuée de corbeaux tournait en croassant au-dessus de sa tête ; en face de lui étaient quatre poutres dressées en façon de colonnes, et réunies en l'air par quatre travées. A chaque travée pendait un cadavre à demi rongé. C'était un pilori; spectacle peu récréatif pour une âme moins stoïque que Sswanda.

Il n'était pas remis du premier frisson que tout à coup parut devant lui un homme vêtu de noir, les joues pâles, les yeux brillants comme des escarboucles.

Où vas-tu si tard, l'ami Cornemuse? dit le nouveau venu d'une voix adoucie.

— A Drazic, monsieur de l'habit noir, répondit l'intrépide Sswanda.

— Veux-tu gagner quelque chose avec ta musique?

— Je suis las de souffler, répondit Sswanda.

J'ai ramassé quelques *zwanziger*, je veux m'amuser.

— Qui te parle de *zwanziger?* C'est avec de l'or que nous payons.

Disant cela, l'étranger lui mit sous les yeux une poignée de ducats qui brillaient comme du feu. La Cornemuse était fils de bonne mère, il ne savait pas résister à une prière ainsi faite; il suivit l'homme noir et ses ducats.

Combien de temps marcha-t-il? c'est ce qu'il ne put jamais se rappeler. Il est vrai qu'il avait la tête un peu lourde. Le seul souvenir qui lui resta, ce fut que l'homme noir l'avertit d'accepter tout ce qu'on lui offrirait, or ou vin, mais de ne jamais remercier autrement qu'en disant: « Bonne chance, mon frère! »

Sans trop savoir comment il était entré, il se trouva dans une pièce sombre où trois hommes, vêtus de noir comme son guide, jouaient au strajak. Il n'y avait d'autre lumière que leurs yeux flamboyants. Sur la table étaient des monceaux d'or et une cruche de vin où chacun buvait à la ronde.

— Mes frères, dit l'homme noir, je vous amène l'ami Sswanda, que depuis longtemps vous con-

naissez de réputation. En ce jour de fête, j'ai cru vous faire plaisir en vous procurant un peu de musique.

— Bonne idée, dit un des joueurs.

Et, prenant la cruche :

— Tiens, Cornemuse, ajouta-t-il, bois et joue.

Sswanda eut quelques scrupules ; mais, après tout, on n'a pas de charbon sans mettre ses doigts dans les cendres. Le vin, quoique un peu chaud, n'était pas mauvais. Il remit la cruche sur la table, leva son chapeau et dit :

— Bonne chance, mon frère ! » c'est ce qu'on lui avait recommandé.

La cornemuse enflée, le voilà qui commence ; jamais ses chansons n'avaient produit une joie pareille. Chaque note faisait sauter les joueurs. Leurs yeux jetaient des flammes, ils se trémoussaient sur leur chaise, ils remuaient les ducats à poignée, ils criaient, ils riaient aux éclats sans que tressaillit un muscle de leur face blafarde. La cruche passait de main en main, toujours pleine, sans que jamais personne y versât rien.

Aussitôt que Sswanda avait fini un air, on lui tendait la cruche, où il ne faisait faute de mettre

le nez, on jetait dans son chapeau des poignées d'or.

— Bonne chance, mon frère! répétait-il étourdi de sa nouvelle fortune, bonne chance!

La fête dura longtemps, jusqu'à ce qu'enfin la Cornemuse s'étant mis à jouer une polka, les hommes noirs, dans un transport de gaieté, quittèrent la table et dansèrent et valsèrent avec une ardeur et une rage qui s'accordait mal avec leurs visages glacés. Un des danseurs prit tout l'or amoncelés sur le tapis, en remplit le chapeau de Sswanda.

— Tiens, dit-il, voilà pour le plaisir que tu nous fais!

— Que Dieu vous bénisse, mes bons seigneurs, s'écria le musicien ébloui.

Il n'avait pas achevé que salon, cartes, hommes noirs, tout disparut.

Au matin, un paysan qui menait du fumier aux champs entendit le son d'une cornemuse, en approchant du carrefour. « C'est Sswanda, » dit-il; mais où était le ménétrier? Assis sur un angle du pilori, il soufflait, soufflait, tandis que le vent du matin balançait les cadavres des quatre pendus.

— Holà, compagnon, cria le paysan, depuis quand fais-tu le coucou là-haut?

Et voilà Sswanda qui tressaille, laisse tomber sa cornemuse, ouvre les yeux et glisse, éperdu, le long d'un poteau. Sa première pensée néanmoins fut pour ses ducats; il fouille dans ses poches, retourne son chapeau; pas même un kreutzer!

— Ami, lui dit le paysan en se signant, Dieu t'a puni; il t'a donné le diable pour compère; tu aimes trop les cartes.

— Tu as raison, dit Sswanda tremblant; je n'y toucherai plus de ma vie.

Il tint parole, et pour remercier le ciel qui l'avait tiré d'un si grand danger, il prit la fatale cornemuse qui avait fait danser le diable, et la suspendit en *ex-voto* dans l'église de Strakonic, au pays de sa naissance. On l'y voit encore aujourd'hui, et l'on cite en proverbe la cornemuse de Strakonic. On dit même qu'elle résonne tous les ans au jour et à l'heure où Sswanda en a joué pour Satan et ses amis.

V

LES OIES DU BON DIEU

Tandis que Wentzel nous contait les aventures de Sswanda, je m'amusais à regarder Nanynka. Debout, en face de moi, les bras croisés, les yeux fixés sur le conteur, elle ne perdait pas un mot de ce récit fait dans une langue qu'elle n'entendait pas. L'histoire de Sswanda n'était pas nouvelle pour la grande fille ; chaque fois que revenait le nom du héros elle faisait des mines effroyables, comme pour me montrer qu'elle aussi était de la maison et qu'elle avait sa part de nos plaisirs.

— A la santé de Wentzel ! dit Stéphane, et maintenant à qui la parole ?

— A Nanynka, dis-je en levant mon verre ; elle doit savoir quelque beau conte ; Stéphane, vous me le traduirez.

— Bravo ! dit Stéphane.

Et il se fit mon interprète auprès de la servante étonnée.

Nanynka rougit jusqu'aux oreilles, agita ses

grands bras, et enfonça ses deux mains dans les poches de son tablier, droite comme une cariatide. Cela voulait dire, je suppose : « On se moque de moi. » Mais, encouragée par sa jeune maîtresse, elle poussa un grand soupir, me regarda en riant, et nous conta ce qui suit avec des inflexions de voix et des gestes à dérider un sénateur, s'il y a des sénateurs en Bohême.

LES OIES DU BON DIEU

Le seigneur de mon village avait un fils. L'enfant était si méchant, si paresseux, si volontaire, qu'on n'en pouvait jouir, Aussi l'avait-on confié au pasteur pour essayer de l'adoucir et de le corriger.

— Je ne veux rien faire, disait l'enfant, je suis né gentilhomme, un gentilhomme ne fait rien. Voyez mon père !

Le pasteur lui expliquait que son père avait été colonel de uhlans ; qu'avant d'être colonel, quand on n'est pas né prince, il faut être major, capitaine, lieutenant, cadet ; et que pour devenir cadet, il faut savoir lire dans un livre, écrire son

nom, faire des armes et une foule d'autres belles choses.

— Eh bien, dit l'enfant, je veux être empereur ; l'empereur ne fait rien.

Et le pasteur de lui dire que l'empereur est plus occupé qu'un paysan, et que rien qu'à refuser ceux qui lui demandent une place sans y avoir droit, il lui faudrait des journées de quarante-huit heures.

— Soit, dit l'enfant, je veux être le bon Dieu; le bon Dieu ne fait rien.

Le pasteur leva les mains au ciel.

— Songe donc, mon enfant, disait-il, que Dieu gouverne le monde tout entier. De cette main qui guide le soleil, il dirige la fourmi dans son sentier. Sa vue embrasse tout à la fois l'univers et la moindre pensée qui naît dans le cœur de l'homme; il entend l'harmonie des cieux et le brin d'herbe qui pousse. Dieu ne se repose jamais, car il aime toujours.

Mais l'enfant était entêté ; décidément il voulait être le bon Dieu, si bien que le soir il refusa de se coucher à moins qu'on ne fît de lui le maître du monde. Menaces et prières, tout fut inutile, jusqu'à ce que, de guerre lasse, la femme du

pasteur, menant dans un coin le méchant garçon, lui eût promis que le lendemain matin il serait le bon Dieu. Sur cette assurance, il se laissa mettre au lit.

La nuit, qui porte conseil, ne changea pas les idées du petit gentilhomme; sa première question en se levant fut de demander s'il était le bon Dieu.

— Oui, dit la femme du pasteur; mais c'est aujourd'hui dimanche, voici l'heure de l'office, le bon Dieu n'y peut pas manquer.

On se mit en route pour le temple. Chemin faisant, on traversa une prairie qui appartenait au seigneur; c'est là que la fille de basse-cour gardait les oies du château. Quand cette fille vit les gens du village qui se rendaient à l'office, elle courut les rejoindre.

— Barbara, cria l'enfant, est-ce que tu vas laisser ces oies toutes seules?

— Est-ce qu'on garde les oies le dimanche? répondit Barbara; c'est aujourd'hui fête.

— Qui donc en aura soin? demanda l'enfant.

— Le dimanche, c'est le bon Dieu qui les garde, mon doux seigneur; ce sont les oies du bon Dieu.

Et elle partit.

— Mon enfant, dit la femme du pasteur, tu as entendu les paroles de Barbara. Je t'aurais volontiers conduit à l'église pour y entendre le chant des orgues, mais il pourrait arriver malheur aux oies ; et puisque tu es le bon Dieu, c'est à toi de les garder.

Que pouvait répondre mon petit gentilhomme? Il fit la grimace et courut après les oies tout le jour ; mais le soir il jura qu'on ne le reprendrait plus à faire le bon Dieu.

L'histoire finie au milieu des éclats de rire, Nanynka remit les mains dans ses poches et reçut nos compliments avec la modestie d'un auteur à son premier succès.

VI

LES DOUZE MOIS.

— C'est votre tour, mademoiselle, dis-je à Cathinka.

— Et ensuite ce sera le vôtre, me répondit-

elle. On doit faire de si beaux contes à Paris. En attendant, voici mon récit.

LES DOUZE MOIS

Il y avait une fois une paysanne qui était restée veuve avec deux enfants. L'aînée, qui n'était que la belle-fille, se nommait Dobrunka ; la seconde qui était aussi méchante que sa mère, s'appelait Zloboga. La paysanne adorait sa fille, mais elle avait Dobrunka en horreur, simplement parce que Dobrunka était aussi belle que sa sœur était laide. La bonne Dobrunka ne savait même pas qu'elle était jolie ; aussi ne pouvait-elle pas s'expliquer pourquoi sa belle-mère entrait en fureur rien qu'en la voyant. C'était la pauvre enfant qui faisait tout dans la maison ; à elle de balayer, de faire la cuisine, de laver, de coudre, de filer, de tisser, de couper l'herbe, de soigner la vache. Zloboga vivait en princesse, c'est-à-dire ne faisait rien.

Dobrunka travaillait de grand cœur, et recevait les reproches et les coups avec la douceur d'un agneau. Rien ne désarmait la marâtre, car cha-

que jour ajoutait à la beauté de l'aînée, à la laideur de la cadette.

— Les voilà grandes, pensait la paysanne ; les prétendants viendront bientôt ; ils refuseront ma fille quand ils verront cette affreuse Dobrunka, qui fait exprès d'embellir pour me contrarier. A tout prix il faut que je m'en débarrasse.

Un jour, c'était au milieu de janvier, Zloboga eut envie de violettes.

— Allons, Dobrunka, va me chercher dans les bois un bouquet de violettes ; je le mettrai à ma ceinture et je le sentirai.

— Bon Dieu, ma sœur, quelle idée ! Est-ce qu'il y a des violettes sous la neige?

— Tais-toi, vilaine sotte, reprit la cadette; fais ce que je te dis. Si tu ne vas pas au bois, si tu ne me rapportes pas un bouquet de violettes, je te bats comme plâtre.

La mère prit Dobrunka par le bras, la jeta à la porte et tira un double verrou.

La pauvre fille alla au bois en pleurant. Tout était couvert de neige ; il n'y avait pas même un sentier. Dobrunka perdit sa route, la faim la prit, le froid la faisait trembler. Elle pria Dieu de la retirer de cette misérable vie.

Tout à coup elle aperçoit une lueur dans le lointain. Elle marche, elle monte, elle arrive au sommet d'un rocher. Là était un grand feu ; autour du feu il y avait douze pierres, et sur chaque pierre un personnage immobile, enveloppé d'un grand manteau, la tête couverte d'un capuchon qui lui tombait jusqu'aux yeux. Trois de ces manteaux étaient blancs comme la neige, trois étaient verts comme l'herbe des prés, trois étaient blonds comme des gerbes mûres, trois étaient violets comme des grappes de raisin. Ces douze figures, qui regardaient le feu en silence, c'étaient les douze mois de l'année.

Dobrunka reconnut Janvier à sa longue barbe blanche ; seul il tenait un bâton à la main. La pauvre fille avait grand'peur ; elle approcha en disant d'une voix timide :

— Mes bons seigneurs, permettez-moi de me chauffer à votre feu, le froid me glace.

Janvier fit un signe de tête :

—Pourquoi venir ici, ma fille? dit-il; que cherches-tu?

— Je cherche des violettes, répondit Dobrunka.

— Ce n'est pas la saison, il n'y a pas de vio-

lettes en temps de neige, dit Janvier avec sa grosse voix.

— Je le sais, reprit tristement Dobrunka ; mais ma sœur et ma mère me battront comme plâtre si je n'en rapporte pas. Mes bons seigneurs, dites-moi où j'en trouverai.

Le vieux Janvier se leva, et, s'adressant à un jeune homme en capuchon vert, il lui mit le bâton à la main :

— Mon frère Mars, dit-il, ceci te regarde.

Mars se lève à son tour et remue le feu avec le bâton. Voici la flamme qui s'élève ; la neige fond, des bourgeons rougissent les rameaux, l'herbe verdit au pied des buissons, les fleurs percent sous la verdure, les violettes s'ouvrent. C'est le printemps.

— Vite, mon enfant, cueille tes violettes, dit Mars.

Dobrunka en fait un gros bouquet, remercie les douze mois, et court joyeuse au logis. Qui fut étonnée? ce fut Zloboga, ce fut la marâtre. L'odeur des violettes embaumait la maison.

— Où as-tu trouvé ces belles choses? demanda Zloboga d'un ton dédaigneux.

— Là-haut, sur la montagne, répondit sa sœur,

Il y a comme un grand tapis bleu sous les buissons.

Zloboga mit le bouquet à sa ceinture, et ne dit même pas merci à la pauvre enfant.

Le lendemain, la méchante sœur, rêvant auprès du poèle, eut envie de fraises.

— Va me chercher des fraises dans les bois, dit-elle à Dobrunka.

— Bon Dieu! ma sœur, quelle idée! Est-ce qu'il y a des fraises sous la neige?

— Tais-toi, vilaine sotte; fais ce que je te dis. Si tu ne vas pas au bois, si tu ne me rapportes pas un panier de fraises, je te bats comme plâtre.

La mère prit Dobrunka par le bras, la jeta à la porte et tira un double verrou.

La pauvre fille reprit le chemin du bois, cherchant de tous ses yeux la lumière de la veille. Elle fut assez heureuse pour la revoir, et arriva auprès du feu, tremblante et glacée.

Les douze mois étaient à leur place, immobiles et silencieux.

— Mes bons seigneurs, permettez-moi de me chauffer à votre feu; le froid me glace.

— Pourquoi reviens-tu? dit Janvier; que cherches-tu?

— Je cherche des fraises, répondit-elle.

— Ce n'est pas la saison, reprit Janvier avec sa grosse voix ; il n'y a pas de fraises sous la neige.

— Je le sais, reprit tristement Dobrunka ; mais ma mère et ma sœur me battront comme plâtre si je n'en rapporte pas. Mes bons seigneurs, dites-moi où j'en trouverai.

Le vieux Janvier se leva, et s'adressant à un homme en capuchon blond, il lui mit le bâton à la main :

— Mon frère Juin, dit-il, ceci te regarde.

Juin se lève à son tour, et remue le feu avec le bâton. Voici la flamme qui s'élève ; la neige fond, la terre verdit, les arbres se couvrent de feuilles, les oiseaux chantent, les fleurs s'ouvrent ; c'est l'été. Des milliers de petites étoiles blanches émaillent le gazon, puis elles se changent en fraises, et voilà les fraises qui brillent dans leurs vertes corolles comme des rubis au milieu d'émeraudes.

— Vite, mon enfant, cueille tes fraises, dit Juin.

Dobrunka en emplit son tablier, remercie les douze mois, et court joyeuse au logis. Qui fut

étonnée? Ce fut Zloboga, ce fut la marâtre. L'odeur des fraises embaumait la maison.

— Où as-tu trouvé ces belles choses? demanda Zloboga d'un ton dédaigneux.

—Là-haut, sur la montagne, répondit sa sœur; il y en a tant qu'on dirait du sang répandu.

Zloboga et sa mère mangent les fraises et ne disent même pas merci à la pauvre enfant.

Le troisième jour, la méchante sœur voulut des pommes rouges. Mêmes menaces, mêmes injures, mêmes violences. Dobrunka courut à la montagne, et fut assez heureuse pour retrouver les douze bons mois, qui se chauffaient immobiles et silencieux.

— Encore toi, mon enfant? dit le vieux Janvier en lui faisant place au feu.

Et Dobrunka lui conta en pleurant que si elle ne rapportait pas des pommes rouges, sa mère et sa sœur la battraient jusqu'à la faire mourir.

Le bon Janvier refit les cérémonies de la veille.

— Frère Septembre, dit-il à une barbe grise en capuchon violet, ceci te regarde.

Septembre se lève à son tour et remue le feu avec le bâton. Voici la flamme qui s'élève; la neige fond, les arbres poussent quelques feuilles jau-

nies qui tombent une à une au souffle du vent. C'est l'automne. Pour toutes fleurs, quelques œillets attardés, des marguerites, des immortelles. Dobrunka ne vit qu'une chose, c'était un pommier avec ses fruits rougissants.

— Vite, mon enfant, secoue l'arbre, dit Septembre.

Elle secoue, une pomme tombe ; elle secoue une seconde fois, il tombe un second fruit.

— Vite, Dobrunka, vite à la maison ! crie Septembre d'une voix impérieuse.

La bonne fille remercie les douze mois et court joyeuse au logis. Qui fut étonnée ? ce fut Zloboga, ce fut la marâtre.

— Des pommes fraîches en janvier ! où as-tu cueilli ces deux pommes ? demande Zloboga.

— Là-haut, sur la montagne ; il y a un arbre qui en est rouge comme un cerisier au mois d'août.

— Pourquoi n'apportes-tu que deux pommes ? tu as mangé les autres en route.

— Moi, ma sœur ? je n'y ai pas touché ; on ne m'a permis de secouer l'arbre que deux fois, il n'est tombé que deux pommes.

— Que la foudre t'emporte ! crie Zloboga.

Et elle frappe sa sœur qui se sauve en pleurant.

La méchante fille goûta une des deux pommes ; elle n'avait jamais rien mangé d'aussi délicat. La mère fut du même avis. Quel regret de n'en avoir pas davantage !

— Mère, dit Zloboga, donne-moi ma pelisse, j'irai au bois, je trouverai l'arbre, et, qu'on me le permette ou non, je le secouerai si bien que toutes les pommes seront à nous.

La mère voulut faire quelques observations. Un enfant gâté n'écoute personne ; Zloboga s'enveloppe dans sa pelisse, rabat le capuchon sur sa tête et court au bois.

Tout était couvert de neige ; il n'y avait pas même un sentier. Zloboga perdit sa route, mais la convoitise et l'orgueil la poussaient en avant. Elle aperçoit une lueur dans le lointain, court, monte et trouve les douze mois assis chacun sur sa pierre, tous immobiles et silencieux. Sans leur demander pardon, elle s'approche du feu.

— Que viens-tu faire ici ? que veux-tu ? où vas-tu ? dit sèchement le vieux Janvier.

— Que t'importe, vieux fou ! répond Zloboga.

Tu n'as pas besoin de savoir d'où je viens, ni où je vais.

Et elle s'enfonce dans le bois.

Janvier fronce le sourcil et lève son bâton au-dessus de sa tête. En un clin d'œil le ciel s'obscurcit, le feu noircit, la neige tombe, le vent souffle. Zloboga ne voit plus devant elle, elle s'égare, et cherche en vain à revenir sur ses pas. La neige tombe, le vent souffle. Elle appelle sa mère, elle maudit sa sœur, elle maudit Dieu. La neige tombe, le vent souffle. Zloboga est glacée, ses membres se roidissent, elle s'affaisse. La neige tombe, le vent souffle toujours.

La mère va sans cesse de la fenêtre à la porte, de la porte à la fenêtre ; les heures passent, Zloboga ne revient pas.

— Il faut que je retrouve ma fille, dit-elle. L'enfant se sera oubliée après ces maudites pommes.

La mère prend sa pelisse et son capuchon : elle court à la montagne ; tout est couvert de neige, il n'y a pas même un sentier. Elle s'enfonce dans le bois, elle appelle sa fille. La neige tombe, le vent souffle. Elle marche avec l'inquiétude de la

fièvre, elle crie au loin. La neige tombe, le vent souffle toujours.

Dobrunka attendit le soir et toute la nuit ; personne ne revint. Au matin elle prend son rouet, elle file toute une quenouille, point de nouvelles.

— Bon Dieu, qu'est-il arrivé ? dit en pleurant la bonne fille. Le soleil brillait au travers d'un brouillard glacé, la neige couvrait la terre. Dobrunka fit le signe de la croix et dit un *Pater* pour sa mère et sa sœur. On ne les revit pas au logis, et ce fut au printemps qu'un pâtre retrouva les deux cadavres dans les bois.

Dobrunka resta seule maîtresse de la maison, de la vache et du jardin, sans parler d'une pièce de pré au-devant du logis. Mais quand une bonne et jolie fille a un champ sous sa fenêtre, la première chose qui vient dans le champ c'est un jeune fermier qui offre honnêtement son avoir, son cœur et sa main. Dobrunka fut bientôt mariée ; les douze mois n'abandonnèrent pas leur enfant. Plus d'une fois, quand la bise soufflait trop fort et que les vitraux tremblaient dans leur cadre de plomb, le bonhomme Janvier vint boucher avec de la neige toutes les fentes de la mai-

son afin que le froid n'entrât point dans ce paisible réduit.

Ainsi vécut Dobrunka, toujours bonne, toujours heureuse, ayant, comme dit le proverbe, l'hiver à la porte, l'été au grenier, l'automne à la cave et le printemps dans le cœur.

VII

L'HISTOIRE DU ROI DE SAMARIE.

— A vous, monsieur, me dit Cathinka, quand elle eut fini son aimable récit.

Il n'y avait pas à s'en dédire ; je commençai.

HISTOIRE DU ROI DE SAMARIE

Il y avait une fois en Samarie un vieux roi qui chaque année réduisait les impôts.

— C'est un vrai conte de fées ? dit Stéphane. Bravo !

Ce roi avait trois fils, et comme il ne songeait qu'au bonheur de son peuple...

A ce moment Nanynka, me touchant l'épaule et me faisant suivre son doigt, me montra la pendule qui marquait dix heures, et l'aïeule doucement endormie dans son grand fauteuil. Sans savoir le bohême, je compris ce langage. Wentzel et moi nous nous levâmes sans bruit en disant : A demain ! Cathinka nous adressa son plus gracieux sourire, Stéphane nous serra la main, et Nanynka, en fermant la porte, accompagna son bonsoir d'un *Miegte se dobre*, *pane*[1]*!* qui enrichit mon glossaire tchèque d'une nouvelle locution.

Wentzel m'accompagna jusqu'à l'hôtel. Nous n'avions pas fait dix pas qu'il commença à son tour l'éloge de la Bohême.

— Bon, pensai-je; encore un joueur d'orgue ; Népomucène va revenir sur l'eau.

Je ne me trompais que de moitié. Wentzel laissa en repos les héros slaves du temps passé ; mais avec une extrême vivacité il me déclara que les plus charmantes femmes du monde étaient en Bohême, les plus charmantes femmes de Bohême à Prague, et la plus charmante femme

[1] Portez-vous bien, monsieur.

de Prague au numéro 719 de la rue Kolowrat. Il alla même jusqu'à me confier qu'il était le fiancé de Cathinka et le plus heureux des hommes. A vrai dire, je m'en doutais.

Si je l'avais laissé faire, il m'eût tenu jusqu'à minuit dans les rues de Prague pour me conter, à la clarté des étoiles, cette éternelle histoire qui n'a jamais fatigué que ceux qui l'écoutent ; mais je tombais de lassitude et de sommeil, je demandai grâce à mon nouvel ami.

A la porte de l'Étoile-Bleue, je retrouvai mon aimable *kellner* avec son immuable sourire. Il me conduisit jusqu'à ma chambre et me souhaita le bonsoir, en clignant de l'œil d'une façon formidable, comme si ce mot cachait un mystère. Grâce au ciel, j'étais si fatigué et si heureux que je m'endormis à l'instant. Dieu sait quels beaux rêves je fis cette nuit-là !

VIII

— Et le roi de Samarie? me dit ma petite nièce, à laquelle, en oncle bien élevé, je viens de lire mon conte de jour de l'an.

— Mon enfant, le commencement du conte était si beau que j'en ai oublié la fin. Si je la retrouve, je te la dirai une autre fois.

— Ce sera l'histoire de l'année prochaine?

— Ma fille, pour faire de ce conte une histoire, un an, c'est bien peu.

— Il faut donc dix ans, mon oncle? Tu ne réponds pas ; vous verrez qu'il faudra attendre cent ans !

— Mon enfant, c'est la vérité en personne qui parle par ta bouche. Tu es plus sage que le roi Salomon.

LES TROIS CITRONS

CONTE NAPOLITAIN[1]

Il y avait une fois un roi qu'on appelait le roi des Tours-Vermeilles. Ce prince n'avait qu'un fils qu'il aimait comme la prunelle de ses yeux. C'était l'unique espoir d'une dynastie près de finir. Marier cet illustre rejeton, lui trouver une princesse noble, riche, belle, et surtout douce et bonne (notez ces deux points-ci), c'était toute l'ambition du vieux roi. Chaque soir il s'endormait en pensant à cette union désirée ; chaque nuit il rêvait qu'il était grand-père, et il embras-

[1] Traduit librement du *Pentamerone*.

sait en songe toute une armée de petits garçons qui défilaient devant lui la couronne au front et le sceptre au poing.

Par malheur, au milieu de toutes les vertus qui ne manquent jamais à un héritier de la couronne, Carlino (c'était le nom du jeune prince) avait ce léger défaut, qu'il était plus farouche qu'un poulain sauvage. Au seul nom de femme il secouait la tête et fuyait dans les bois. Quel était le chagrin du roi, il n'est guère besoin de le dire. A voir son trône sans successeurs, sa race à la veille de s'éteindre, il était plus triste et plus désolé qu'un passager qui fait naufrage au port. Mais il avait beau se désespérer, rien ne touchait Carlino. Les larmes d'un père, les prières d'un peuple entier, l'intérêt de l'État, rien ne pouvait attendrir ce cœur de roche. A le raisonner, vingt prédicateurs avaient perdu leur éloquence, et trente sénateurs leur latin. Être entêté fut toujours un privilége royal, Carlino savait cela de naissance ; il se serait cru déshonoré s'il n'eût rendu des points à un mulet.

Mais souvent il arrive plus de choses en une heure qu'en cent ans ; personne ne peut dire : « Voilà un chemin où je ne passerai jamais. » Un

matin qu'on était à table, et que le prince, toujours sermonné par son père, s'occupait pour toute réponse à regarder les mouches qui tournaient en l'air, il oublia qu'il tenait à la main un couteau; dans un geste d'impatience il se piqua le doigt. Le sang jaillit, tomba dans une assiette de crème qu'on venait de servir à Carlino, et y fit un bizarre mélange de rose et de blanc. Hasard ou punition du ciel, le caprice le plus fou saisit le prince à cette vue.

— Sire, dit-il à son père, si je ne trouve pas bientôt une femme aussi blanche et aussi rose que cette crème colorée de mon sang, je suis un homme perdu. Cette nymphe, cette merveille, elle doit exister quelque part; je l'aime, j'en perds la tête, il me la faut, je la veux. A cœur résolu rien d'impossible. Si vous voulez que je vive, laissez-moi courir le monde pour trouver mon rêve; autrement dès demain je serai mort de désir et d'ennui.

Qui resta ébahi en entendant ces belles folies? Ce fut le pauvre roi des Tours-Vermeilles. Il lui sembla que son palais lui croulait sur la tête; il pâlit, il rougit, il balbutia, il pleura; puis enfin retrouvant la parole :

— O mon fils, s'écria-t-il, bâton de ma vieillesse, sang de mon cœur, vie de mon âme, quelle idée t'es-tu mise dans la tête? As-tu perdu la cervelle? Hier tu me faisais mourir de chagrin en refusant de te marier et de me donner des héritiers; aujourd'hui, pour me chasser de ce bas monde, voilà que tu te coiffes d'une autre chimère. Où veux-tu aller, malheureux? Pourquoi laisser ta maison, ton foyer, ton berceau? Sais-tu à quels périls, à quelles misères le voyageur s'expose? Chasse loin de toi ces dangereuses fantaisies; reste avec moi, mon enfant, si tu ne veux pas m'ôter la vie et ruiner du même coup ton royaume et ta maison.

Toutes ces paroles, et d'autres non moins sages, n'eurent pas plus d'effet qu'une harangue officielle. Carlino, l'œil fixe, le sourcil froncé, n'entendait plus que sa passion. Tout ce qu'on lui disait lui entrait par une oreille et lui sortait par l'autre; c'était de l'éloquence jetée au vent.

Quand le vieux roi, fatigué de prières et de larmes, s'aperçut eufin qu'on attendrirait plus aisément un coq de plomb sur son clocher, qu'un enfant gâté qui suit son caprice, il poussa un long soupir, et se décida à laisser partir Carlino.

Après lui avoir donné des avis qu'il n'écouta guère, de bons sacs d'écus qu'il reçut un peu mieux que les avis, et deux valets dévoués, le roi dit adieu à ce fils rebelle; il le serra contre son sein, et le cœur bien gros, il monta au haut de la grande tour pour suivre longtemps des yeux l'ingrat qui le quittait. Lorsque Carlino disparut à l'horizon, le pauvre roi crut qu'on lui arrachait l'âme; il cacha sa tête dans ses mains et se mit à pleurer, non pas comme un enfant, mais comme un père. Larmes d'enfant, c'est la pluie d'été : de grosses gouttes qui ne mouillent guère; larmes d'un père, c'est la pluie d'automne, elle tombe lentement et ne sèche pas.

Tandis que le roi se désolait, notre aventurier, monté sur un beau cheval, trottait la plume au vent et le cœur léger; on eût dit d'un Alexandre à qui la fortune livrait le monde. Trouver ce qu'il cherchait n'était point facile, aussi son voyage dura-t-il plus d'un jour. Il courut par monts et par vaux, traversa royaumes, duchés, comtés et baronnies, visita villes, villages, châteaux et chaumières, regardant toutes les femmes et regardé de toutes, mêmes de celles qui baissaient les yeux; mais il eut beau faire, la vieille

Europe ne lui donna point le trésor qu'il avait rêvé.

Au bout de quatre mois, il arriva à Marseille, résolu de s'embarquer pour les grandes Indes. Mais, à la vue de la mer en furie, ses braves et fidèles serviteurs furent pris d'une épidémie que les médecins nomment en hébreu *retet*, et en grec la migraine aux pieds. Au grand regret de ces bonnes gens, il leur fallut quitter leur jeune maître et rester tranquillement à terre, chaudement couchés entre deux draps, tandis que Carlino, monté sur un frêle navire, défiait les orages et les flots.

Rien n'arrête un cœur que le désir emporte. Le prince courut l'Égypte, les Indes et la Chine, allant de province en province, de cité en cité, de maison en maison, de cabane en cabane, cherchant partout l'original de cette belle image qu'il avait gravée dans la tête : ce fut peine perdue. Il vit des femmes de toutes les couleurs et de toutes les nuances : brunes, blondes, châtaines, rousses, blanches, jaunes, rouges, noires, mais celle qu'il aimait, il ne la trouva point.

Toujours courant, toujours cherchant, Carlino finit par arriver au bout du monde, n'ayant plus

devant lui que la mer et le ciel. C'en était fait de ses espérances, son rêve lui échappait. Désolé, il se promenait à grands pas sur la grève, lorsqu'il aperçut un vieillard qui se chauffait au soleil. Le prince lui demanda s'il n'y avait rien au delà de ces flots qui se perdaient dans le lointain.

— Non, répondit le vieillard, personne n'a jamais rien trouvé dans cette mer sans îles et sans rivages, ou du moins ceux qui s'y sont aventurés n'en sont jamais revenus. Je me souviens qu'autrefois, quand j'étais enfant, nos anciens disaient tenir de leurs pères, que là-bas, bien loin, bien loin par delà l'horizon, se trouvait l'île des Parques. Mais malheur à l'imprudent qui approche ces fées inexorables ! leur vue donne la mort.

— Qu'importe? s'écria Carlino ; pour conquérir mon rêve, j'affronterais les enfers.

Une barque était là, le prince y sauta et déplia la voile. Le vent, qui soufflait au large, poussa au loin l'esquif, la terre disparut, le téméraire se trouva seul au milieu de l'Océan. En vain il regardait à l'horizon : rien que la mer, partout la mer ; en vain la barque, lancée au travers des

vagues écumantes, dévorait l'espace comme un cheval qui jette au vent sa crinière : rien que la mer, toujours la mer. Les flots chassaient les flots, les heures poussaient les heures, le soleil déclinait, la solitude et le silence semblaient s'agrandir autour de Carlino, quand tout à coup il poussa un cri ; dans le lointain il apercevait un point noir. Au même instant la barque, entraînée par le courant vola comme une flèche et vint s'échouer sur le sable, au pied d'immenses rochers, qui élevaient jusqu'au ciel leurs sombres aiguilles déchirées par le temps. Le sort avait jeté Carlino sur cette plage, d'où nul n'est revenu.

Monter au travers de cette muraille n'était pas chose aisée ; il n'y avait ni route ni sentier ; et lorsqu'après de longues fatigues, Carlino, les mains en sang et le corps brisé, arriva enfin sur un plateau, ce qu'il y trouva n'était pas fait pour le payer de sa peine. Des glaces amoncelées, des roches noires et humides sortant du milieu des neiges, pas un arbre, pas une herbe, pas un brin de mousse : c'était l'image de l'hiver et de la mort. Dans ce désert il n'y avait de vivant qu'une misérable masure, dont le toit en planches était chargé de grosses pierres, afin de résister à la

rage des vents. En approchant de ce réduit, le prince y vit un spectacle si étrange, qu'il resta muet de surprise et d'effroi.

Au fond de la pièce était une grande tapisserie où l'on avait représenté toutes les conditions de la vie. On y voyait des rois, des soldats, des laboureurs, des bergers, et à côté d'eux des dames richement parées, des paysannes filant leur quenouille. Sur le premier plan, garçons et fillettes dansaient gaiement en se tenant par la main. Devant cette tapisserie se promenait la maîtresse du logis ; c'était une vieillle femme, si l'on peut donner ce nom de femme à la mort en personne, à un squelette dont les os étaient à peine cachés par une peau plus transparente et plus jaune que la cire. Semblable à une araignée qui va fondre sur sa proie, la vieille, armée de longs ciseaux, épiait d'un œil jaloux toutes ces figures; puis, tout à coup elle se jetait sur elles et coupait au hasard. Et alors de cette tapisserie sortait une clameur lugubre qui eût glacé le cœur le plus hardi. Larmes des enfants, sanglots des mères, désespoir de ceux qui aiment, dernier murmure de la vieillesse, on eût dit que toutes les douleurs humaines se confondaient dans ce suprême

gémissement. A ce cri la vieille éclatait de rire ; son hideux visage s'éclairait d'une joie féroce, tandis qu'une main invisible rajustait les fils de cette toile éternellement détruite, éternellement réparée.

Déjà la mégère, rouvrant ses ciseaux, se rapprochait de la tapisserie, quand elle aperçut l'ombre de Carlino.

— Sauve-toi, malheureux, lui cria-t-elle sans se retourner ; je sais ce qui t'amène, je ne peux rien pour toi. Adresse-toi à ma sœur, peut-être fera-t-elle ce que tu désires. Elle est la vie, je suis la mort.

Notre aventurier ne se le fit pas dire deux fois ; il courut droit devant lui, trop heureux de fuir cette scène d'horreurs.

Bientôt le pays changea d'aspect ; Carlino se trouva dans une fertile vallée. Partout des moissons, des prés en fleurs, des vignes suspendues en guirlandes, des oliviers couverts de fruits. A l'ombre d'un figuier, au bord d'une eau vive, était assise une femme aveugle qui achevait d'enrouler autour de son fuseau des fils d'or et de soie. Auprès d'elle étaient rangées des quenouil-

les chargées d'étoupes de toutes sortes : lin, chanvre, laine, soie et le reste.

Quand elle eut fini sa besogne, la fée allongea sa main tremblante, prit une quenouille au hasard, et se mit à filer.

Carlino fit un profond salut à la dame, et, d'une voix émue, essaya de lui conter l'histoire de son pèlerinage ; mais, aux premiers mots, la fée l'arrêta.

— Mon enfant, lui dit-elle, je ne puis rien pour toi. Je ne suis qu'une pauvre aveugle, et ne sais pas moi-même ce que je fais. Cette quenouille, que je n'ai pas choisie, va décider du sort de tous ceux qui naissent à cette heure. Richesse ou pauvreté, bonheur ou malheur, sont attachés à ce fil que je ne vois point. Esclave du destin, je ne puis rien créer. Adresse-toi à mon autre sœur, peut-être fera-t-elle ce que tu désires. Elle est la naissance, je suis la vie.

— Merci, madame, dit Carlino.

Et, le cœur léger, il courut au-devant de la plus jeune des Parques.

Il la trouva bientôt, belle et fraîche comme le printemps. Autour d'elle tout germait, tout naissait : le blé fendait la terre et allongeait ses poin-

tes vertes au milieu des noirs sillons, les orangers ouvraient leur fleur, les bourgeons des grands arbres faisaient éclater leurs écailles rougissantes, les poussins, à peine emplumés, couraient autour de la poule inquiète, les agneaux pendaient aux mamelles de leur mère. C'était le premier sourire de la vie.

La fée accueillit le prince avec une grâce parfaite. Après l'avoir écouté sans rire de sa folie, elle le fit souper avec elle, et au dessert lui donna trois citrons, ainsi qu'un joli couteau à manche de nacre et d'argent.

— Carlino, lui dit-elle, tu peux maintenant retourner chez ton père ; le prix est gagné ; tu as trouvé ce que tu cherchais. Pars donc, et quand tu seras rentré dans ton royaume, à la première fontaine que tu verras, coupe un de ces citrons ; il en sortira une fée qui te dira : « Donne-moi à boire. » Sers-lui vite de l'eau, sinon elle te glissera entre les doigts comme du vif-argent. Si la seconde t'échappe de même, aie l'œil à la dernière : donne-lui vite à boire, et tu auras une femme selon ton cœur.

Ivre de joie, le prince baisa dix fois l'aimable main qui comblait tous ses vœux. Il était plus

heureux que sage, et ne méritait guère de réussir. Mais quoi ! les fées ont des caprices, et la fortune est toujours fée.

Du bout du monde au royaume des Tours-Vermeilles, il y a loin. En traversant les terres et les mers, Carlino essuya plus d'un orage et brava plus d'un danger ; mais enfin, après une longue route et mille épreuves, il arriva au pays de ses pères, toujours porteur des trois citrons qu'il avait gardés comme la prunelle de ses yeux.

Il n'était plus qu'à deux heures du château royal, lorsqu'il entra dans un bois épais où il avait chassé plus d'une fois. Une fontaine transparente, bordée de folles herbes, ombragée de bouleaux aux feuilles tremblantes, invitait le voyageur à se reposer. Carlino s'assit sur un tapis de verdure émaillé de pâquerettes, et, prenant son couteau, il coupa un des citrons.

Tout à coup part devant lui, comme un éclair, une jeune fille blanche comme le lait, rouge comme la fraise.

— Donne-moi à boire, dit-elle.

— Qu'elle est belle ! s'écria le prince, si ravi de tant de charmes, qu'il en oublia les conseils de la Parque.

Mal lui en prit : en une seconde, la fée avait paru et disparu. Carlino se frappa la tête, et resta plus étonné qu'un enfant qui veut prendre de l'eau entre ses doigts ouverts.

Il essaya de se calmer et, d'une main mal assurée, ouvrit le deuxième citron ; mais la seconde fée était encore plus belle et plus fugitive que sa sœur. Tandis que Carlino l'admirait tout ébahi, en un clin d'œil elle s'envola.

Cette fois le prince se mit à fondre en larmes; on eût dit que la fontaine et lui ne faisaient qu'un. Il sanglotait, il s'arrachait les cheveux, il appelait sur sa tête toutes les malédictions du ciel.

— Suis-je assez malheureux ! criait-il ; deux fois je les laisse échapper comme si j'avais les mains nouées. Sot que je suis ! je mérite mon sort. Je devrais courir comme un lévrier, je reste là comme une souche. Voilà de belle besogne! Enfin, tout n'est pas perdu : le troisième coup fait feu. Si ce couteau que m'a remis la Parque me trompe encore une fois, je sais bien ce que j'en ferai !

Parlant ainsi, il coupe le dernier citron. La troisième fée sort, et dit comme ses compagnes :

— Donne-moi à boire.

Mais aussitôt le prince lui offre de l'eau, et voilà qu'il lui reste dans les mains une belle et mince jeune fille, blanche comme la crème, avec des filets roses sur les joues ; on eût dit d'un œillet qui s'épanouit au matin. C'était une merveille telle que le monde n'en a jamais vu, une beauté sans pareille, une fraîcheur sans égale, une grâce qu'on n'a pas même rêvée. Ses cheveux étaient plus blonds que l'or, ses yeux bleus, d'une douceur limpide, laissaient lire au fond de son cœur, ses lèvres roses semblaient ne s'ouvrir que pour consoler et pour charmer ; en deux mots, de la tête aux pieds, c'était la créature la plus enchanteresse qui soit jamais tombée du ciel sur la terre ; il est fâcheux qu'on ne nous ait pas gardé son portrait.

A contempler sa fiancée, le prince perdait la tête de surprise et de joie ; il avait peine à comprendre comment de l'écorce amère d'un citron était sorti ce miracle de blancheur et de bonté !

— Est-ce que je dors, disait-il, est-ce que je rêve? Si je suis le jouet d'une illusion, par pitié, ne m'éveillez pas.

Le sourire de la fée l'eut bientôt rassuré ; elle accepta la main que lui offrait le prince, et ce

fut elle qui demanda la première à se rendre auprès de ce bon roi des Tours-Vermeilles, qui serait si heureux de bénir ses deux enfants.

— Ma chère âme, dit Carlino, je suis aussi pressé que vous de voir mon père et de lui prouver que j'avais raison ; mais nous ne pouvons pas entrer au château, bras dessus bras dessous, comme deux bourgeois qui reviennent des champs. C'est en princesse qu'il vous faut arriver; c'est en reine qu'on doit vous recevoir. Attendez-moi dans cette retraite ; je cours au palais, et avant deux heures, j'en reviens avec des parures dignes de vous, avec les équipages et la suite qui désormais ne vous quitteront plus.

Sur quoi il lui baisa tendrement la main et partit.

Quand la jeune fille se trouva seule, elle eut peur ; le cri d'un corbeau, le bruissement de la forêt, une branche morte que cassait le vent, tout l'effrayait. Tremblante, elle regarda autour d'elle, et vit, tout auprès de la fontaine, un vieux chêne, dont le tronc, creusé par les ans, lui offrait un abri. Elle monta dans l'arbre, et s'y cacha toute entière, hormis sa tête charmante que le feuillage encadrait, et qui se réfléchissait dans

l'onde transparente comme dans le miroir le plus pur.

Or, il y avait dans les environs une esclave, une négresse que sa maîtresse envoyait tous les matins chercher de l'eau à la fontaine. Lucie, c'était le nom de l'Africaine, arriva comme de coutume, portant sa cruche sur l'épaule, mais au moment de la remplir, elle vit dans l'eau l'image de la fée. La sotte, qui ne s'était jamais regardée, s'imagina que cette figure était la sienne, et s'écria :

— Pauvre Lucie ! toi si belle, si fraîche ! et la patronne t'envoie comme une bête de somme chercher de l'eau. Non, jamais !

Et dans sa vanité, elle cassa la cruche et revint à la maison.

Quand sa maîtresse lui demanda pourquoi la cruche était brisée, l'esclave répondit en haussant les épaules :

— Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse.

Sur quoi sa patronne lui donna un petit baril de bois, et lui enjoignit d'aller aussitôt le remplir à la fontaine.

La négresse courut à la source, et regardant

avec amour l'image qui tremblait dans l'eau, elle soupira et dit :

— Non, je ne suis pas un singe, comme on le répète; je suis plus belle que ma maîtresse. C'est aux ânes à porter un tonneau !

Elle prit le baril, le jeta à terre, le brisa en mille pièces et s'en retourna en grondant.

Quand la patronne, qui l'attendait, lui demanda où était le baril, l'esclave, en colère, répondit :

— Un âne m'a heurtée, le baril est tombé, tout est cassé.

A ces mots, la maîtresse perdit patience, et, prenant un balai, elle donna à l'Africaine une de ces leçons qu'on n'oublie pas de plusieurs jours ; puis, décrochant une outre de cuir qui était pendue au mur :

— Cours, misérable taupe, lui dit-elle; si, dans un instant, tu ne m'apportes pas cette outre pleine d'eau, je te blanchirai la peau de la bonne façon.

La négresse prit ses jambes à son cou. Elle avait vu l'éclair, le tonnerre lui faisait peur. Mais, quand l'outre fut emplie, Lucie regarda dans la fontaine, et retrouvant l'image souriante :

— Non, cria-t-elle en furie, je ne serai point une porteuse d'eau ; je ne suis point faite pour crever comme un chien au service d'une maîtresse enragée !

Disant ainsi, elle retira de sa tête la grande épingle qui retenait son chignon, perça l'outre de part en part, et en fit un arrosoir d'où sortaient mille jets d'eau. A cette vue, la fée cachée dans l'arbre se prit à rire ; la négresse leva les yeux, aperçut la belle, et comprit tout.

— Bon ! dit-elle, c'est toi qui m'as fait battre ; tu me le payeras !

Puis, prenant sa voix la plus douce :

— Que faites-vous là-haut, ma jolie fille ? demanda-t-elle.

Et la fée, qui était aussi bonne que belle, se mit à consoler l'esclave en causant avec elle. La connaissance fut bientôt faite : une âme innocente va au-devant de l'amitié. La fée, sans défiance, conta de point en point à la négresse tout ce qui lui était arrivé avec le prince, comment elle se trouvait seule dans le bois, et comment, d'une minute à l'autre, Carlino arriverait en grand équipage pour conduire sa fiancée au roi

des Tours-Vermeilles, et l'épouser devant toute la cour.

En écoutant ce récit, l'Africaine, qui était pleine de malice et d'envie, conçut une idée abominable :

— Madame, dit-elle, votre époux approche avec toute sa suite, il faut être sous les armes, vos cheveux sont en désordre ; laissez-moi monter près de vous, je vous recoifferai.

— Soyez bienvenue comme le premier jour de mai, répondit la fée avec un gracieux sourire ; et elle tendit à la négresse une petite main blanche qui, prise entre deux pattes noirâtres, avait l'air d'un miroir de cristal dans un cadre d'ébène.

A peine grimpée, la méchante esclave dénoua les cheveux de la fée, et commença à la peigner ; puis tout à coup, prenant sa grande épingle, elle la lui enfonça dans le cerveau. En se sentant blessée, la fée cria :

— Palombe ! palombe !

Aussitôt elle devint un pigeon ramier, et s'enfuit dans les airs. Sur quoi l'horrible négresse prit froidement la place de sa victime, et allongea sa tête noire au milieu du feuillage. On eût dit

d'une statue de jayet dans une niche d'émeraude.

Cependant le prince, monté sur un magnifique palefroi, accourait à toute bride, laissant derrière lui une longue cavalcade qui soulevait au loin la poussière. Qui fut étonné de trouver un corbeau où il avait laissé un cygne, ce fut le pauvre Carlino ; peu s'en fallut qu'il n'en perdît le sentiment. Il voulut parler; les larmes lui étouffaient la voix. Il regardait de tous côtés, cherchant sa bien-aimée sous chaque feuille. Mais la négresse, prenant un air de souffrance, lui dit en baissant les yeux :

— Ne cherchez pas, mon prince; une méchante fée a fait de moi sa victime; un sort fatal a changé votre lis en charbon.

Tout en maudissant les fées, qui s'étaient jouées de sa crédulité, Carlino, en véritable prince, ne voulut pas manquer à sa parole. Il tendit galamment la main à Lucie et l'aida à descendre de l'arbre, tout en poussant des soupirs à déraciner les chênes de la forêt. Quand on eut habillé l'Africaine en princesse, qu'on l'eut couverte de diamants et de dentelles, ce qui la parait comme les étoiles parent la nuit, en la rendant plus noire, Carlino la fit asseoir à sa droite, dans

un magnifique carrosse tout en glaces, et attelé de six chevaux blancs. Ce fut dans cet équipage qu'il reprit le chemin du palais, avec la joie d'un condamné qui a déjà la corde au cou.

A une lieue du château, on trouva le vieux roi. Les récits merveilleux de son fils lui avaient tourné la tête. Malgré l'étiquette et les chambellans, il accourait pour admirer l'incomparable beauté de sa bru. Quand au lieu de la colombe qu'on lui avait promise il aperçut une corneille :

— *Per Baccho!* s'écria-t-il, ceci est trop fort. Je savais bien que mon fils était fou, on ne m'avait pas dit qu'il fût aveugle. Est-ce là ce lis incomparable qu'on est allé chercher au bout du monde? Est-ce cette rose plus fraîche que l'aurore, ce miracle de beauté qui est sorti d'un citron? S'imagine-t-on que je souffrirai cette nouvelle insulte à mes cheveux blancs? Croit-on que je laisserai l'empire des Tours-Vermeilles, ce glorieux héritage de mes ancêtres, à des enfants moricauds? Je ne veux pas que cette guenon entre dans mon palais!

Le prince se jeta aux pieds de son père et essaya de le fléchir. Le premier ministre, homme de grande expérience, remontra à son maître

qu'à la cour, du soir au matin, le blanc devenait noir, le noir devenait blanc ; on ne devait pas s'étonner d'une métamorphose toute naturelle et qui cesserait au premier jour. Que pouvait faire le seigneur des Tours-Vermeilles? Il était roi, il était père, à ce double titre toujours habitué à faire la volonté des autres ; il céda et consentit d'assez mauvaise grâce à cette singulière union. La gazette de la cour annonça à tout le royaume l'heureux choix qu'avait fait le prince, et ordonna au bon peuple de se réjouir. La noce fut seulement retardée de huit jours : il ne fallait pas moins pour faire tous les préparatifs de cette grande cérémonie.

On mena la négresse dans de magnifiques appartements ; des comtesses se disputèrent l'honneur de lui chausser sa pantoufle, des duchesses obtinrent, non sans peine, le glorieux privilége de lui passer sa chemise ; puis on pavoisa la ville et le château de drapeaux de toutes les couleurs ; on abattit des murs, on planta des ifs, on sabla des allées ; on rhabilla d'anciens discours, on remit à neuf de vieux compliments, on recousut des poëmes et des madrigaux qui avaient déjà traîné partout. Il n'y eut plus dans le royaume

qu'un mot d'ordre : remercier le prince d'avoir choisi une femme si digne de lui.

La cuisine ne fut pas oubliée : trois cents marmitons, cent cuisiniers, cinquante maîtres d'hôtel se mirent à l'œuvre, sous la direction du fameux Bouchibus, chef des fourneaux du roi. On tuait des petits cochons, on dépeçait des moutons, on lardait des chapons, on plumait des pigeons, on embrochait des dindons ; c'était un massacre universel. Il n'y a pas de bonnes fêtes si la basse-cour n'y a sa part.

Au milieu de toute cette agitation, un beau ramier, aux ailes bleuâtres, vint se poser sur une fenêtre de la cuisine. D'une voix douce et plaintive, il chantait en soupirant :

Rou-cou, rou-cou, rou-cou ; chef de cuisine,
Dis-moi, que fait le prince avec la Sarrazine?

Le grand Bouchibus était trop occupé des affaires publiques pour faire attention au ramage d'un pigeon ; mais à la longue il fut étonné d'entendre le langage des oiseaux, et crut bien faire d'annoncer cette merveille à sa nouvelle maîtresse. L'Africaine ne dédaigna pas de descendre à la cuisine, et aussitôt qu'elle eut entendu cette

musique, elle ordonna au maître d'hôtel d'attraper le ramier et d'en faire un hachis.

Sitôt dit, sitôt fait; le pauvre ramier se laissa prendre sans résistance. En un instant, Bouchibus, armé de son grand couteau, lui coupa la tête et la jeta dans le jardin. Trois gouttes de sang en tombèrent, et trois jours plus tard il sortit de terre un beau pied de citron, qui grandit si vite qu'avant le soir il était en fleurs.

Or, il arriva que le prince, prenant le frais sur son balcon, aperçut ce citronnier qu'il n'avait jamais vu. Il appela le cuisinier et lui demanda qui avait planté ce bel arbre. Le récit de Bouchibus intrigua vivement Carlino ; aussi ordonna-t-il que, sous peine de mort, personne ne touchât au citronnier, et qu'on en eût le plus grand soin.

Le lendemain à son réveil, le prince courut au jardin. Il y avait déjà trois citrons sur l'arbre, trois citrons tout pareils à ceux que la Parque avait donnés à notre aventurier. Carlino cueillit ces beaux fruits et s'enferma à double tour dans ses appartements.

D'une main tout émue il emplit d'eau une coupe d'or, garnie de rubis, qui avait appartenu

à sa mère et il ouvrit le couteau qui ne l'avait jamais quitté.

Il fendit un citron, la première fée sortit ; Carlino la regarda à peine et la laissa s'envoler ; il en fut de même de la seconde ; mais dès que parut la troisième, le prince lui tendit la coupe où elle but en souriant, plus belle et plus gracieuse que jamais.

Alors la fée conta au jeune prince tout ce qu'elle avait souffert de la méchante négresse, et Carlino hors de lui, plein de fureur et plein de joie, se mit à crier, à maudire, à chanter, à pleurer. On eût dit qu'en un clin d'œil il passait du ciel à l'enfer et de l'enfer au ciel. Il en fit tant et tant que le roi accourut. Ce fut son tour d'être fou ; il se mit à danser la couronne en tête et le sceptre à la main. Puis tout à coup il s'arrêta, fronça le sourcil, ce qui était signe qu'il pensait à quelque chose, jeta sur sa bru un grand voile qui la couvrait de la tête aux pieds, et la prenant par la main, il l'entraîna dans la salle à manger.

C'était l'heure de déjeuner ; ministres et courtisans étaient rangés autour d'une longue table magnifiquement servie ; on attendait l'entrée des

princes pour s'asseoir. Le roi appela les convives l'un après l'autre; à mesure que chacun approchait de la fée, le monarque écartait le voile qui cachait ce soleil naissant, et demandait au nouveau venu :

— Que doit-on faire à qui a voulu étouffer cette merveille?

Et chacun, ébahi, répondait à sa façon. Quelques-uns disaient que l'auteur d'un pareil crime méritait une cravate de chanvre; d'autres voulaient qu'on lui mît une pierre au cou en le jetant à l'eau. Lui couper la tête parut au vieux ministre une peine trop douce pour un pareil scélérat : il vota pour qu'on l'écorchât vif, et l'assistance applaudit à tant d'humanité.

Quand vint le tour de la négresse, elle approcha sans défiance et ne reconnut pas la fée.

— Sire, dit-elle au roi, le monstre qui a pu affliger cette charmante personne mérite assurément d'être brûlé vif dans un four et d'avoir ses cendres jetées aux vents.

— Tu t'es jugée toi-même, s'écria le roi des Tours-Vermeilles. Maudite, reconnais ta victime, et prépare-toi à mourir. Qu'on dresse un bûcher sur la grande place du château, je veux que mon

bon peuple ait le plaisir de voir griller cette sorcière. Cela l'occupera une heure ou deux

— Sire, dit la jeune fée en prenant la main du roi, Votre Majesté ne me refusera pas un cadeau de noces.

— Non certes, mon enfant, dit le vieux roi, demande-moi ce que tu voudras. Te fallût-il ma couronne, je serais trop heureux de te l'offrir.

— Sire, reprit la fée, accordez-moi la grâce de cette malheureuse. Esclave, ignorante, misérable, la vie ne lui a enseigné que la haine et l'envie; laissez-moi la rendre heureuse, et lui apprendre que le bonheur ici-bas, c'est d'aimer.

— Ma fille, dit le roi, on voit que vous êtes fée; vous n'entendez rien à la justice humaine. Chez nous on ne corrige pas les méchants, on les tue; c'est plus tôt fait. Mais enfin, j'ai donné ma parole; apprivoisez ce serpent à vos risques et périls, je ne m'y oppose pas.

La fée releva la négresse qui lui baisait les mains en pleurant; on se mit à table; le roi était si content, qu'il mangea comme quatre. Quant à Carlino, qui avait toujours les yeux sur sa fiancée, il se coupa cinq ou six fois le pouce par distraction, ce qui chaque fois le mit de la plus

belle humeur. Tout est plaisir quand le cœur est charmé.

Lorsque le vieux roi mourut, comblé d'années et de gloire, Carlino et son aimable femme montèrent à leur tour sur le trône. Pendant un demi-siècle, si l'on en croit l'histoire, ils n'augmentèrent pas les impôts, et ne firent verser ni une goutte de sang ni une larme ; aussi après plus de mille ans le bon peuple des Tours-Vermeilles soupire-t-il encore quand on lui parle de cet âge lointain, et ce ne sont pas seulement les petits enfants qui demandent quand reviendra le bon temps où régnaient les fées.

PIF PAF

OU L'ART DE GOUVERNER LES HOMMES

CONTE DE TOUS LES PAYS

LE ROI BIZARRE ET LE PRINCE CHARMANT.

Dans le royaume des Herbes-Folles, heureux pays, terre bénie du ciel, où les hommes ont toujours raison, où les femmes n'ont jamais tort, vivait, il y a longtemps, un roi qui ne songeait qu'au bonheur de son peuple, et qui, dit-on, ne s'ennuyait jamais. Son peuple l'aimait-il ? On en doute. Ce qui est sûr, c'est que les courtisans

avaient pour leur prince peu d'estime et moins d'amour. Aussi l'avaient-ils surnommé le roi Bizarre, seul titre sous lequel il soit connu dans l'histoire, comme on le voit dans *les grandes Chronicques des Royaulmes et Principautez du monde qui n'ont jamais existé*, docte chef-d'œuvre qui a immortalisé l'érudition et la critique du révérend Père en Dieu, dom Melchisedech de Mentiras y Necedad.

Resté veuf après un an de mariage, Bizarre avait reporté toute son affection sur son fils et son héritier. C'était le plus joli des enfants. Sa figure était fraîche comme une rose du Bengale ; de beaux cheveux blonds lui tombaient sur les épaules en boucles dorées ; joignez à cela des yeux bleus et limpides, un nez droit, une petite bouche, et un menton pointu, vous aurez un portrait de chérubin. A huit ans, cette jeune merveille dansait à ravir, montait à cheval comme Franconi, et faisait des armes comme Gâtechair. Qui n'eût été séduit par son sourire et la façon toute royale dont il saluait la foule en passant, quand il était de bonne humeur ? Aussi la voix du peuple, qui ne se trompe jamais, l'avait-elle baptisé le prince Charmant, et le nom lui en est resté.

Charmant était beau comme le jour; mais le soleil lui-même a, dit-on, des taches, et les princes ne dédaignent pas de ressembler au soleil. L'enfant éblouissait la cour par sa bonne mine; mais il y avait quelques ombres qui n'échappaient point à l'œil perçant de l'amour ou de l'envie. Souple, agile, adroit à tous les exercices du corps, Charmant avait l'esprit nonchalant; il s'était mis en tête de tout savoir sans rien étudier. Il est vrai que gouvernantes, courtisans et valets lui répétaient sans cesse que le travail n'est point fait pour les rois, et qu'un prince en sait toujours assez quand, d'une main prodigue et dédaigneuse, il jette aux poëtes, aux écrivains, aux artistes, un peu de cet argent que le peuple est trop heureux de lui offrir.

Ces maximes chatouillaient l'orgueil de Charmant; aussi à douze ans l'aimable enfant, avec une fermeté précoce, avait-il refusé d'ouvrir un alphabet. Trois précepteurs, choisis parmi les plus habiles et les plus patients, un abbé, un philosophe, un colonel, avaient essayé tour à tour de fléchir ce jeune courage; l'abbé y avait perdu sa philosophie, le philosophe sa tactique, et le colonel son latin. Resté maître du champ de ba-

taille, Charmant n'écoutait plus que son caprice; il vivait sans contrainte et sans loi. Têtu comme une mule, colère comme un dindon, friand comme un chat, fainéant comme une couleuvre, du reste prince accompli, il était la gloire du beau pays des Herbes-Folles, l'espoir et l'amour d'un peuple qui dans ses rois n'estime que la grâce et la beauté.

II

MADEMOISELLE PAZZA.

Quoiqu'il eût été élevé à la cour, le roi Bizarre était un homme de sens; l'ignorance de Charmant ne lui plaisait guère, et souvent il se demandait avec inquiétude ce que deviendrait son royaume entre les mains d'un prince que le plus bas des flatteurs tromperait aisément. Mais que faire? Quel moyen employer contre cet enfant qu'une femme adorée lui avait légué en mourant? Plutôt que de voir pleurer son fils, Bizarre lui eût cédé sa couronne; la tendresse le désarmait. L'amour n'est pas aveugle, quoi qu'en disent les poëtes;

hélas ! on serait trop heureux si l'on n'y voyait goutte. Le tourment de celui qui aime, c'est que, malgré lui, il se fait l'esclave et le complice de l'ingrat qui se sent aimé.

Chaque soir, après le conseil, le roi Bizarre allait finir sa journée chez la marquise de Costoro. C'était une vieille dame qui autrefois avait fait danser le roi sur ses genoux, et qui seule pouvait lui rappeler les doux souvenirs de son enfance et de sa jeunesse. Elle était, disait-on, fort laide et un peu sorcière ; mais le monde est si méchant, que de ses médisances il ne faut jamais croire que la moitié. La marquise avait de grands traits et de nobles cheveux blancs ; il était aisé de voir qu'elle avait été belle au temps jadis.

Un jour que Charmant avait été plus déraisonnable que de coutume, le roi entra chez la marquise d'un air soucieux. Suivant son habitude, il s'assit devant une table de jeu toute prête, et prenant des cartes, il commença une patience. C'était sa façon d'amortir sa pensée, et d'oublier durant quelques heures les soucis des affaires et les ennuis de la royauté. A peine avait-il rangé seize cartes en un carré parfait, qu'il poussa un long soupir.

— Marquise, s'écria-t-il, vous voyez le plus malheureux des pères et des rois. Malgré sa gentillesse naturelle, Charmant devient chaque jour plus volontaire et plus vicieux. Grand Dieu ! devais-je laisser après moi un héritier semblable, et confier le bonheur de mon peuple à un sot couronné !

— Ainsi est faite la nature, répondit la marquise ; elle verse toujours d'un seul côté. Fainéantise et beauté marchent de compagnie ; esprit et laideur ne se quittent guère ; j'en ai l'exemple dans ma maison. On m'a envoyé il y a quelques jours une arrière-petite-nièce, qui n'a plus que moi de parente : c'est noir comme un crapaud, maigre comme une araignée, avec cela malin comme un singe, et savant comme un livre, et ça n'a pas dix ans. Jugez-en vous-même, Sire, voici mon petit monstre qui vient vous saluer.

Bizarre tourna la tête et aperçut un enfant qui répondait de tous points à l'éloge que faisait la marquise. Un front bombé, des yeux noirs et sauvages, des cheveux ébouriffés et relevés à la chinoise, une peau mate et brune, de grandes dents blanches, des mains rouges emmanchées de longs bras, cela ne faisait pas une nymphe bocagére.

Mais d'une chrysalide sort le papillon ; laissez l'enfant ouvrir ses ailes, vous verrez quelles jolies femmes on fait avec ces affreuses petites filles de dix ans.

Le *petit monstre* s'approcha du roi et lui fit une révérence si sérieuse que Bizarre ne put s'empêcher de rire, quoiqu'il en eût peu d'envie.

— Qui es-tu? dit le roi en prenant le menton de l'enfant.

—Sire, répondit-elle gravement, je suis dona Dolores-Rosario-Coral-Concha-Baltazara-Melchiora-Gaspara y Todos Santos, fille de noble chevalier don Pascual-Bartolomeo-Francesco de Asiz y...

— Assez, dit le roi, je ne te demande pas ta généalogie, nous ne sommes ici ni à ton baptême ni à ton mariage ; comment t'appelle-t-on tous les jours?

— Sire, dit-elle, on m'appelle Pazza[1].

— Et pourquoi t'appelle-t-on Pazza ?

— Parce que ce n'est pas mon nom, sire.

— Voilà qui est étrange, dit le roi.

— Non, sire, répondit l'enfant, voilà qui est naturel. Ma tante prétend que je suis trop folle

[1] C'est-à-dire *la Folle*, en italien. Il paraît que dans le royaume des Herbes-Folles on parle un langage fort mélangé.

pour qu'aucun saint veuille m'avouer pour sa filleule ; c'est pourquoi elle m'a donné un nom qui ne peut offenser personne en paradis

— Bien répondu, mon enfant ; je vois que tu n'es pas une fille ordinaire. Il n'est pas donné à tout le monde de ménager tous les saints du paradis. Puisque tu en sais si long, peux-tu me dire ce que c'est qu'un savant ?

— Oui, sire ; un savant est un homme qui sait ce qu'il dit quand il parle, et ce qu'il fait quand il agit.

— Peste ! dit le roi, si mes savants étaient tels que tu les imagines, je ferais de l'Académie mon Conseil d'État, et je lui donnerais mon royaume à gouverner. Qu'est-ce qu'un ignorant ?

— Sire, reprit Pazza, il y a trois espèces d'ignorants : celui qui ne sait rien, celui qui parle de ce qu'il ne sait pas, et celui qui ne veut rien apprendre ; tous trois sont bons à rôtir ou à pendre.

— C'est un proverbe que tu me récites là ; sais-tu comment on appelle les proverbes ?

— Oui, sire ; on les nomme la sagesse des nations.

— Et pourquoi les nomme-t-on ainsi ?

— Parce qu'ils sont fous, reprit Pazza ; ils disent blanc et noir, il y en a de toutes les couleurs et pour tous les goûts. Les proverbes sont comme les cloches, qui répondent oui et non, suivant l'humeur de celui qui écoute leur chanson.

Sur quoi Pazza, sautant des deux pieds, attrapa une mouche qui bourdonnait au nez du roi, puis, laissant Bizarre tout interdit, elle alla prendre sa poupée et s'assit à terre en la berçant dans ses bras.

— Eh bien! Sire, dit la marquise, que pensez-vous de cette enfant?

— Elle a trop d'esprit, répondit le roi, elle ne vivra pas.

— Ah ! sire, s'écria l'enfant, ce que vous dites là n'est pas honnête pour ma tante, qui n'a plus dix ans.

— Silence ! petite Bohême, dit la vieille dame en souriant ; est-ce qu'on fait la leçon aux rois?

— Marquise, dit Bizarre, il me vient une idée tellement étrange que j'ose à peine vous la confier, et cependant j'ai une furieuse envie de la suivre. Je ne puis rien faire de mon fils, la raison n'a pas de prise sur cet entêté; qui sait si la folie ne réussirait pas mieux? Si je m'en croyais;

je ferais de Pazza le précepteur de Charmant. Cet indocile, qui résiste à tous ses maîtres, serait peut-être sans défense contre un enfant. La seule objection, c'est que personne ne sera de mon avis ; j'aurai tout le monde contre moi.

— Bah ! dit la marquise, tout le monde est si bête que c'est avoir raison que de ne pas penser comme ces gens-là.

III

LA PREMIÈRE LEÇON.

C'est ainsi que Pazza fut chargée d'instruire le jeune prince. Il n'y eut point de nomination officielle; on n'annonça point dans la Gazette de la cour que le roi, avec sa sagesse ordinaire, avait trouvé du premier coup un génie hors ligne, et lui avait confié le cœur et l'esprit de son enfant; mais dès le lendemain on envoya Charmant chez la marquise, et on lui permit de jouer avec Pazza.

Restés seuls, les deux enfants se regardèrent

en silence. Pazza, la plus hardie, parla la première.

— Comment t'appelles-tu ? dit-elle à son nouveau compagnon.

— Ceux qui ne me connaissent pas m'appellent Altesse, répondit Charmant d'un ton piqué ; ceux qui me connaissent m'appellent simplement Monseigneur, et tout le monde me dit : *Vous*. L'étiquette le veut ainsi.

— Qu'est-ce que l'étiquette ? dit Pazza.

— Je ne sais pas, répondit Charmant. Quand je saute, quand je crie, quand je veux me rouler par terre, on me dit que c'est contre l'étiquette ; alors je me tiens tranquille et je m'ennuie : voilà l'étiquette.

— Puisque nous sommes ici pour nous amuser, reprit Pazza, il n'y a donc pas d'étiquette ; tutoie-moi comme si j'étais ta sœur, je te tutoierai comme si tu étais mon frère, et je ne t'appellerai pas monseigneur.

— Mais tu ne me connais pas.

— Qu'est-ce que ça fait ? dit Pazza ; je t'aimerai, ça vaudra mieux. On dit que tu danses à merveille : apprends-moi à danser, veux-tu ?

— La glace était rompue; Charmant prit la

jeune fille par la taille, et en moins d'une demi-heure lui apprit la polka de ce temps-là.

— Comme tu danses bien! lui dit-il; tu as saisi le mouvement tout de suite.

— C'est que tu es un bon maître, lui dit-elle ; à mon tour de t'apprendre quelque chose.

Elle prit un beau livre d'images et lui fit voir des monuments, des poissons, des hommes d'État, des perroquets, des savants, des bêtes curieuses, des fleurs, toutes choses qui amusèrent beaucoup Charmant.

— Vois-tu, lui dit Pazza, il y a l'explication de toutes les images : lisons-la.

— Je ne sais pas lire, reprit Charmant.

— Je te l'apprendrai ; je serai ta petite maîtresse.

— Non, répondit le royal entêté, je ne veux pas lire. Mes maîtres m'ennuient.

— C'est très-bien ; mais je ne suis pas un maître ; tiens, voilà un A, un bel A ; dis : A.

— Non, reprit Charmant en fronçant le sourcil ; jamais je ne dirai : A.

— Pour me faire plaisir?

— Non, jamais ! En voilà assez, je n'aime pas qu'on ne soit pas de mon avis.

— Monsieur, dit Pazza, un homme galant ne refuse rien aux dames.

— Je refuserais le diable en jupons, reprit le jeune prince en se rengorgeant ; laisse-moi tranquille, je ne t'aime plus ; désormais appelle-moi monseigneur.

— Monseigneur Charmant ou mon charmant seigneur, répondit Pazza rouge de colère, vous lirez ou vous direz pourquoi.

— Je ne lirai pas.

— Non ! une fois, deux fois, trois fois?

— Non ! non! non!

Pazza leva la main ; pif! paf! voilà le fils du roi souffleté. On avait dit à Pazza qu'elle avait de l'esprit jusqu'au bout des doigts ; elle avait eu tort de prendre la chose au sérieux ; il ne faut jamais rire avec les enfants.

En recevant ce premier avis au lecteur, Charmant pâlit et trembla, le sang lui monta au visage, de grosses larmes lui vinrent dans les yeux ; il regarda sa jeune maîtresse d'un air qui la fit tressaillir. Puis tout à coup, et par un suprême effort, il reprit possession de lui-même, et d'une voix légèrement émue :

— Pazza dit-il, voici l'A.

Et le même jour, et dans la même séance, il apprit les vingt-quatre lettres de l'alphabet. A la fin de la semaine, il épelait couramment. Le mois n'était pas écoulé qu'il lisait à livre ouvert.

Qui fut heureux ? Ce fut le roi Bizarre. Il embrassait Pazza sur les deux joues, il la voulait toujours auprès de son fils ou auprès de lui ; il faisait de cette enfant son amie et son conseil, au grand dédain de tous les courtisans. Charmant, toujours sombre et silencieux, apprit tout ce que put lui enseigner son jeune mentor, et retourna bientôt auprès de ses anciens précepteurs, qu'il émerveilla par son intelligence et sa douceur. Il répétait si bien sa grammaire, que l'abbé se demanda un jour si par hasard ces définitions, qu'il n'avait jamais comprises, n'avaient pas un sens. Charmant n'étonna pas moins le philosophe, qui tous les soirs lui enseignait le contraire de ce que l'abbé lui avait appris le matin. Mais de tous ses maîtres, celui qu'il écouta avec le moins de répugnance fut le colonel. Il est vrai que Bayonnette, — c'était le nom du colonel, — était un habile stratégiste, et qu'il pouvait dire, comme un ancien, mais avec une légère variante :

Homo sum, humani nihil a me alienum puto.

(Je suis homme, et rien de ce qui touche à l'art de dépêcher les pauvres humains ne m'est étranger.)

Ce fut lui qui initia Charmant aux mystères du bouton de guêtres et du passe-poil ; ce fut lui qui apprit à son élève que la plus noble étude d'un prince, c'était l'école de bataillon, et que le fond de la politique c'était de passer des revues afin de faire la guerre, et de faire la guerre afin de passer des revues.

Peut-être n'était-ce pas tout à fait de cette façon que Bizarre entendait l'art de gouverner ; mais, outre qu'il se réservait l'avenir, il était si heureux des progrès de Charmant, qu'il ne voulait troubler en rien cette œuvre admirable d'une éducation longtemps désespérée.

— Mon fils, lui disait-il souvent, n'oublie pas que tu dois tout à Pazza.

Tandis que le roi parlait ainsi, Pazza, rouge de plaisir, regardait tendrement le jeune homme. Malgré tout son esprit, elle était assez folle pour l'aimer. Charmant se contentait de répondre froidement que la reconnaissance est la vertu des princes, et que Pazza apprendrait un jour que son élève n'avait rien oublié.

IV

LES NOCES DE PAZZA.

Quand le prince Charmant eut atteint sa dix-septième année, il alla un matin trouver le roi Bizarre, dont la santé déclinait et qui avait grand désir de marier son fils avant de mourir.

— Mon père, lui dit-il, j'ai longtemps réfléchi à vos sages paroles ; vous m'avez donné la vie, mais Pazza a plus fait encore en éveillant mon esprit et mon âme ; je ne vois qu'une façon de payer la dette de mon cœur, c'est d'épouser la femme à qui je dois ce que je suis ; je viens vous demander la main de Pazza.

— Mon cher enfant, répondit Bizarre, voilà une démarche qui t'honore. Pazza n'est pas de sang royal ; ce n'est pas elle qu'en toute autre occasion je t'aurais choisie pour femme. Mais quand je pense à ses vertus, à son mérite, et surtout au service qu'elle nous a rendu, j'oublie de vains préjugés. Pazza a l'âme d'une reine ; qu'elle monte donc avec toi sur le trône. Dans le pays des

Herbes-Folles on aime assez l'esprit et la bonté pour te pardonner ce que les sots appelleront une mésalliance, et ce que j'appelle un mariage princier. Heureux qui peut se choisir une femme intelligente, capable de le comprendre et de l'aimer! Dès demain on célébrera vos fiançailles, dans deux ans on vous mariera

Le mariage se fit plus vite que le roi ne l'avait prévu. Quinze mois après ces mémorables paroles, Bizarre mourut de langueur et d'épuisement. Il avait pris au sérieux son métier de roi; la royauté l'avait tué. La vieille marquise et Pazza pleurèrent leur ami et leur bienfaiteur; mais elles furent seules à pleurer. Sans être un mauvais fils, Charmant était distrait par les soins de l'empire; la cour attendait tout du nouveau règne et ne songeait plus au vieux roi, dont la mort avait fermé la main.

Après avoir honoré la mémoire de son père par des obsèques magnifiques, le jeune prince, désormais tout à l'amour, célébra son mariage avec une splendeur qui charma le bon peuple des Herbes-Folles. L'impôt en fut doublé; mais qui eût regretté un argent si noblement employé? On vint de cent lieues à la ronde pour contempler

le nouveau roi ; on n'admira pas moins Pazza, dont la beauté naissante et l'air de bonté séduisaient tous les cœurs. Il y eut des dîners interminables, des harangues plus longues que les dîners, des poésies plus ennuyeuses que les harangues. En deux mots, ce fut une fête incomparable, on en parlait encore six mois après l'événement.

Le soir venu, Charmant prit par la main son aimable fiancée, plus timide et plus rougissante que la jeune Hébé. Avec une froide politesse, il la conduisit par de longs corridors jusqu'à la tour du château. En entrant, Pazza fut effrayée de se trouver dans un sombre réduit, avec des fenêtres grillées, des serrures et des barreaux énormes.

— Qu'est-cela? dit-elle, ceci ressemble à une prison?

— Oui, dit le prince en regardant la reine avec des yeux terribles, c'est la prison dont tu ne sortiras plus que pour descendre au tombeau!

— Mon ami, tu me fais peur, dit Pazza en souriant. Suis-je criminelle sans le savoir? Ai-je mérité ton déplaisir pour me menacer de ce cachot?

— Tu as la mémoire courte, répondit Char-

mant. Celui qui fait l'injure l'écrit sur le sable, celui qui la reçoit l'inscrit sur le marbre et le bronze.

— Charmant, reprit la pauvre enfant que la peur gagnait, vous me répétez une phrase de ces harangues qui m'ont tant ennuyée. Est-ce que vous n'avez rien de mieux à me dire aujourd'hui!

— Malheureuse! s'écria le roi; tu ne te souviens plus du soufflet que tu m'as donné autrefois; mais moi je n'ai rien oublié. Sache bien que si je t'ai voulue pour femme, c'est pour avoir ta vie et te faire expier lentement ton crime de lèse-majesté!

— Mon ami, dit la jeune femme avec une grâce mutine, vous avez l'air de Barbe-Bleue, mais vous ne me faites pas peur, je vous en avertis. Je vous connais, Charmant, et je vous préviens que si vous ne finissez pas cette mauvaise plaisanterie, ce n'est pas un soufflet, mais trois que je vous donnerai avant d'entrer dans votre appartement! Dépêchez-vous de me faire sortir, ou je jure que je tiendrai ma parole.

— Jurez donc, madame, cria le prince, furieux de ne point intimider sa victime: j'accepte votre serment. Je jure aussi, de mon côté, que vous

n'entrerez pas dans la chambre nuptiale que je n'aie été assez lâche pour recevoir trois fois un outrage qui ne se lave que dans le sang. Rira bien qui rira le dernier. — Ici! Rachimbourg!

A ce nom terrible entra dans la chambre un geôlier barbu, à la mine menaçante. D'un geste il poussa la reine sur un misérable grabat, et ferma la porte avec un bruit de clefs et de verrous fait pour effrayer le plus innocent.

Si Pazza versa des larmes, ce fut si bas que personne ne l'entendit. Fatigué de ce silence, Charmant s'éloigna, la rage dans le cœur, et se promit qu'à force de rigueurs il briserait cet orgueil qui le bravait. La vengeance, dit-on, est le plaisir des rois.

Deux heures plus tard, la marquise recevait, par une main sûre, un petit billet qui lui apprenait le triste sort de sa nièce. Comment ce billet était-il arrivé? je le sais, mais ne veux trahir personne. S'il s'était trouvé par hasard un geôlier charitable, il est bon de le ménager ; la graine en est rare et se perd tous les jours.

V

UN EFFROYABLE ÉVÉNEMENT.

Le lendemain, la Gazette de la cour annonça que la reine avait été prise d'une folie furieuse le soir même de ses noces, et qu'on avait peu d'espoir de la sauver. Il n'y eut guère de courtisan qui ne remarquât que la veille, en effet, la princesse avait l'air très-agité, et que sa maladie ne pouvait surprendre personne. Chacun plaignit le roi, qui reçut d'un air sombre et gêné les témoignages d'affection qu'on lui prodiguait. C'était le chagrin qui sans doute l'accablait; mais ce chagrin parut fort allégé après la visite de la marquise de Costoro.

La bonne dame était bien triste, et elle avait grand désir de voir sa pauvre enfant; mais elle était si vieille, et elle se trouvait si faible et si sensible, qu'elle supplia le roi de lui épargner un spectacle déchirant. Elle se jeta dans les bras de Charmant, qui, de son côté, l'embrassa avec

tendresse, et elle se retira en disant qu'elle mettait tout son espoir et toute sa confiance dans l'amour du roi et dans le talent du premier médecin de la cour.

Elle était à peine sortie que le médecin, se penchant à l'oreille de Charmant, lui dit deux mots qui amenèrent sur la figure du prince un sourire aussitôt comprimé. La marquise écartée, on n'avait plus rien à craindre ; la vengeance était assurée.

C'était un grand médecin que le docteur Wieduwillst. Né au pays des Songes, il avait quitté de bonne heure sa terre natale pour chercher fortune au royaume des Herbes-Folles. C'était un trop habile homme pour que la fortune lui échappât. Dans les cinq ans qu'il avait passés à la célèbre université de Lugenmaulberg, la théorie médicale avait changé vingt-cinq fois. Grâce à cette éducation solide, le docteur avait une fermeté de principes que rien ne pouvait ébranler. Il avait, disait-il, la franchise et la brusquerie d'un soldat ; quelquefois même il jurait, surtout avec les dames. Cette brutalité lui permettait d'être toujours de l'avis du plus fort et de se faire payer pour n'avoir pas d'opinion. C'est entre ses

mains incorruptibles que la pauvre reine était tombée.

Il y avait trois jours qu'elle était enfermée, et la ville commençait déjà à parler d'autre chose, quand un matin Rachimbourg, échevelé, entra brusquement dans la chambre du roi et se jeta tout tremblant à ses pieds.

— Sire, dit-il, je vous apporte ma tête. La reine a disparu cette nuit.

— Que m'annonces-tu là ? s'écria le roi en pâlissant. La chose est impossible; le cachot est grillé de toutes parts.

— Oui, dit le geôlier, la chose est impossible, cela est certain ; les grilles sont à leur place, les murs aussi, les serrures et les verrous n'ont pas bougé : mais il y a ici-bas des sorcières qui passent à travers des murs sans déranger une pierre ; qui sait si la prisonnière n'était point de cette espèce-là? A-t-on jamais su d'où elle était venue?

Le roi envoya chercher le docteur ; c'était un esprit fort, qui ne croyait guère aux sorciers. Il sonda les murailles, il remua les grilles, il interrogea le geôlier : tout fut inutile. On envoya des gens sûrs par toute la ville, on fit épier la mar-

quise, dont le docteur se défiait; après huit jours, il fallut renoncer à toutes les recherches. Rachimbourg perdit son emploi de geôlier, mais comme il possédait le secret royal, qu'on avait besoin de lui et qu'il brûlait de se venger, on le fit concierge du château. Furieux de sa mésaventure, il exerçait sa surveillance avec une telle jalousie, qu'en moins de trois jours il arrêta six fois Wieduwillst lui-même et désarma tous les soupçons.

Au bout d'une semaine, les pêcheurs apportèrent à la cour la robe et le manteau de la reine; le flot avait jeté à la plage ces tristes dépouilles, toutes souillées de sable et d'écume. La pauvre folle s'était noyée, personne n'en douta en voyant la douleur du roi et les larmes de la marquise. On assembla le conseil qui, d'une voix unanime, décida que légalement la reine était morte, que légalement le roi était veuf, et que, dans l'intérêt du peuple, on supplierait Sa Majesté d'abréger un deuil douloureux et de se remarier au plus tôt, afin de consolider la dynastie. Cette décision fut remise au prince par Wieduwillst, premier médecin de la cour et président du conseil royal; il fit un discours si touchant que

toute la cour en pleura, et que Charmant se jeta dans les bras du docteur en l'appelant cruel ami.

Il n'est besoin de dire quelles funérailles on célébra pour une reine si regrettée. Au royaume des Herbes-Folles, tout est prétexte à cérémonie. Ce fut une pompe admirable ; mais ce qu'il y eut de plus admirable, ce fut l'attitude des jeunes filles de la cour. Chacune regardait Charmant, que ses habits de deuil rendaient encore plus beau ; chacune pleurait d'un œil pour honorer la princesse, et souriait de l'autre pour séduire le roi. Ah ! si la photographie eût été inventée, quels portraits l'antiquité nous eût transmis, et quels modèles pour nos peintres ! Chez ces bonnes gens il y avait des passions : l'amour, la haine, la colère animaient ces figures vivantes ; aujourd'hui nous sommes tous si vertueux et si sages, que nous avons tous même habit, même chapeau et même physionomie. La civilisation est le triomphe de la morale et la perte de l'art.

Après le récit des funérailles, qui, suivant l'étiquette, tenait six colonnes, la Gazette de la cour régla le grand et le petit deuil, le bleu et le rose ;

ce sont les couleurs tristes au pays des Herbes-Folles. La cour fut tenue de s'affliger profondément pendant trois semaines, et de se consoler peu à peu dans les trois semaines suivantes ; mais comme le petit deuil tombait en carnaval, et qu'on protégeait le commerce, il fut décidé qu'on donnerait au château un bal masqué. Aussitôt les tailleurs et les couturières se mirent à l'œuvre ; grands et petits sollicitèrent des invitations, et on se mit à intriguer comme s'il s'agissait du sort de la monarchie.

C'est de cette façon solennelle que fut pleurée la pauvre Pazza.

VI

LE BAL MASQUÉ.

Enfin il arriva ce grand jour si impatiemment attendu. Depuis six semaines le bon peuple des Herbes-Folles avait la fièvre. On ne parlait plus de ministres, de sénateurs, de généraux, de magistrats, de princesses, de duchesses, de

bourgeoises ; à vingt lieues à la ronde il n'y avait plus que des pierrots, des arlequins, des polichinelles, des bohémiennes, des Colombines et des Folies. La politique faisait silence, ou, pour mieux dire, la nation était coupée en deux grands partis : les conservateurs qui allaient au bal, et l'opposition qui n'y allait pas.

Si l'on en croit le récit officiel, la fète effaça par sa beauté toutes les fètes passées et à venir. On avait mis le bal au milieu des jardins, dans une rotonde magnifiquement décorée. C'était en suivant tout un labyrinthe de longues charmilles, à peine éclairées par des lampes d'albâtre, qu'on arrivait tout à coup à une salle resplendissante d'or, de verdure, de fleurs et de lumières. Un orchestre, à demi-caché dans le feuillage, faisait entendre une musique tour à tour ardente ou légère. Joignez à cela la richesse des costumes, l'éclat des diamants, le piquant des masques, le charme de l'intrigue, il eût fallu l'âme glacée d'un vieux stoïcien pour résister à l'ivresse du plaisir.

Et cependant le prince Charmant ne s'amusait pas.

Caché sous un domino bleu, et la figure entiè-

rement masquée, il s'était adressé aux danseuses les plus élégantes et les plus gaies ; il avait prodigué son esprit et ses grâces, et n'avait trouvé partout qu'indifférence et froideur. On l'écoutait à peine, on bâillait en lui répondant, on avait hâte de le quitter. Tous les regards, toutes les avances étaient pour un domino noir, à nœuds roses, qui se promenait nonchalamment au milieu de la fête, et qui recevait en pacha tous les compliments et tous les sourires. Ce domino, c'était le seigneur Wieduwillst, grand ami du prince, mais encore plus ami de son propre plaisir. Dans un moment de distraction, le docteur avait dit le matin, par hasard, sous le sceau du secret, et à deux dames seulement, que le prince aurait des nœuds roses à son domino noir. Était-ce sa faute si les dames sont peu discrètes, ou si le prince avait changé d'habit?

Tandis que le docteur jouissait, bien malgré lui, de son triomphe imprévu, Charmant alla s'asseoir dans un coin de la salle, et cacha son front dans ses deux mains. Seul, au milieu de la foule et du bruit, il songeait, et l'image de Pazza se dressait devant lui. Il ne se reprochait rien, sa vengeance était juste, et cependant il sentait je

ne sais quel remords. Pauvre Pazza ! sans doute elle avait été bien coupable, mais du moins elle l'aimait, mais elle le comprenait, mais elle l'écoutait, les yeux brillants de joie. Quelle différence avec toutes ces sottes qui, au premier mot, n'avaient pas deviné à son esprit un prince en domino !

Il se levait brusquement pour quitter le bal, quand, à peu de distance, il aperçut un masque qui, lui aussi, s'était retiré de la fête et semblait rêver. Un domino entr'ouvert laissait voir une robe de bohémienne et des souliers à boucles enfermant un pied plus petit que celui de Cendrillon.

Le roi s'approcha de l'inconnue et vit au travers du velours deux grands yeux noirs dont le regard mélancolique le surprit et le charma.

— Beau masque, lui dit-il, ta place n'est point ici. Elle est dans cette foule ardente et curieuse qui cherche le prince pour se disputer son sourire et son cœur. Là-bas, il y a une couronne à gagner, ne le sais-tu pas ?

— Je n'y prétends rien, répondit le domino d'une voix grave et douce. Jouer à ce jeu de hasard, c'est risquer de prendre le valet pour le

roi. J'ai le cœur trop fier pour courir cette chance.

— Mais si je te montrais le prince?

— Que lui dirais-je? reprit l'inconnue; je n'aurais plus le droit de le blâmer sans offense ni de le louer sans flatterie.

— Tu en penses donc beaucoup de mal ?

— Non. Un peu de mal et beaucoup de bien; qu'importe?

Après ces mots, le domino ouvrit son éventail et retomba dans sa rêverie.

Cette indifférence étonna Charmant; il parla avec vivacité, on lui répondit froidement; il pressa; il pria, il s'enflamma, et fit tant qu'on se résigna enfin à l'écouter, non plus dans la salle de bal, où la chaleur était accablante et la curiosité indiscrète, mais sous ces longues charmilles, où de rares promeneurs cherchaient un peu de silence et de fraîcheur.

La nuit avançait; déjà plusieurs fois la bohémienne avait parlé de se retirer, au grand regret du prince, qui lui demandait en vain de se démasquer. L'inconnue ne répondait pas.

— Vous me désespérez, madame! s'écria le roi, qui se sentait pris de je ne sais quel respect

et quel attrait pour cette mystérieuse figure. Pourquoi ce cruel silence?

— C'est que je vous ai reconnu, seigneur, répondit l'étrangère d'un ton ému. Cette voix qui va au cœur, ce langage, cette grâce disent trop qui vous êtes. Laissez-moi partir, prince Charmant.

— Non, madame, s'écria le prince, séduit par tant d'esprit; vous seule m'avez deviné, vous seule m'avez compris; c'est à vous qu'appartiennent mon cœur et ma couronne. Faites tomber ce masque jaloux; à l'instant même nous rentrons au bal, et je présente à cette foule ignorante la femme à qui j'ai eu le bonheur de ne pas déplaire. Dites un mot, tout mon peuple est à vos genoux.

— Seigneur, répondit l'inconnue avec tristesse, permettez-moi de refuser une offre qui m'honore et dont je garderai toujours le souvenir. Je suis ambitieuse, je l'avoue; il fut un temps où j'aurais été fière de partager votre trône et votre nom; mais avant tout je suis femme, et mets tout mon bonheur dans l'amour. Je ne veux point d'un cœur partagé, fût-ce par un souvenir; je suis jalouse, même du passé.

— Je n'ai jamais aimé personne, s'écria le prince avec une vivacité qui fit tressaillir l'étrangère. Il y a dans mon mariage un mystère que je ne puis révéler qu'à ma femme ; mais je puis vous jurer que je n'ai jamais donné mon cœur; j'aime pour la première fois.

— Montrez-moi votre main, dit la bohémienne, et approchez de cette lampe ; je verrai si vous me dites la vérité.

Charmant tendit la main avec assurance ; la bohémienne en suivit toutes les lignes, et soupira.

— Vous avez raison, seigneur, dit-elle ; vous n'avez jamais aimé. Mais cela ne suffit point à ma jalousie. Avant moi une autre femme vous a aimé. La mort ne rompt pas ces liens sacrés; la reine vous aime encore, vous lui appartenez ! Accepter ce cœur dont vous ne pouvez plus disposer, ce serait de ma part une profanation et un crime. Adieu.

— Madame, dit le roi d'une voix mal assurée, vous ne savez pas ce que vous me faites souffrir. Il est des choses que je voulais ensevelir dans un éternel silence et que vous me forcez de révéler.

La reine ne m'a jamais aimé : l'ambition seule a dicté sa conduite.

— Cela n'est pas, dit l'inconnue en quittant le bras du prince. La reine vous aimait.

— Non, madame, reprit Charmant ; il y a eu dans tout ceci une abominable intrigue dont mon père et moi nous avons été les victimes.

— Assez ! dit l'étrangère, dont les mains s'agitaient, dont les doigts se crispaient de façon étrange. Respectez les morts ; ne les calomniez pas.

— Madame, s'écria le prince, je vous l'affirme, et personne n'a jamais douté de ma parole : la reine ne m'a jamais aimé ; c'était une créature méchante.

— Ah ! dit le domino.

— Volontaire, violente, jalouse !

— Si elle était jalouse, elle vous aimait, interrompit le masque. Cherchez une preuve qui ait au moins un air de vraisemblance ; n'accusez pas un cœur qui était tout à vous.

— Elle m'aimait si peu, dit le roi tout ému, que le soir même de son mariage elle a osé me dire en face qu'elle ne m'avait épousé que pour ma couronne.

— Cela n'est pas, dit la bohémienne en levant les mains, cela n'est pas.

— Madame, dit Charmant, je le jure.

— Tu en as menti! cria l'étrangère.

Et pif! paf! voici deux soufflets qui aveuglent le prince, voilà l'inconnue qui s'enfuit.

Furieux, le roi recula de deux pas et porta la main à la garde de son épée ; mais on ne va pas au bal comme en guerre. Pour toute arme le prince trouva un nœud de rubans. Il courut après son ennemie, mais où était-elle passée? Dans ce dédale de charmilles, Charmant se perdit vingt fois ; il ne rencontra que de paisibles dominos qui se promenaient deux à deux, et ne s'inquiétaient guère de son passage. Haletant, éperdu, désespéré, il rentra dans la salle du bal ; c'est là sans doute que l'étrangère avait cherché un refuge : mais comment la découvrir?

Une idée lumineuse traversa l'esprit du prince; s'il pouvait faire tomber tous les masques, il retrouverait sans doute la bohémienne, confondue par la présence du roi, trahie par sa propre agitation. Aussitôt Charmant sauta sur une chaise. et d'une voix qui fit tressaillir tout le bal :

— Mesdames et messieurs, dit-il, le jour ap-

proche, le plaisir languit ; ranimons la fête par un nouveau caprice, à bas l'incognito ! Je donne l'exemple ; qui m'aime me suive !

Il ôta son domino, jeta son masque et parut dans le déshabillé espagnol le plus galant et le plus riche qu'un prince ait jamais porté.

Ce fut un cri général ; tous les yeux se portèrent sur le roi d'abord, puis tout aussitôt sur le domino noir à rubans roses, qui s'éloignait au plus vite, avec une modestie qui n'avait rien d'affecté. Chacun se démasqua, toutes les femmes approchèrent du prince, et l'on remarqua qu'il avait le goût le plus vif pour le costume bohême. Jeunes ou vieilles, toutes les bohémiennes reçurent son hommage, il leur prit la main, il les regarda d'un air qui fit crever d'envie les autres masques ; puis, tout d'un coup, il fit un signe à l'orchestre, la danse recommença, le prince disparut.

Il courut aux charmilles comme s'il allait y retrouver la traîtresse qui l'avait outragé. Qui le conduisait? La vengeance sans doute ? Le sang lui bouillait dans les veines, il marchait au hasard, il s'arrêtait brusquement. Il regardait, il écoutait, il épiait. A la moindre lueur qui tra-

versait le feuillage, il se lançait comme un fou, riant, pleurant tout ensemble, la tête perdue.

Au détour d'une allée il rencontra Rachimbourg, qui s'avança vers lui, l'air effaré, les mains tremblantes.

— Sire, murmura-t-il d'une voix mystérieuse, Votre Majesté l'a vu?

— Qui? demanda le roi.

— Le fantôme, sire; il a passé près de moi, je suis un homme perdu; demain je serai mort.

— Quel fantôme? dit Charmant. Que me chante cet imbécile?

— Un spectre, un domino aux yeux de flamme, qui m'a fait mettre à genoux et qui m'a donné deux soufflets.

— C'est elle! s'écria le roi, c'est elle! Pourquoi l'as-tu laissée sortir?

— Majesté, je n'avais pas ma hallebarde; mais si jamais je la revois, morte ou vivante, je l'abats.

— Garde-t'en bien! dit le roi. Si jamais elle revient, ne l'effraye pas, suis-la, découvre sa retraite. Mais où est-elle? où a-t-elle passé? Conduis-moi; si je la retrouve, ta fortune est faite.

— Sire, dit l'honnête concierge en regardant la lune, si le fantôme est quelque part, il est là-

haut ; je l'ai vu, comme je vous vois, qui se dissipait dans le brouillard. Mais avant de s'envoler il m'a dit deux mots pour Votre Majesté.

— Parle vite.

— Sire, ces mots sont terribles ; jamais je n'oserai les répéter à Votre Majesté.

— Parle donc ; je le veux, je l'ordonne.

— Sire, le fantôme a dit d'une voix sépulcrale : « Va dire au roi que s'il en épouse une autre, il est mort. La bien-aimée reviendra. »

— Tiens, dit le prince dont les yeux brillaient d'un éclat étrange, prends ma bourse. Désormais je t'attache à ma personne ; je te nomme mon premier valet de chambre. Je compte sur ton dévouement et ta discrétion. Que ce secret reste à jamais entre nous.

— C'est le second, murmura Rachimbourg ; et il s'éloigna d'un pas ferme, en homme qui ne se laisse ni abattre par la peur ni éblouir par la fortune. C'était un esprit fort !

Le lendemain, la Gazette de la cour contenait dans la partie non officielle les lignes suivantes, véritable lettre sans adresse :

« On a fait courir le bruit que le roi pensait à se remarier prochainement. Le roi sait ce qu'il

doit à son peuple et se sacrifiera toujours au bonheur de ses sujets. Mais le peuple des Herbes-Folles a trop de délicatesse pour ne pas respecter une douleur récente. Le roi ne songe qu'à une femme aimée ; c'est du temps qu'il espère une consolation qui lui est refusée aujourd'hui. »

Cette note agita la cour et la ville. Les jeunes filles trouvèrent que le prince avait des scrupules excessifs ; plus d'une mère haussa les épaules et dit que le roi avait des préjugés bourgeois ; mais le soir il y eut brouille dans tous les bons ménages. Point de femme un peu bien née qui ne cherchât querelle à son indigne époux et ne le forçât d'avouer qu'il n'y avait dans tout le royaume qu'un cœur capable d'aimer et qu'un mari fidèle : c'était le roi Charmant.

VII

DEUX CONSULTATIONS.

Après tant d'agitations, le roi fut pris d'un ennui cruel. Pour se distraire, il essaya de tous

les plaisirs. Il chassa, il présida son conseil, il alla à la comédie et à l'Opéra, il reçut tous les corps de l'État avec leurs femmes, il lut un roman carthaginois, il passa dix revues, rien n'y fit ; un souvenir inexorable, une image toujours présente ne lui laissait ni repos ni trêve. La bohémienne le poursuivait jusque dans ses rêves ; il la voyait, il lui parlait, elle l'écoutait ; mais, par je ne sais quelle fatalité, dès que tombait le masque, ce qui apparaissait toujours, c'était la pâle et triste figure de Pazza.

Le docteur était le seul confident à qui Charmant pût avouer ses remords ; mais au mot de remords, Wieduwillst riait aux éclats :

— Effet de l'habitude ! disait-il, sire ; gagnez du temps, multipliez les impressions, tout s'effacera.

Pour procurer des émotions au prince, pour chasser le chagrin par une diversion énergique, le docteur soupait tous les soirs en tête à tête avec Sa Majesté, et lui versait largement l'ivresse et l'oubli. Wieduwillst ne s'épargnait guère ; mais le vin n'avait point de prise sur cette robuste cervelle ; le docteur eût défié Bacchus et Silène avec lui. Tandis que Charmant, tour à tour bruyant

ou silencieux, se jetait aux extrêmes de la joie et de la tristesse, toujours agité, jamais heureux, Wieduwillst, calme et souriant, dirigeait la pensée du prince, et, par pure bonté d'âme, se chargeait pour lui de toutes les fatigues et de tous les soucis du gouvernement.

Déjà trois décrets avaient mis entre ses mains la police, la justice et les finances ; le docteur entendait au mieux les avantages de la centralisation. La façon dont il administrait l'impôt lui ôtait toute inquiétude personnelle sur l'avenir. La justice frappait les imprudents qui criaient trop fort, la police faisait taire ceux qui parlaient trop bas. Toutefois, et malgré l'habileté de ces combinaisons politiques, le peuple, cet éternel ingrat, n'appréciait pas son bonheur. Les bons habitants des Herbes-Folles aiment à se plaindre ; on leur gâtait leur plaisir. Le nom du roi Bizarre était dans tous les cœurs ; chacun regrettait le bon temps où l'on criait par-dessus les toits qu'on était bâillonné.

Le docteur avait de l'ambition, il était né pour être vizir. Chaque matin quelque nouvelle ordonnance faisait sentir au peuple que le roi n'était rien, que le ministre était tout ; Charmant était

le seul qui ne s'aperçût point de sa nullité. Enfermé dans son palais, et rongé d'ennui, il n'avait pour toute compagnie qu'un page, placé auprès de lui par le premier ministre à la recommandation de Rachimbourg. Wieduwillst connaissait trop les hommes pour rien refuser à un premier valet de chambre. Espiègle, bavard, indiscret, du reste bon musicien et joueur comme les cartes, Tonto (c'était le nom de l'enfant) amusait le roi par sa gentillesse ; il ne plaisait pas moins au ministre, mais par d'autres vertus. Dévoué à son bienfaiteur, l'aimable page lui rapportait innocemment toutes les paroles du prince ; c'était du reste un métier peu difficile ; le roi rêvait toujours, et ne disait rien.

C'est une belle chose que d'avoir le profit de la puissance ; mais l'appétit vient en mangeant, même aux ministres. Il fallait à l'ambitieux docteur et les honneurs et l'éclat de la royauté. Détrôner Charmant n'entrait pas dans la pensée de son meilleur ami ; les peuples ont quelquefois de sots préjugés et tiennent à de vieilles habitudes ; mais rien n'était plus aisé que d'effrayer un prince malade, et de l'envoyer au loin chercher une guérison qui se ferait attendre.

En son absence, on régnerait par procuration.

Charmant était jeune, il croyait encore à la vie ; et d'ailleurs comment eût-il résisté aux tendres inquiétudes du bon docteur? Une consultation réunit un soir au palais les trois plus fortes têtes de la Faculté : le grand Tristan, le gros Jocondus, le petit Guilleret, trois hommes célèbres, trois génies qui avaient fait fortune, chacun avec une idée, ce qui fait qu'ils n'en avaient jamais eu davantage.

Après que le roi eut été interrogé, regardé, palpé, ausculté, tourné et retourné, Tristan prit la parole, et d'une voix brutale :

— Sire, dit-il, il faut vous soigner comme un paysan, et vivre sans rien faire. Votre maladie est une anémie, une atonie constitutionnelle. Il n'y a qu'un voyage aux Eaux-Claires qui puisse vous guérir. Partez vite, sinon vous êtes un homme mort ; voilà mon avis.

— Sire, dit le gros Jocondus, je partage entièrement l'admirable opinion de mon cher confrère. Vous souffrez de vous trop bien porter. Votre maladie est une pléthore constitutionnelle. Allez boire des Eaux-Claires, vous guérirez. Par-

tez vite, sinon vous êtes un homme mort ; voilà mon avis.

— Sire, dit le petit Guilleret, je ne puis qu'admirer le diagnostic de mes maîtres. Je m'incline devant leur science. Comme eux je crois que vous souffrez d'une turbulence des sympathies. Votre maladie est une névrose constitutionnelle. Buvez des Eaux-Claires. Partez vite, sinon vous êtes un homme mort : voilà mon avis.

Sur quoi on rédigea une consultation unanime que Tonto porta sur l'heure même à la Gazette de la cour ; puis les trois docteurs se levèrent, saluèrent le ministre, saluèrent le roi, tendirent la main et descendirent l'escalier du palais en se querellant ou en riant, je ne sais lequel. Le texte de la chronique est douteux ; il y a un pâté d'encre à cet endroit.

Après le départ des trois médecins, Wiedu-willst lut des yeux la consultation, réfléchit longtemps et regarda le roi. Charmant, qui ce soir-là avait soupé un peu mieux que de coutume, avait l'œil hagard, et n'avait pas même écouté les docteurs.

— Sire, dit-il, l'avis unanime de ces messieurs est que si vous voulez guérir, il faut vous rendre

aux Eaux-Claires et abandonner les affaires de votre État. C'est là un parti qui me paraît peu digne de la Majesté royale. Un grand prince doit se sacrifier pour son peuple, et...

— Assez, dit le roi; fais-moi grâce de cette vieille morale; arrive à la conclusion. Tu veux que je parte, mon bon ami, tu en brûles d'envie; et cela, par intérêt pour moi, je le sais. Fais un décret qui te confie la régence; je le signerai.

— Sire, le décret est là, dans le portefeuille; un bon ministre a toujours des projets de loi pour toutes les circonstances. On ne sait pas ce qui peut arriver.

Charmant prit la plume, et d'une main nonchalante signa le décret sans le lire; il le tendit au ministre, qui approchait en souriant; puis tout d'un coup le roi retira la pièce, et par caprice il la lut.

— Quoi! dit-il, pas d'exposé des motifs? Rien qui assure mon peuple de la bienveillance que je te porte! Docteur, tu es trop modeste; demain ce décret sera dans la Gazette, avec un exposé fait de la main de ton maître et de ton ami. Adieu; ces messieurs m'ont fatigué.

Le docteur sortit d'un pas léger, la tête haute,

les yeux brillants ; il était encore plus fier et plus insolent que de coutume. Charmant retomba dans sa rêverie et songea que, malgré tout, il n'était pas le plus malheureux des princes, puisque le ciel lui avait donné un ami.

Tout à coup, sans se faire annoncer entra dans la chambre du roi le plus étrange petit docteur qu'on ait jamais vu dans un château. Il avait une perruque blanche et bouclée qui lui tombait au milieu du dos, une barbe couleur de neige qui lui descendait au bas de la poitrine, et avec cela des yeux si vifs et si jeunes, qu'on eût dit qu'ils étaient venus au monde soixante ans après le reste du corps.

— Où sont ces drôles? cria-t-il d'une voix pointue en frappant avec sa canne. Où sont-ils, ces ignorants, ces cuistres, ces malappris, qui ne m'ont pas attendu? Ah! dit-il au roi stupéfait, vous êtes le patient, c'est fort bien ; tirez-moi votre langue, vite, je suis pressé.

— Qui êtes-vous? dit le roi.

— Le docteur Vérité, le plus grand médecin du monde ; vous le verrez bientôt, malgré ma modestie. Demandez à Wieduwillst, mon élève, qui m'a fait venir du pays des Songes ; je guéris

tout, jusqu'aux maladies qui n'en sont pas. Tirez-moi votre langue; bien. Où est la consultation? très-bien. Anémie, *asinus!* Pléthore, *asine!* Névrose, *asinorum!* Boire de l'eau claire, *asininum!* Savez-vous quelle est votre maladie? C'est le chagrin, et pis encore.

— Vous voyez cela? dit Charmant tout effrayé.

— Oui, mon fils, c'est écrit sur votre langue. Mais je vous guérirai; demain à midi ce sera fait.

— Demain, dit le roi, mais tous mes trésors...

— Silence! mon fils. Quel est ce portefeuille? celui du ministre? Bien. Signez-moi ces trois papiers?

— Ce sont des décrets en blanc, dit le roi. Qu'en voulez-vous faire?

— Ce sont mes ordonnances à moi. *Contraria contrariis curantur;* signez. Bien, mon fils, soyez obéissant; demain, à midi, vous serez gai comme un pinson. Première ordonnance: *Si vis pacem, para pacem;* je supprime six régiments. Seconde ordonnance: Un sou dans la poche du paysan en vaut vingt dans la caisse du prince; je supprime le quart des impôts. Troisième or-

donnance : La liberté est comme le soleil, c'est le bonheur et la fortune du pauvre ; laissez-lui sa place au soleil. J'ouvre les prisons politiques. et je démolis les prisons pour dettes. Vous riez, mon fils ; c'est bon signe quand un malade rit de son médecin.

— Oui, dit Charmant, je ris en songeant à la figure que ferait demain Wieduwillst, s'il lisait ces ordonnances dans la Gazette de la cour. Assez de folies, docteur bouffon, rendez-moi ces papiers ; finissons cette farce de carnaval.

— Qu'est-ce cela ? dit le petit homme en prenant le décret de régence. Le ciel me pardonne, c'est une abdication ! Y pensez-vous, prince Charmant ? Quoi ! l'héritage de vos pères, ce peuple que Dieu vous a confié, ton honneur, ton nom, tu jettes tout aux pieds d'un aventurier ? Tu te laisses détrôner et duper par un perfide ? Cela n'est pas possible, cela ne me va pas ; je m'y oppose, entends-tu ?

— Quel est l'insolent qui tutoie son prince?

— N'y faites pas attention, reprit le médecin ; je suis de la religion des quakers et des amis de la paix. La politesse n'est pas dans les mots.

Charmant, est-tu fou? est-ce que tu rêves? N'as-tu plus rien dans le cœur?

— C'est trop fort! cria le roi. Sors d'ici, misérable, ou je te fais passer par la fenêtre.

— Sortir? cria le petit docteur de sa voix la plus aigre. Non! pas avant que j'aie anéanti cet acte de folie et de stupidité. Ton abdication, je la déchire, je la foule aux pieds.

Charmant saisit ce furieux et appela ses gardes. Personne ne répondit. Tantôt menaçant, tantôt suppliant, le petit vieillard se débattait avec une incroyable vivacité. D'un coup de pied il jeta la lampe par terre; mais le roi, sans s'effrayer de l'obscurité, tenait ferme le sorcier dont les forces faiblissaient.

— Laissez-moi, murmurait l'inconnu; au nom du ciel, laissez-moi. Vous ne savez pas ce que vous faites, vous me brisez le bras.

Paroles et prières, tout était inutile. Soudain, pif! paf! pif! paf! une volée de soufflets lancée par une main hardie s'abat sur les joues du roi. Surpris, Charmant lâche prise et se jette à l'aventure sur son invisible ennemi. Mais il ne saisit que le vide, trébuche et appelle à grands cris un secours qui ne vient pas. Pareille chose ne

fût pas arrivée chez un ministre; les rois sont toujours les plus mal gardés.

VIII

LA FIN D'UN RÊVE.

Enfin une porte s'ouvrit. Rachimbourg entra, suivant l'étiquette, afin de déshabiller Sa Majesté; le fidèle serviteur parut fort intrigué de trouver le roi sans lumière et marchant à tâtons le long des murs.

— Où est-il, ce médecin du diable? demanda Charmant, qui écumait de fureur.

— Sire, dit le valet de chambre, il y a plus d'une heure que Son Excellence a quitté le château.

— Qui te parle de Wieduwillst? cria le roi. Où est passé le scélérat qui vient de m'insulter?

Rachimbourg regarda le prince d'un air contrit et leva les yeux au ciel en soupirant.

— Un homme est sorti par cette porte qui mène chez toi, dit Charmant. Comment est-il entré? par où s'est-il sauvé?

— Sire, dit Rachimbourg, je n'ai point quitté mon poste, et je n'ai vu personne.

— Je te dis qu'un homme était dans cette chambre il y a un instant.

— Sire, Votre Majesté ne se trompe jamais ; si un homme était dans cette chambre, il y est encore, à moins qu'il ne se soit envolé, ou que Votre Majesté n'ait rêvé.

— Triple sot, ai-je l'air d'un homme qui rêve? Cette lampe, est-ce moi qui l'ai renversée? Ces papiers, est-ce moi qui les ai déchirés?

— Sire, dit Rachimbourg, je ne suis qu'un ver de terre ; Dieu me préserve de démentir mon souverain. Votre Majesté me paye, ce n'est pas pour que je la contrarie. Mais il y a cette année une épidémie de rêves singuliers. On ne sait pas tout ce qu'on peut faire ou souffrir en dormant. Pas plus tard que tout à l'heure, le sommeil m'a pris malgré moi, et si je n'étais pas sûr d'avoir rêvé, j'affirmerais qu'une main invisible m'a donné deux soufflets qui m'ont réveillé en sursaut.

— Deux soufflets ! dit le roi ; c'est le fantôme !

— Votre Majesté a mille fois raison, je ne suis qu'une bête, s'écria Rachimbourg ; c'est le fantôme!

— Et je ne l'ai pas reconnu ! dit Charmant. Pourtant c'était sa voix et son geste. Que veut dire ceci ? Est-ce une insulte nouvelle ? Est-ce un avis du ciel ? Y a-t-il un danger qui me menace ? N'importe, je resterai dans mes États. Mon ami, pas un mot de tout ceci ; prends cette bourse, garde-moi le secret.

— C'est le troisième, murmura le fidèle Rachimbourg ; sur quoi il déshabilla le roi avec un zèle et une adresse qui, plusieurs fois, firent sourire Sa Majesté.

Tant d'émotions coup sur coup éloignent le sommeil. Il faisait petit jour quand le prince s'endormit, et grand jour quand il s'éveilla. Dans ce premier moment qui n'est plus le sommeil et qui n'est pas encore le réveil, Charmant crut entendre un bruit étrange ; les cloches sonnaient, les canons tonnaient, trois ou quatre musiques militaires jouaient chacune un air différent. Il ne se trompait pas ; c'était un charivari infernal. Le roi sonna, Rachimbourg entra, tenant à la main un bouquet de fleurs.

— Sire, dit-il, que Sa Majesté permette au plus humble de ses serviteurs de lui exprimer le premier la joie universelle. Votre peuple est ivre

de reconnaissance et d'amour. L'impôt diminué! les prisons ouvertes ! l'armée réduite! Sire, vous êtes le plus grand roi du monde ; jamais la terre n'a vu un prince tel que vous. Montrez-vous au balcon ; répondez à ces cris de *Vive le roi !* souriez à ce peuple qui vous bénit.

Rachimbourg n'acheva pas, les larmes lui coupèrent la voix ; il voulut s'essuyer les yeux; mais il était si ému qu'au lieu de son mouchoir, il tira la Gazette de la cour et se mit à la baiser comme un fou.

Charmant prit le journal, et, tandis qu'on l'habillait, essaya en vain de rassembler ses idées. Par quel hasard ces folles ordonnances se trouvaient-elles dans le journal officiel? Qui les y avait portées? Comment Wieduwillst ne paraissait-il point ? Le prince voulait réfléchir, consulter, interroger ; mais le peuple était là, sous les fenêtres : on ne fait pas attendre cette autre majesté.

Dès que le roi parut au balcon, il fut salué par des cris d'enthousiasme qui, malgré tout, lui firent battre le cœur. Les hommes lançaient leurs chapeaux en l'air, les femmes agitaient leurs mouchoirs, les mères élevaient dans leurs bras leurs enfants et leur faisaient tendre au ciel des

mains innocentes en répétant *Vive le roi !* Les gardes du palais avaient des fleurs au bout des fusils, les tambours battaient au champ, les officiers remuaient leurs épées qui brillaieut au soleil. C'était un délire. L'émotion générale gagna Charmant ; il se mit à pleurer sans trop savoir pourquoi. A l'instant midi sonna ; le fantôme avait raison, le prince était guéri.

Après la foule, ce fut le tour des corps de l'État, qui tous, ministres en tête, vinrent féliciter et remercier le roi d'avoir si bien compris les vœux de ses fidèles conseillers. Un seul personnage manquait à la fête ; c'était Wieduwillst. Où avait-il caché sa fureur et son dépit ? On l'ignorait. Un billet mystérieux reçu le matin même l'avait décidé à fuir ; et cependant ce billet ne contenait que ces simples mots : *Le roi sait tout!* Qui avait écrit cette lettre fatale? Ce n'était pas le prince ; seul peut-être dans le palais il songeait à son ministre, et s'étonnait de ne pas le voir auprès de lui.

Tout à coup Tonto entra pâle et défait ; il courut au roi et lui remit un pli cacheté qu'un officier apportait à bride abattue. Le gouverneur de la province, le général Bayonnette, annonçait au

prince une terrible nouvelle ; les six régiments licenciés s'étaient révoltés, Wieduwillst à leur tête. Les séditieux avaient proclamé la déchéance du roi, qu'ils accusaient de crimes abominables, et notamment du meurtre de la reine. Ils étaient nombreux, bien commandés ; ils approchaient de la ville, à peine défendue par quelques régiments douteux et mécontents. Bayonnette suppliait le roi de venir à l'instant même et de prendre le commandement ; une heure de retard, tout était perdu.

Entraîné par Tonto et par Rachimbourg, le roi, suivi de quelques officiers, sortit secrètement du palais. Une proclamation placardée sur les murs de la ville, et affichée à tous les coins de rue, déclara qu'il n'y avait rien de vrai dans les bruits que faisaient courir quelques malveillants, et que jamais l'armée n'avait été ni plus dévouée ni plus fidèle. Ce fut alors une panique universelle ; la Bourse baissa de quatre francs en une demi-heure, et ne remonta que sur la nouvelle non officielle que le roi avait été bien reçu au quartier général.

IX

AUX GRANDS MAUX LES GRANDS REMÈDES.

La nouvelle était fausse; le prince avait été très-froidement accueilli. C'était sa faute. Triste, abattu, rêveur, Charmant n'avait trouvé ni une plaisanterie pour les soldats ni un mot de confiance pour les officiers. Il entra sous la tente du général et se laissa tomber sur un siége en soupirant. Tonto n'était guère moins accablé.

— Sire, dit Bayonnette, laissez-moi vous parler avec la franchise d'un soldat, avec la liberté d'un ancien ami. L'armée murmure, elle hésite l faut l'enlever ou nous sommes perdus. L'ennemi est en vue, attaquons. Cinq minutes décident quelquefois du destin des empires; nous en sommes là. N'attendez pas qu'il soit trop tard.

— C'est bien, dit le roi; faites monter à cheval; dans un instant je suis à vous.

Resté seul avec Rachimbourg et Tonto, le roi prit la parole, et d'un ton désespéré :

— Mes bons amis, dit-il, quittez un maître qui ne peut plus rien pour vous. Je ne disputerai point à mes ennemis une vie misérable. Trahi par l'amitié, assassiné par un perfide, je reconnais dans mon malheur, la main de Dieu qui me frappe. C'est le châtiment de mon crime ; j'ai tué la reine par ma stupide vengeance; l'heure est venue d'expier ma faute ; je suis prêt.

— Sire, dit Tonto, essayant de sourire, secouez ces tristes pensées. Si la reine était là, elle vous dirait de vous défendre. Vous pouvez m'en croire, ajouta-t-il en tortillant sa moustache naissante. Je connais les femmes, moi ! Fussent-elles mortes, elles aimeraient encore à se venger. D'ailleurs vous n'avez pas tué la reine ; et peut-être n'est-elle pas si morte que vous pensez.

— Enfant, qu'est-ce que tu dis ? s'écria le roi. Tu perds la tête.

— Je dis qu'il y a des femmes qui font exprès de mourir pour faire enrager leurs maris ; pourquoi n'y en aurait-il pas qui ressusciteraient pour les faire enrager davantage ? Laissez les morts ; songez aux vivants qui vous aiment. Vous êtes roi, battez-vous en roi ; et s'il faut tomber, tombez en roi.

— Sire, dit Bayonnette, entrant l'épée à la main, le temps presse.

— Général, faites sonner le boute-selle, cria Tonto, nous partons.

Charmant laissa sortir le général, et regardant Tonto :

— Non, dit-il, je ne partirai pas. Je ne sais ce que j'éprouve ; je me fais horreur à moi-même. Je ne crains pas la mort, je vais me tuer, et cependant j'ai peur, je ne me battrai pas.

— Sire, dit Tonto, au nom du ciel, rappelez votre courage. A cheval, il le faut. — Grand Dieu ! s'écria-t-il en se tordant les mains, le roi ne m'écoute pas, nous sommes perdus ! — Allons, dit-il, en prenant le prince par son manteau, levez-vous, sire ; à cheval, malheureux ! Charmant, sauve ton royaume, sauve ton peuple, sauve tout ce qui t'aime. Lâche ! regarde moi ; je ne suis qu'un enfant, je vais mourir pour toi. Ne te déshonore pas, bats-toi. Si tu ne te lèves pas, moi, ton serviteur, je t'insulte ; tu es un lâche, entends-tu, un lâche !

Et, pif ! paf ! voilà le roi souffleté par un page insolent.

— Mort et damnation ! cria le roi en tirant son épée. Avant de mourir j'aurai le plaisir de tuer ce misérable !

Mais le misérable avait couru hors de la tente. D'un bond il avait sauté à cheval, et l'épée à la main, il marchait droit à l'ennemi en criant :

— Le roi ! mes amis, le roi ! Sonnez, trompettes ! En avant ! en avant !

Charmant, fou de colère, avait lancé son cheval à la poursuite du page. Comme un taureau à qui on tend le drapeau rouge, il courait tête baissée, sans s'inquiéter du danger ni de la mort; Bayonnette courait après le roi ; l'armée courait après son général : c'est la plus belle charge de cavalerie qu'on ait jamais vue dans l'histoire.

Au bruit des escadrons qui faisaient trembler la terre, l'ennemi, surpris, eut à peine le temps de se mettre en bataille. Mais un homme a reconnu le roi ; c'est l'infâme Wieduwillst. Charmant est seul, et, tout occupé de sa vengeance, il ne voit rien que le page qu'il poursuit. Le traître se précipite sur le prince, le sabre au poing. C'en était fait du roi, si, par un dévouement hardi, Tonto, enfonçant l'éperon dans le ventre de son cheval,

n'eût fait cabrer l'animal et ne l'eût jeté sur Wieduwillst. Le page reçut le coup destiné à son maître ; il poussa un grand cri, ouvrit les bras et tomba ; mais au moins sa mort fut vengée. Dans la gorge du perfide médecin le roi enfonça son épée jusqu'à la garde, et, avec un certain plaisir, la retira toute dégouttante de sang. L'homme est décidément le roi des animaux... féroces.

La mort du traître décidait la journée. L'armée royale, électrisée par l'héroïsme de son chef, eut bientôt dissipé quelques bataillons sans consistance. La rébellion, qui n'avait plus rien à espérer, demanda grâce, et fut aussitôt écoutée par un prince heureux et clément.

Une heure après être sorti de ce camp où il voulait mourir, Charmant y rentrait en triomphateur, ramenant avec lui vainqueurs et vaincus, confondus dans les mêmes rangs. Les premiers criaient fort, les seconds bien davantage. Rien n'aiguise le dévouement comme un peu de trahison.

X

OU L'ON VOIT QU'IL NE FAUT PAS JUGER LES GENS SUR L'APPARENCE, ET QUE TONTO N'ÉTAIT PAS TONTO.

Le roi entra dans la tente pour s'y reposer un instant ; la vue de Rachimbourg lui remit Tonto en mémoire.

— Le page est mort ? demanda-t-il.

— Non, sire, répondit Rachimbourg ; malheureusement pour lui, il vit encore ; il est perdu. Je l'ai fait transporter à deux pas d'ici, chez sa tante, la marquise de Costoro.

— C'est le neveu de la marquise? dit le roi. On ne me l'a jamais dit.

— Votre Majesté l'aura oublié, répondit tranquillement le valet de chambre. Le pauvre enfant a une grave blessure à l'épaule ; il ne s'en relèvera pas. Ce serait un grand bonheur pour lui que de voir Votre Majesté avant que de mourir.

— C'est bien, dit le roi ; conduis-moi près de ce moribond.

En arrivant au château, le roi fut reçu par la

marquise et introduit dans une chambre où les rideaux ne laissaient entrer qu'un jour douteux. Sur un lit de repos était couché le page, pâle et sanglant ; il eut cependant la force de soulever la tête et de saluer le roi.

— Qu'est ceci ? s'écria Charmant ; voilà la plus étrange blessure que j'aie vue de ma vie : le page n'a plus qu'une moustache.

— Sire, dit la marquise, c'est probablement le fer du sabre qui aura brûlé l'autre moustache en passant. Rien n'est capricieux comme les plaies d'armes blanches. Chacun sait ça.

— Quel prodige ! dit le prince ; d'un côté c'est Tonto, mon page, ce mauvais sujet ; de l'autre, c'est... non, je ne me trompe pas, c'est toi, mon bon ange et mon sauveur, c'est toi, ma pauvre Pazza.

Et le roi se mit à deux genoux, et prit une main qu'on lui abandonnait.

— Sire, dit Pazza, mes jours sont comptés, mais avant de mourir...

— Non, non, Pazza, tu ne mourras pas ! s'écria le prince tout en larmes.

— Avant de mourir, ajouta-t-elle en baissant les yeux, je voudrais que Votre Majesté me par-

donnât les deux soufflets que ce matin, dans un zèle indiscret...

— Assez, dit le roi; je te pardonne. Après tout, un trône et l'honneur valent bien... ce que j'ai reçu.

— Hélas! dit Pazza, ce n'est pas tout.

— Comment, dit le roi, qu'y a-t-il encore?

— Sire, s'écria la marquise, qu'avez-vous fait? Voilà mon enfant qui se meurt.

— Reviens à toi, Pazza, s'écria le roi. Parle, et sois sûre que je te pardonne d'avance tout ce que tu as fait. Hélas? ce n'est pas toi qui a besoin de pardon.

— Sire, le docteur, le petit docteur qui s'est permis de donner à Votre Majesté...

— Vous l'avez envoyé? dit le roi en fronçant le sourcil.

— Non, sire, c'était moi-même. Hélas! que n'aurais-je pas fait pour sauver mon roi? C'est moi qui, toujours pour retirer Votre Majesté des embûches d'un traître, me suis permis d'appliquer...

— Assez, dit Charmant, je te pardonne, quoique la leçon ait été un peu forte.

— Hélas! ce n'est pas tout, dit Pazza.

— Encore ! dit le roi en se levant.

— Ah ! ma tante, je me trouve mal, dit la pauvre Pazza.

Cependant, à force de soins, elle revint à la vie, et tournant ses yeux languissants vers le roi tout ému :

— Sire, dit-elle, la bohémienne du bal masqué, qui s'est permis...

— Était-ce toi, Pazza? dit Charmant. Oh! pour ceux-là, je te les pardonne, je les ai bien mérités. Douter de toi, la sincérité même! Mais, j'y pense, s'écria le roi, te souviens-tu de ce serment téméraire que tu me fis le soir de notre mariage? Méchante, tu as tenu ta promesse; à moi de tenir la mienne. Pazza, dépêche-toi de guérir et de rentrer dans ce château d'où le bonheur est sorti avec toi.

— J'ai une dernière faveur à demander à Votre Majesté, dit Pazza. Rachimbourg a été témoin ce matin d'une scène dont je rougis et que tout le monde doit ignorer. Je recommande à votre bonté ce fidèle serviteur.

— Rachimbourg, dit le roi, prends cette bourse, et, sur ta tête, garde-nous le secret.

Rachimbourg mit un genou en terre auprès du

lit de la reine, et, baisant la main de sa souveraine :

— Majesté, dit-il tout bas, c'est le quatrième secret, et le quatrième...

Puis, se relevant :

— Dieu bénisse la main qui m'étrenne ! cria-t-il à haute voix.

Quelques moments après cette scène touchante, Pazza était endormie. Le roi, toujours inquiet, causait avec la marquise.

— Ma tante, disait-il, croyez-vous qu'elle guérisse?

— Bah ! dit la vieille dame, le plaisir fait revenir des portes du tombeau la femme la plus malade. Qu'est-ce donc que le bonheur ? Embrassez la reine, mon neveu, cela lui fera plus de bien que tous vos médecins.

Le roi se baissa vers la reine endormie et la baisa sur le front. Un sourire angélique, un songe heureux peut-être, éclaira ce pâle visage. Et le roi se mit à pleurer comme un enfant.

XI

OU IL EST PROUVÉ QUE LA FEMME DOIT OBÉISSANCE A SON MARI.

La marquise avait raison (les femmes ont toujours raison... passé soixante ans). Quinze jours de bonheur mirent Pazza sur pied et lui permirent de faire une entrée triomphale auprès du roi son époux. Sa pâleur et son bras en écharpe ajoutaient encore à sa grâce et à sa beauté. Charmant n'avait d'yeux que pour la reine, et le peuple faisait comme le roi.

Pour arriver au château, il fallut plus d'une heure. L'édilité de la capitale des Herbes-Folles n'avait pas élevé moins de trois arcs de triomphe, forteresses menaçantes, défendues chacune par trente-six députations et trente-six discours. Le premier arc, fait en treillis, garni de fleurs et de verdure, portait pour inscription :

AU PLUS TENDRE ET AU PLUS FIDÈLE DES ÉPOUX.

Il était confié à la garde de cinq ou six mille jeunes filles, en robes blanches et en rubans roses. C'était (ainsi roucoulaient ces innocentes colombes), c'était le printemps de l'année, l'espérance de l'avenir qui venait saluer la Gloire et la Beauté.

Le second monument, plus lourdement construit, en charpentes couvertes de tapisseries, portait au sommet la Justice, louchant sous son bandeau, et tenant sa balance de travers. Au-dessous était écrit :

AU PÈRE DU PEUPLE,

AU MEILLEUR ET AU PLUS SAGE DES PRINCES.

Des prêtres, des administrateurs, des magistrats en robes de toutes les couleurs, y figuraient la Religion, la Sagesse et la Vertu ; du moins c'est ce que dirent au roi ces vénérables et discrètes personnes qui ne se trompent jamais.

Venait enfin un arc immense, véritable trophée militaire, construit avec des canons, et portant pour devise :

AU PLUS HARDI ET AU PLUS VAILLANT DES ROIS.

C'est là que l'armée attendait son général et que la reine fut saluée par la voix majestueuse de cent canons et de deux cents tambours. Toute éloquence humaine faiblit auprès de celle-là et lui laisse toujours le dernier mot.

Je vous fais grâce du dîner, qui n'en finit pas, et des soixante autres discours qu'on tira de la Gazette de la cour, où ils avaient déjà servi deux ou trois fois, et qu'on y remit en dépôt, à l'usage des générations futures; il n'y a rien de plus monotone que le bonheur, et il faut être indulgent pour ceux qui le chantent officiellement. En pareil cas, le plus habile est celui qui en dit le moins.

Enfin elle s'acheva, cette interminable soirée où le roi avait prodigué ses plus aimables sourires à des gens que du fond de l'âme il envoyait au diable. A minuit, Charmant conduisit la reine non plus à la tour, mais dans la chambre nuptiale. Là une surprise attendait Pazza. Au fond de la pièce il y avait un transparent illuminé, et sur ce transparent on lisait des vers si mauvais, qu'un roi seul en pouvait être l'auteur. Voici ces vers que la Gazette officielle ne publia pas, mais qui nous ont été conservés par un de ces indis-

crets qui ne laissaient rien perdre des sottises passées. Ce sont les chiffonniers de l'histoire.

Gare aux soufflets ! paresseux indociles,
Qui vous rouillez dans vostre oysiveté !
Gare aux soufflets ! flatteurs, asmes serviles,
Qui cachez mal sous des formes civiles
Vostre impudence et vostre avidité.
Graves docteurs, fatidiques sibylles,
Adroits vendeurs de grands mots inutiles
Qui vous moquez de notre lascheté,
Gare aux soufflets !

Et vous, maris, cœurs ingrats et mobiles,
Qui vous croyez politiques habiles
En desdaignant l'amour et la bonté,
Si quelque jour vos femmes moins futiles
Escoutaient mieux une juste fierté,
Gare aux soufflets !

— Sire, dit Pazza, que signifie cette énigme ?

— Cela signifie que je me rends justice, dit le roi. Je ne suis rien que par toi, ma chère Pazza ; tout ce que je suis, tout ce que je pense, je te le dois. Quand tu n'es pas là, je ne suis qu'un corps sans âme, et je ne fais que des sottises

— Sire, dit Pazza, votre Majesté me permettra de la démentir.

— Mon Dieu, reprit le roi, je n'affecte pas une fausse modestie ; je sais bien que je suis la plus forte tête de mon conseil ; mes ministres eux-mêmes sont forcés de le reconnaître, ils sont toujours de mon avis ; mais avec tout cela, il y a plus de sagesse dans ton petit doigt que dans toute ma royale cervelle. Aussi mon parti est arrêté. Que ma cour, que mon peuple célèbre ma sagesse, ma bonté et même ma vaillance, c'est bien, j'accepte cet hommage. Toi seule a le droit d'en rire, et tu ne me trahiras pas. Mais, dès aujourd'hui, je t'abandonne ma puissance. Le roi, ma chère Pazza, ne sera que le premier de tes sujets, le ministre fidèle de tes volontés. Tu feras la pièce, je la jouerai; les bravos seront pour moi, suivant l'usage, et je te les revaudrai à force d'amour.

— Mon ami, ne parlez pas ainsi.

— Je sais ce que je dis, reprit le roi avec vivacité; je veux que tu commandes, j'entends que, dans mon empire comme dans une maison, rien ne se fasse que par toi ; je suis le maître, je suis le roi, je le veux, je l'ordonne.

— Sire, dit Pazza, je suis votre femme et votre servante, mon devoir est de vous obéir.

Après quoi, dit la chronique, ils vécurent

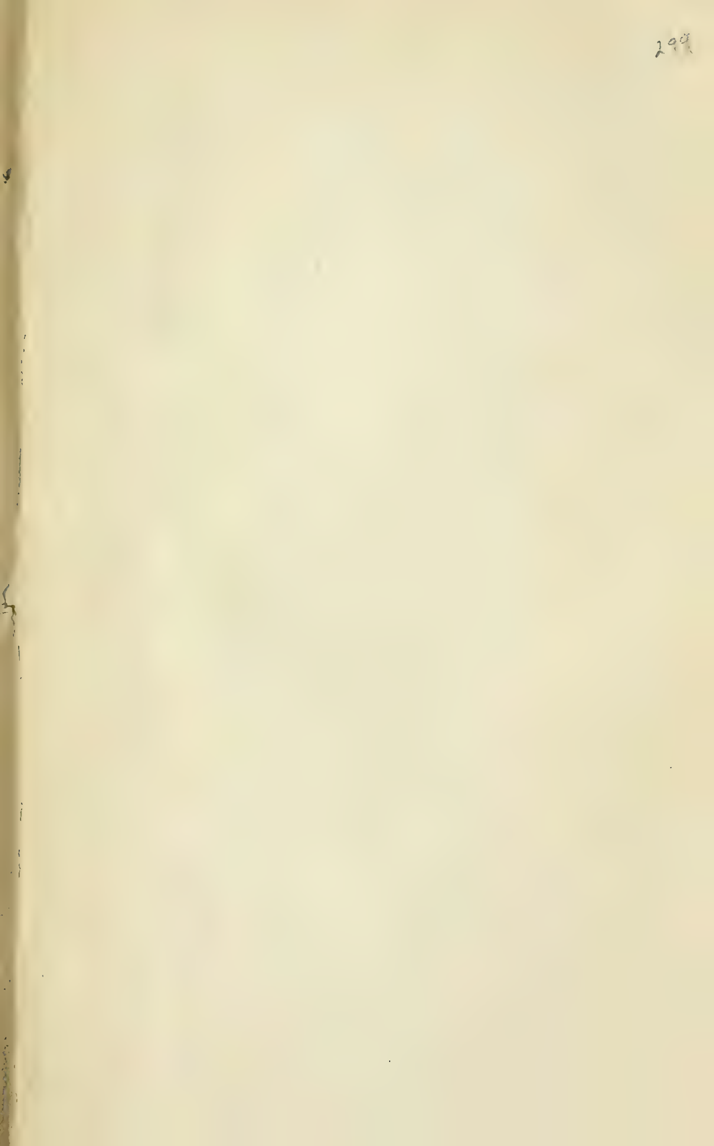
longtemps, heureux et contents ; ils s'aimèrent beaucoup et ils eurent beaucoup d'enfants.

Des meilleurs contes c'est la morale, et de toutes les bonnes histoires.

C'EST LA VRAIE FIN.

TABLE

Paris.—Imprimerie E. CAPIOMONT et V. RENAULT, rue des Poitevins, 6.



9

4.

. . . . . .
ıis d'A
. . . . .
vol.

au dix
. . . . .

. . .

. . .

. . . . .